

logos & littera

Issue 5, Volume 2 / 2018
Special Issue

Editor-in-Chief Milica Vuković Stamatović
Guest Editor Jasmina Tatar Anđelić



***Francophonie et francophilie au Montenegro:
entre un passé romantique et un futur à construire***

Journal of Interdisciplinary Approaches to Text

Faculty of Philology
University of Montenegro

LOGOS ET LITTERA

Journal of Interdisciplinary Approaches to Text

ISSN: 2336-9884

Issue 5, Volume 2

Special Issue

***FRANCOPHONIE ET FRANCOFILIE AU MONTENEGRO:
ENTRE UN PASSÉ ROMANTIQUE ET UN FUTUR À
CONSTRUIRE***

2018

Podgorica, Montenegro

Editor-in-chief Doc. dr Milica Vuković Stamatović

Guest editor Doc. dr Jasmina Tatar Anđelić

Associate editors Prof. dr Igor Lakić
Doc. dr Vesna Bratić

Proofreading Anthony Gaudillère

Publisher Faculty of Philology
University of Montenegro

Secretary Dragana Čarapić, PhD



Editorial board (in alphabetical order)

Duška Rosenberg, PhD, Emeritus Professor, University of London

Goran Radonjić, PhD, Assistant Professor, University of Montenegro

Jagoda Granić, PhD, Assistant Professor, University of Split

Jelena Pralas, PhD, Assistant Professor, University of Montenegro

Marina Katnić-Bakaršić, PhD, Full Professor, University of Sarajevo

Michael Byram, PhD, Emeritus Professor, Durham University

Neda Andrić, PhD, Associate Professor, University of Montenegro

Nike Pokorn, PhD, Full Professor, University of Ljubljana

Olivera Kusovac, PhD, Assistant Professor, University of Montenegro

Radojka Vukčević, PhD, Full Professor, University of Belgrade

Ranko Bugarski, PhD, Full Professor, University of Belgrade (retired)

Slavica Perović, PhD, Full Professor, University of Montenegro (retired) and
Faculty of Business and Law Studies, Novi Sad

Snežana Gudurić, PhD, Full Professor, University of Novi Sad

Svetlana Kurteš, PhD, Research Associate, Texas A&M University at Qatar

Tatiana Larina, PhD, Professor, Peoples' Friendship University of Russia and
Moscow State Linguistic University

Vesna Polovina, PhD, Full Professor, University of Belgrade

Vladimir Žegarac, PhD, Assistant Professor, University of Madeira

Vojko Gorjanc, PhD, Full Professor, University of Ljubljana

Zoran Paunović, PhD, Full Professor, University of Belgrade

ISSUE 5
VOLUME 2

Special Issue

FRANCOPHONIE ET FRANCOPHILIE AU MONTENEGRO:
ENTRE UN PASSÉ ROMANTIQUE ET UN FUTUR À CONSTRUIRE

LOGOS & LITTERA
Journal of Interdisciplinary
Approaches to Text

Podgorica, 2018

**Faculty of Philology
University of Montenegro**

TABLE DES MATIÈRES

En guise d'introduction.....	5
Svetlana Kalezić-Radonjić: <i>Njegoš et Voltaire</i>	7
Ivona Jovanović: <i>Les Souverains monténégrins et la littérature française: Petar II Petrović Njegoš et Nikola Ier</i>	22
Milos Avramovic: <i>L'image romantique du Monténégro dans les récits de voyage de Pierre Loti: Pasquala Ivanovitch et voyage de quatre officiers de l'escadre internationale au Monténégro</i>	37
Jasmina Tatar Anđelić: <i>Le Monténégro au seuil du XXe siècle vu par Juliette Adam: un voyage exotique au service des idées modernes</i>	51
Danijela Ljepavić: <i>Les origines des expressions figées</i>	66
Marija Dulović: <i>Transposition des événements passés dans la traduction du bosnien/croate/monténégrin/serbe en français</i>	85
Isidora Milivojević: <i>Les attitudes et les représentations des élèves monténégrins vis-à-vis de la langue/culture françaises</i>	101

EN GUISE D'INTRODUCTION

Nous sommes ravis de présenter aux lecteurs le premier numéro francophone de la revue internationale *Logos et littera*. Ce projet confirme l'ouverture d'esprit de ses éditeurs que nous remercions vivement et s'inscrit dans les efforts des enseignants-chercheurs en langues et lettres pour sensibiliser le public monténégrin à l'importance de la recherche multilingue ainsi qu'à la sauvegarde de l'enseignement du français dans le système scolaire et universitaire monténégrin.

Nous n'avons pas l'intention d'énumérer les innombrables influences littéraires, spirituelles et politiques ainsi que les échanges diplomatiques qui ont poussé les souverains monténégrins à donner au français une place prépondérante dans leur communication officielle, politique et administrative, voire dans leur correspondance intime. Il nous semble indispensable de souligner que les relations linguistiques, littéraires et culturelles franco-monténégrines ne datent pas seulement de la période napoléonienne, à savoir celle où les provinces illyriennes ont touché de près la frontière de la montagne noire : elles remontent à la période de la dynastie Balšić et de ses liens de parenté avec la noblesse française, et même plus loin encore. En d'autres termes, nous sommes convaincus que la richesse des relations et des influences représente une invitation aux chercheurs aussi bien dans le domaine de l'histoire culturelle que dans celui de la linguistique ou de la littérature. Nous avons indiqué que ce n'était qu'un premier numéro entièrement francophone, dans l'espoir qu'il ouvrira la voie à d'autres initiatives de publication d'études et recherches en langue française au Monténégro.

En attendant, nous vous proposons sept articles d'enseignants-chercheurs, de docteurs ou de doctorants issus de l'Université du Monténégro, membre observateur de l'Agence universitaire de la Francophonie (le Monténégro étant devenu d'abord membre observateur de l'Organisation internationale de la Francophonie). Ces auteurs se lancent dans l'exploration des influences littéraires et des contacts culturels, analysent les œuvres et les textes français portant sur le Monténégro et comparent les deux systèmes linguistiques en révélant les aspects qui les rapprochent ou les éloignent.

Ce volume débute par deux grands noms des deux cultures étudiées, Njegoš et Voltaire. Svetlana Kalezić y explore les relations spirituelles historiques qui se reflètent dans les œuvres symboles de l'Etat-nation qu'était

le Monténégro à l'époque considéré. Dans cette analyse des similitudes et des divergences entre les deux écrivains, nous découvrons une fraternité spirituelle qui traverse les époques et souligne l'amour de la liberté - ce cadeau de la France au monde entier, si bien connu et reconnu au Monténégro. L'article d'Ivona Jovanović *Les souverains monténégrins et la littérature française : Petar II Petrović-Njegoš et Nikola Ier* complète nos informations sur les autres lectures francophones des Petrović, nous révèle leur désir d'apprentissage du français, décrit leurs relations personnelles avec des francophones et souligne leur estime pour la culture française. L'analyse critique des traductions de Lamartine et de Chateaubriand faites respectivement par le prince-évêque Njegoš et par le roi Nicolas Ier est d'un intérêt particulier. L'article de Miloš Avramović, *L'image romantique du Monténégro dans les récits de voyage de Pierre Loti : Pasquala Ivanovitch et Voyage de quatre officiers de l'escadre internationale au Monténégro* nous permet d'explorer les cultures en contact, cette fois avec un œil extérieur au Monténégro. Nous sommes dans les Bouches de Kotor, à proximité immédiate du Monténégro du roi Nicolas Ier, pour étudier les regards romantiques, mais aussi les témoignages du célèbre voyageur et écrivain français de l'époque qu'était Pierre Loti. Les représentations françaises sur le Monténégro de la fin du XIXe siècle sont davantage éclaircies par l'article *Le Monténégro au seuil du XXe siècle vu par Juliette Adam : un voyage exotique au service des idées modernes* qui représente en même temps un passage entre l'analyse littéraire et celle des sciences du langage. C'est par les méthodes de l'analyse de discours que le lecteur prend connaissance des écrits de Juliette Adam sur le Monténégro. Danijela Ljepavić nous présente une étude de linguistique contrastive portant sur *Les origines des expressions figées* » dans les langues BCMS¹. La comparaison avec les expressions françaises les rend plus transparentes et nous permet de plonger dans l'histoire, les traditions et les expériences littéraires et de découvrir sous un angle nouveau ce qui unit et divise les deux réalités, monténégrine et française. Avec *Transposition des événements passés dans la traduction du bosnien/croate/monténégrin/serbe en français*, nous restons dans la problématique contrastive mais aussi traductologique. Marija Dulović nous éclaire sur un des plus riches sujets de comparaison grammaticale entre les langues slaves et les langues romanes, un véritable défi pour les traducteurs, à savoir les différences dans l'expression de l'aspect verbal. Sujet d'autant plus actuel qu'il représente une des difficultés majeures du français pour les apprenants monténégrins. Cette interrogation didactique est une excellente introduction à la problématique actuelle posée par l'article d'Isidora Milivojević *Les attitudes et les représentations des élèves monténégrins vis-à-vis de la langue/culture françaises*. Avec une ouverture sur de nouvelles perspectives, il nous permet de conclure par un questionnement sur le futur du FLE dans les écoles publiques monténégrines.

¹ Bosniaque, croate, monténégrin, serbe - par ordre alphabétique.

Nous espérons que ce numéro francophone de *Logos et littera* contribuera à la connaissance de l'histoire des relations entre la France et le Monténégro et incitera à la réflexion sur l'importance de maintenir la continuité de l'apprentissage de cette langue-monde qu'est le français. Les articles contenus dans ce volume nous rappellent certains stéréotypes et en brisent d'autres, ils apportent ce regard de l'autre si nécessaire et offrent quelques pistes de réflexion pour l'avenir.

Jasmina Tatar Anđelić

Rédactrice en chef invitée



Svetlana Kalezić-Radonjić¹

UDC 1:821.163.4.09Petrović Njegoš P. II
UDC 14Volter F. M. A.

NJEGOŠ ET VOLTAIRE

Résumé : *L'objet de cet article est le rapport entre Njegoš et le plus grand écrivain français des Lumières – Voltaire. A en juger d'après le répertoire de sa bibliothèque, Njegoš possédait, outre les Œuvres complètes de Voltaire en 12 volumes, six publications individuelles du célèbre penseur (des éditions russe et française de La Henriade, Mélanges philosophiques, littéraires, historiques etc., Contes allégoriques, philosophiques et critiques, Essais historiques et Les siècles de Louis XIV et de Louis XV). En prenant en considération les circonstances socio-historiques de l'époque de Njegoš et le contenu des ouvrages précités, nous nous attacherons à répondre, dans le cadre du présent article, à la question de savoir pourquoi Njegoš pouvait et devait porter intérêt à Voltaire, avant de voir quelles sont les ressemblances et les différences conceptuelles entre ces deux grands hommes.*

Mots-clés : *Njegoš, Voltaire, Lumières, romantisme*

L'un des plus grands poètes de l'espace sud-slave témoignait dans son œuvre littéraire de son appartenance à l'époque romantique, alors que ses efforts de souverain laissaient entrevoir des initiatives exceptionnelles propres à l'époque des Lumières. Accédant au trône à la suite du décès de son oncle Pierre I^{er}, Njegoš s'est retrouvé dans des circonstances sociales très difficiles. En s'attelant à la tâche consistant à compléter et à renforcer l'appareil d'Etat par la mise en place d'un Sénat et d'un système fiscal, il a dû faire face non seulement à la pauvreté² mais aussi à la vendetta, le plus grand des problèmes, qu'il s'est évertué à éradiquer par tous les moyens disponibles.³ De même, il s'est appliqué à ennoblir son peuple par le biais de pratiques éducatives (c'est justement à

¹ Svetlana Kalezić-Radonjić, Faculté de Philologie de Nikšić.

² La pauvreté donnait souvent lieu à des vols et des pillages. La tentative de Njegoš d'empêcher les vols a été décrite par le prêtre monténégrin Vuk Popović dans ses lettres adressées à Vuk Karadžić, le célèbre philologue et réformateur de la langue serbe : « C'est assez calme derrière les montagnes, et dès qu'un vol a lieu, l'évêque tâche sans tarder de faire restituer l'objet volé et d'en réprimander le chef de clan ». (Popović, 1999 : 36) [notre traduction].

³ Les efforts déployés ont été observés surtout par des hommes d'Etat étrangers : « C'est surtout du point de vue de ses efforts persistants pour poursuivre les traces de son oncle concernant le problème de vendetta qu'il convient de louer les aspirations humaines de l'évêque, qui ne laisse passer aucune occasion de rappeler au peuple le dernier vœu du Saint-Pierre de Cetinje » (Paton, 2013 : 168) [notre traduction].

l'époque de son règne que la première école primaire a vu le jour au Monténégro ; par ailleurs, il s'est efforcé d'assurer l'accès à l'alphabétisation même par l'intermédiaire de monastères),⁴ et à attirer son attention sur le caractère barbare de certaines coutumes qui suscitaient la répugnance de l'Europe de l'époque. Chaque fois que des hommes d'Etat étrangers ou ses invités lui rappelaient, à titre d'exemple, la pratique consistant à faire agiter des têtes humaines au bout d'un pal, Njegoš alléguait comme prétexte qu'en dépit de l'atrocité de cet acte, dont il avait conscience, il devait répondre favorablement à certaines demandes de ses compatriotes et trouver aussi des moyens pour asseoir son autorité, étant donné qu'il suscitait des sentiments ambivalents auprès de ces derniers, ce dont lui-même était profondément conscient.⁵ D'une manière

⁴ Le processus d'alphabétisation, sans manuels de lecture et d'écriture, sans autres livres non plus, s'effectuait dans des conditions extrêmement difficiles (Popović 1999 : 95), auxquelles l'évêque faisait tout son possible pour remédier : « Il prélevait auprès du trésor royal 50 florins d'argent destinés, pour chaque année de travail, aux prêtres désireux d'instruire les enfants vivant à la campagne et de leur apprendre à écrire en cyrillique. Jusqu'à présent, aucun n'a décidé d'enseigner contre cette somme d'argent... » (Popović, 1999 : 46) [notre traduction]. Par ailleurs, il y avait un problème supplémentaire dans la région maritime, provenant du fait que les élèves ne parlaient pas leur langue maternelle, mais l'italien, si bien que, dans le cadre de leur enseignement, il fallait « d'abord leur apprendre la langue avant de passer à l'apprentissage d'autres choses » (Popović, 1999 : 96) [notre traduction]. Des hommes d'Etat étrangers ont également laissé des notes sur les efforts de Njegoš pour mettre en œuvre les principes des Lumières : « Il nous raconta également ses efforts pour assurer à ses compatriotes une formation rudimentaire, et le voilà qui met déjà en place à Cetinje une imprimerie où l'impression est effectuée avec des caractères russes » (Frédéric Auguste II, 2013 : 101-102) [notre traduction] ; « C'est également grâce à ses déplacements fréquents à travers l'Europe qu'il prit connaissance de tous les bons côtés de la civilisation moderne. C'est ainsi qu'il lui vint à l'esprit une idée rare d'introduire ces valeurs même dans son pays [...] Je n'oublierai jamais sa courtoisie, sa ferveur, sa noble fierté et le plaisir évident avec lequel il me parlait de son pays et de ses projets philanthropiques : - J'ai l'intention, - me dit-il - de faire du Monténégro un pays exemplaire. - Excellence, par quoi commencerez-vous ? - lui demandai-je. - Vous êtes seul et n'avez pas les moyens dont disposent d'autres souverains. - Je ferai tout ce que je pourrai, - répondit-il. - Je tirerai sur des cibles avec mes sujets, je boirai avec eux, je me comporterai comme leur égal afin de les fidéliser le mieux possible, ce qui me permettra de dominer leurs esprits et leur volonté » (dal Ongaro, 2013 : 147) [notre traduction].

⁵ Vuk Popović a laissé un témoignage sur la manière dont l'évêque avait servi la liturgie le long du littoral et sur le regard que le monde ecclésiastique portait sur lui : « Il prêchait partout la portée de la Sainte Trinité, des

générale, lui qui était noble d'esprit, se sentait parmi son peuple comme « Prométhée sur le Caucase »⁶ et comme « un homme civilisé parmi des demi-barbares ».⁷ Compte tenu des circonstances

économies et de la vengeance et conseillait au peuple de s'instruire dans les écoles serbes. Il réprimandait fortement les moines et les prêtres et les accablait publiquement en raison de leurs vices, dont il était prévenu par l'archiprêtre. Sa nature était vraiment impitoyable et rude, alors qu'il se pourrait que son cœur fût miséricordieux ; quoi qu'il en fût, il faisait peur à un grand nombre de prêtres (Popović, 1999 : 50) [notre traduction].

L'impression de contradiction précitée était éprouvée non seulement par ses compatriotes, mais également par des étrangers, comme dans le cas de l'archéologue italien Francesco Carrara : «...Tout voyageur qui visita la Dalmatie à bord d'un bateau à vapeur et fit un tour à Cetinje décrivait l'évêque en évoquant son visage oralement ou par écrit ; tout Européen remarqua à juste titre un œil pénétrant, un regard affectueux, une noble stature, de bonnes manières et des tenues distinguées... Or, personne n'a connu, que je sache, son cœur, ses esprits ou son caractère ; tout comme son pays encore inexploré, il était connu sans l'être pour autant. Certains croyaient qu'il était orthodoxe de par sa foi et ses paroles ; d'autres trouvaient qu'il était sincère et généreux ; les uns le qualifiaient de génie, les autres de barbare ; certains glorifiaient sa bibliothèque, alors que d'autres rappelaient des excès d'alcool à sa table ; ils le présentaient à la fois comme ascète, diplomate, progressiste, voire comme un brigand » (Karara, 2013 : 246) [notre traduction].

⁶ Lors des discussions menées avec le diplomate serbe Matija Ban, Njegoš remarque au sujet de son prochain départ : « Si cela ne tenait qu'à moi, je ne vous laisserais pas me quitter aussi vite ; je suis seul et martyr sur ces rochers, comme Prométhée sur le Caucase ; mais je comprends que vous devez retourner à Belgrade dès que possible » (Ban, 2013 : 179) [notre traduction].

⁷ L'historien et géographe allemand Johann Georg Kohl, auteur du récit de voyage *Voyage au Monténégro*, écrit : « Je dois également avouer que je ne pouvais pas prendre congé de l'évêque sans éprouver une certaine impression de mélancolie et une véritable sympathie à l'idée qu'il est en fait un homme civilisé, noble d'esprit, parmi un peuple toujours brut, le seul à penser, à être instruit et à ressentir les choses pratiquement de la même manière que nous autres. A quel point doit souffrir et lutter un esprit aussi élevé que le sien, au sein d'un peuple soumis à des préjugés et des superstitions, qui est ce peuple qu'il s'efforce de gouverner et d'instruire. A bien y réfléchir, aucune autre position dans le monde ne laisse entrevoir autant de contradictions inconciliables que la sienne. C'est un écrivain qui, par son savoir et son jugement, dépasse un grand nombre de nos écrivains, mais qui, de surcroît, est un homme d'Etat, législateur et souverain ; - il est à la fois un chef religieux chrétien et le commandant d'une armée de 20 000 hommes armés jusqu'aux dents ; - il est très sensible à toute beauté offerte par le monde tout en étant moine et ermite ; - il est jeune et beau, il se languit de fonder une famille et de mener une vie ordinaire de père de famille, mais n'est entouré que de grenadiers sauvages ; - il voyagea beaucoup et connaît le luxe de notre monde éclairé ; - une grande capitale offrant des plaisirs culturels en abondance et

socio-historiques dans lesquelles il avait été précipité et du haut rang qu'il occupait (et auquel il aurait renoncé volontiers avant l'heure s'il avait eu un successeur digne de son nom),⁸ Njegoš tenait particulièrement à la bibliothèque qu'il avait héritée de son oncle Pierre I^{er} et qu'il complétait à chaque fois qu'une occasion se présentait. Ainsi, les livres étaient ses rares amis, auprès desquels il pouvait trouver une consolation contre la solitude, mais aussi une sagesse fondée sur les expériences des grands intellectuels et des grandes civilisations que son époque turbulente, riche en souffrances et passions, ne pouvait pas lui offrir. L'un d'entre eux, qui tenait compagnie à Njegoš dans les moments intimes de ses préoccupations, lorsqu'il visait un progrès constant et un perfectionnement autonome, était Voltaire.

Dans le cadre de son œuvre littéraire, colossale et très variée, c'était la résistance aux tyrans que Voltaire traitait la plupart du temps. Une épopée, deux poèmes burlesques, des milliers de vers de tous les genres poétiques, une quarantaine de pièces de théâtre, un grand nombre d'essais, de traités, de traductions, d'adaptations, de plaidoyers et de pamphlets, d'ouvrages historiques, de romans, de contes... Toutes ces œuvres énumérées ont valu à l'écrivain le surnom d'« *homme universel* » et à sa capacité hors pair d'écrire dans des genres tous plus différents les uns que les autres – celui de

possédant des librairies bien achalandées et attrayantes serait peut-être le lieu d'habitation le plus convenable pour lui – or, tout comme Prométhée, il est cloué par le destin à une roche nue où il habite dans un monastère inconfortable en se procurant avec grande peine un peu de nourriture spirituelle ; [...] L'évêque remarqua lui-même une fois, au-dessous des vers écrits dans un livre commémoratif d'une dame, que ces vers émanaient de l'homme qui vivait en *homme civilisé parmi des demi-barbares*, et qui semblait à lui-même comme un *demi-barbare parmi des civilisés*, alors que les souverains européens laissaient régner la *contrebande* ; il ressentait très profondément, semble-t-il, aussi bien le sens de la pensée que la plainte qui se dégageaient de ces dires, car il dit la même chose à une autre occasion et à nous-mêmes » (Kol, 2013 : 210) [notre traduction].

⁸ Le célèbre général serbe Đorđe Stratimirović a laissé un témoignage sur ce sujet : « J'eus l'impression que toute sa personnalité sympathique dégageait une mélancolie et un mécontentement intenses. Il se plaignait en ma compagnie que ce n'était que seul l'amour envers la Serbie et le devoir de défendre le Monténégro et, si possible, de le faire progresser, qui l'amènèrent à accepter les fonctions d'évêque. Il me confiait à maintes reprises qu'il aurait volontiers renoncé aux fonctions d'évêque pour passer son temps dans une des grandes villes, sources de l'instruction, pour y étudier les sciences et les arts – si seulement il avait eu un successeur convenable » (Stratimirović, 2013 : 243) [notre traduction].

polygraphie voltairienne (Beaumarchais, 1984 : 2482). Voltaire a indéniablement apporté une nouvelle qualité à l'*écrivain engagé*, ce que deux siècles plus tard Roland Barthes nommera *plus qu'un écrivain*, la plume étant mise au profit d'un monde meilleur.

Dans sa bibliothèque, Njegoš possédait les ouvrages de Voltaire suivants : *Mélanges philosophiques, littéraires, historiques etc.* (*Mélanges philosophiques, littéraires, historiques etc.*, tome II (Genève, 1771)) ; *Contes allégoriques, philosophiques et critiques* (*Аллегорическіе, философическіе и критическіе сочиненія* (Санктпетербургъ, 1784) ; publications russe et française de l'*Henriade* (*Генриада, Героическая поэма господина Волтера* (Moscou, 1790) ; *La Henriade : poème* (Paris, 1832)) ; *Mélanges historiques* (*Историческія записки о достопамятныхъ и важнѣйшихъ произшествіяхъ, касающихся до жизни г. Волтера, писанныя имъ самимъ, съ присовокупленіемъ писемъ его къ нѣкоторымъ знаменитымъ Россійскимъ вельможамъ* (Moscou, 1807)) ; *Les siècles de Louis XIV et de Louis XV* (*Siècles de Louis XIV et de Louis XV* (Paris, 1820)) ; *Œuvres complètes* en 12 tomes (*Œuvres complètes de Voltaire avec des notes et une notice historique sur la vie de Voltaire* (Paris, 1846/47)) (Kilibarda, Knežević, 2017 : 147-149). Par ailleurs, un des témoignages de l'intérêt que Njegoš avait porté à la grande personnalité française des Lumières a été laissé par un proche associé de Vuk Karadžić, Vuk Vrčević, qui prétendait que « Njegoš était capable de « traduire sans peine les ouvrages de Voltaire dans notre langue » » (Milović, 1983 : 36).

Les Mélanges philosophiques, littéraires, historiques etc. est un ouvrage qui représente une véritable collection de contenus fort différents, allant de l'observation de la langue et de l'administration publique jusqu'au discours prononcé par Voltaire à l'occasion de sa réception à l'Académie française des sciences et des arts, en passant par des articles « éducatifs » traitant de la limite à respecter dans la tromperie du peuple. Ses activités sociales et littéraires l'ont amené à s'intéresser à toutes sortes d'informations et d'événements de la vie de tous les jours. Sans en avoir l'air au premier abord, Njegoš partageait cette passion voltairienne d'apprendre les faits les plus variés, ce dont témoigne notamment son *Carnet*. Outre les informations ordinaires de la vie quotidienne, telles que les adresses de certaines personnes ou la liste de ses débiteurs, ou des pages de poésie et de prose, des pensées notées, des proverbes populaires, Njegoš y notait aussi de nombreuses informations relevant de l'histoire, de la géographie, de la mythologie, de l'ethnographie et « d'autres domaines qu'il trouvait dans des dictionnaires et

encyclopédies différents dont la plupart étaient en français » (Milović, 1983 : 341).

Dans les *Mélanges historiques*, Voltaire analyse et commente des événements des temps passés. En guise de supplément, il y ajoute les lettres qu'il avait adressées à des personnalités nobles et puissantes de Russie. D'une manière générale, les essais historiques de Voltaire constituent un supplément logique à ses ouvrages philosophiques et à ses travaux de journaliste, étant donné qu'il trouvait dans la documentation historique des exemples concrets illustrant ses idées⁹. Une de ses idées favorites était celle relative au caractère déraisonnable de l'organisation féodale et à la nécessité de l'éradiquer, cette organisation sociale étant considérée comme arriérée et essentiellement injuste. Bien que ses textes historiques se caractérisent par l'étroitesse d'esprit et l'arbitraire propres aux Lumières, ils sont importants dans la mesure où ils ont modifié le rapport à l'histoire, en demandant à celle-ci de cesser d'être une accumulation de contes de fées et de légendes, pour devenir un ensemble de faits vérifiés. Or, Voltaire lui-même faisait des omissions dans ses interprétations des faits historiques en mettant un accent trop fort sur des hasards insignifiants, ce qui, par contre, ne l'empêchait pas d'avoir un bon jugement pour déterminer quels faits historiques étaient d'une importance essentielle. Il considérait qu'un historien devait avoir une « intuition philosophique » et qu'à la place de l'histoire des rois et de leur entourage le plus proche, il était tenu d'écrire « celle des peuples, de leurs cultures matérielle et spirituelle, leurs nature, mœurs, points de vue, sentiments et préjugés » (Anisimov, 1951 : 630). Désireux de présenter non pas l'histoire du roi, mais celle d'une époque, il a justement nommé son ouvrage historique majeur, créé dans la période de 1736 à 1751, *Le Siècle de Louis XIV*. En mettant en relief les succès de la civilisation connus lors du règne de Louis XIV et en en présentant une image globale, Voltaire écrivait sur tout, à commencer par l'église, le commerce, l'armée jusqu'à l'industrie, le caractère du roi, la littérature, les affaires financières, et ce en « sautant » d'un sujet à un autre. C'est pourquoi l'ouvrage semble plutôt fragmentaire suite à une incohérence organique entre ses différentes parties. Ce manque de cohérence organique peut être également expliqué par le fait que Voltaire, à l'instar des autres encyclopédistes de l'époque des Lumières, appréhendait les processus historiques de façon simpliste en se contentant seulement « d'extraire » d'événements

⁹ L'idée suivante est plutôt remarquable : « L'histoire n'est que le tableau des crimes et des malheurs » (Voltaire, 2007 : 35).

des idées philosophiques entre lesquelles il n'existait ainsi aucun lien profond, si bien qu'elles semblaient dépourvues de relations de cause à effet.

Ce à quoi Njegoš pouvait porter un intérêt particulier dans cet ouvrage de Voltaire concernait sans aucun doute le personnage même de Louis XIV, présenté comme un monarque instruit, philosophe et protecteur d'une civilisation qui gardait un œil vigilant sur l'épanouissement du culte de la raison. Son règne a été une des périodes les plus brillantes de l'histoire de France, au cours de laquelle ce pays s'est imposé à l'Europe comme une puissance disposant d'une influence politique, culturelle et militaire exceptionnelle. Pour sa part, Njegoš aspirait, lui aussi, à être un monarque instruit, connu pour sa capacité à transformer son Etat en le hissant à un niveau de civilisation plus élevé. De plus, il existe une grande ressemblance entre l'époque de Njegoš et celle de Louis XIV : avant le règne du Roi Soleil, la France était un pays divisé dont certaines provinces bénéficiaient d'une grande autonomie. Quoique l'héritier de Pierre I^{er} ait tout fait pour unifier le Monténégro, il a été constamment confronté à des problèmes importants avec certaines tribus désireuses de rétablir leur autonomie d'avant.

Une autre ressemblance réside dans la forte aspiration du roi à l'établissement d'un ordre intérieur dans l'Etat et à l'imposition de sa volonté par l'intermédiaire de fonctionnaires qu'il avait lui-même désignés. Après avoir renforcé la puissance de la couronne par rapport à la noblesse féodale, il avait posé les fondements d'un Etat moderne, de la même manière que l'ont fait plus tard Petar II Petrović-Njegoš et son fameux prédécesseur Pierre I^{er}. Néanmoins, à la différence de Louis XIV, qui avait renvoyé du Haut Conseil d'Etat les membres de sa famille et de la haute noblesse en donnant la priorité à la basse noblesse et aux commis, éloignant ainsi de son entourage les prétendants au trône avides de pouvoir, Njegoš lui a nommé aux positions les plus importantes ses cousins les plus proches¹⁰. Le règne de Louis XIV est également caractérisé par des réformes administratives et fiscales menant à une perception d'impôts plus efficace ; c'est de la même façon que Njegoš a introduit et maintenu un système fiscal efficace.¹¹

¹⁰ « C'était Njegoš qui était Président du Sénat et son neveu Đorđije Petrović, lieutenant au sein de l'armée russe, en était le vice-président [...] Un peu plus tard, le cousin de Njegoš, Pero Tomov, fut désigné Président du Sénat » (Bojović, 1995 : 406).

¹¹ « Njegoš créa un pouvoir centralisé, efficace et obéissant au sein de l'Etat, ce qui lui permit de mettre fin aux marchandages en matière de règlement

Voltaire n'a cessé de lutter pour la démocratisation du pouvoir. Pourtant, il s'opposait à l'idée d'un pouvoir populaire car il avait une attitude dédaigneuse à l'égard du peuple (pour sa part, Njegoš considérait également que « le bas peuple n'est que du bétail répugnant »). En opposant le droit naturel au droit féodal, Voltaire a annoncé la naissance d'une nouvelle société civile. Contrairement à lui, Njegoš avait pour objectif de conserver le pouvoir tout en étant conscient de la difficulté de cette mission, notamment parce que ses compatriotes le considéraient soit comme trop sévère soit comme trop indulgent. Compte tenu des circonstances spécifiques de son époque, il convient de dire que si Njegoš a accepté quelques-unes des expériences des représentants des Lumières, il en a rejeté d'autres. Il a indubitablement œuvré en faveur d'un règne absolutiste et centralisé,¹² tout en rejetant le despotisme et en favorisant l'idée de l'égalité et de la liberté pour tous. Voltaire, quant à lui, a favorisé l'instauration de la démocratie aussi bien parmi les peuples qu'au sein d'un seul peuple. La fraternité des peuples comme concept n'a été adoptée par Njegoš que partiellement – elle était justifiée et souhaitable parmi les peuples slaves pour leur permettre de se libérer de l'emprise turque et austro-hongroise. Pourtant, dans le contexte de la lutte humaine universelle en faveur des idéaux humanistes, Njegoš, à l'instar de Voltaire, était même capable de traiter le Turc comme son propre frère. A titre d'exemple, dans sa lettre adressée en 1847 à Osman-Pacha Skopljak, Njegoš écrit : « Lorsque tu me parles en tant que frère bosniaque, je suis ton frère, ton ami, mais quand tu m'adresses la parole comme un étranger, comme un Asiatique, comme un ennemi de notre tribu et de notre nom, je ne peux pas l'accepter et aucun homme de bonne foi ne pourra le faire » (Njegoš, 2006 : 183) [notre traduction].

d'impôts. A partir de ce moment-là, le paiement d'impôts devint une obligation morale et légale de tout Monténégrin. Ce fut ainsi que Njegoš mit en place les recettes régulières de l'Etat. Même plus tard, on nota quelque résistance au paiement d'impôts, comme dans les régions de Crmnica et de Bjelopavlići, mais il finit par la faire céder. Cette organisation d'Etat demeura au Monténégro, à quelques modifications près, jusqu'à la fin du règne de Njegoš » (Bojović, 1995 : 407).

¹² Jegor Petrovič Kovaljevski, officier et diplomate russe, auteur de l'ouvrage *Monténégro et pays slaves*, soulignait une des vertus qui avait sans cesse encouragé Njegoš dans ses affaires d'homme d'Etat : « (...) mais le sentiment le plus développé chez lui et ce au plus haut niveau est celui d'un amour flamboyant envers la patrie, sa gloire, son bien-être. A cet égard, il est toujours dans un état d'excitation » (Kovaljevski, 2013b : 60) [notre traduction].

Voltaire a mené un combat implacable contre le fanatisme religieux et les superstitions, qui ont fait l'objet d'un nombre considérable de ses ouvrages de genres très variés (les tragédies philosophiques *Olympie*, 1763, *Les Guèbres ou l'Intolérance*, 1768, *Les lois de Minos*, 1772, un grand nombre de récits non-fictionnels dont se distingue particulièrement *Le Traité sur la Tolérance* (*Traité sur la Tolérance*), 1763). De même, il a lutté vivement contre l'obscurantisme et était un militant passionné de l'instruction des valeurs des Lumières et de la liberté. Bien qu'il ne donnât pas cette impression à première vue, Njegoš lui-même partageait bon nombre de ces valeurs – en tant qu'homme d'Etat, il a dû lutter contre des modèles de comportement traditionnels et rétrogrades, tels que la vendetta et le manque de volonté de s'instruire, dont ses lettres témoignent le mieux. Cependant, ces aspirations peuvent être également reconnues dans son œuvre – à titre d'exemple, dans *Les Lauriers de la montagne*, où, en passant outre les éléments obscurs rendus particulièrement problématiques à la lumière de la décontextualisation, on peut distinguer clairement deux idées voltairiennes : le droit de résistance et le droit à l'insurrection, ainsi que la critique du despotisme et de l'injustice. Voltaire luttait contre les préjugés et les superstitions par la diffusion du savoir et les efforts déployés afin d'imposer une vision scientifique du monde. Pour sa part, Njegoš s'efforçait de faire la même chose, mais dans d'innombrables circonstances compliquées.

C'était en 1723 que Voltaire avait imprimé en secret l'épopée historique *La ligue ou Henri le Grand* qui, cinq ans plus tard, lui servira de base pour la création de la fameuse épopée *La Henriade* que Njegoš possédait dans sa bibliothèque en versions russe et française. En présentant Henri IV comme un souverain tolérant, instruit et épris de liberté, cette épopée promeut le concept de tolérance religieuse. La critique de la discorde et du fanatisme religieux et la promotion de la tolérance, en tant que lignes directrices de l'œuvre de Voltaire, peuvent également être décelées dans cet ouvrage qui traite, à travers une association d'éléments factuels et imaginaires, d'un événement historique concret – le siège de Paris. Il avait prévu initialement de dédier la *Henriade* au roi français Louis XV, mais ce dernier l'ayant refusé, il l'a dédiée à la reine d'Angleterre Elizabeth (en mars 1728).¹³ Les critiques étaient

¹³ Voltaire considérait le libéralisme britannique comme un idéal auquel il fallait aspirer – il rêvait d'une modernisation de la monarchie et de la société françaises, à l'image de ce qui avait été réalisé en Angleterre. Dans les *Lettres philosophiques*, publiées d'abord en anglais et ensuite en français (en 1734),

assez divisés au sujet de la qualité de cet ouvrage, composé de dix chants traitant des guerres religieuses en France à la fin du XVI^e siècle – les uns ne tarissaient pas d'éloges à son sujet, alors que les autres le considéraient comme insatisfaisant. Le personnage d'Henri IV, roi de France qui a régné de 1589 à 1610, incarne l'idée d'un souverain instruit, ayant signé l'édit de Nantes, autrement dit l'édit de tolérance qui mit fin, après un combat de vingt ans, aux guerres religieuses qui ont déchiré l'Etat en opposant protestants et catholiques.

Outre quelques passages poétiques, tel l'univers décrit par Voltaire dans *La Henriade*, qui réunit les éléments de la cosmogonie platonicienne et ceux de la création du monde selon la Bible (Flaşar, 1997 : 182), Njegoš s'est abondamment inspiré de l'idée de la liberté et de l'égalité : « "La Liberté" signifie pour Voltaire le pouvoir suprême de la loi, tandis que "l'égalité" symbolise le droit de tous les citoyens de se prévaloir d'une protection égale de la loi » (Anisimov, 1951 : 627). Au premier abord, il pourrait sembler que les positions de Voltaire et de Njegoš sur la tolérance et le fanatisme religieux sont divergentes. Si l'on se base sur le seul texte des *Lauriers de la montagne*, on pourrait dire, après une lecture superficielle, que Njegoš en opposant l'islam à l'esprit orthodoxe donne une priorité évidente à l'orthodoxie, religion autochtone du Monténégro, et qu'en conséquence il dénonce l'islam. Pourtant, la situation historique et socio-politique particulière du Monténégro substitue au problème « religieux » la question de la mise en esclavage et de la résistance à celle-ci. Si l'on compare les créations de Njegoš à l'œuvre particulièrement variée de Voltaire, il en résulte que c'est justement l'obsession pour les sujets liés au despotisme et à la tyrannie qui les liait. Or, si l'on prend également en considération les lettres de Njegoš, il s'avère qu'il y œuvre en faveur d'une forme de cohabitation pacifique entre les différentes religions. Cependant, à vrai dire, il ne croit pas que la tolérance soit un objectif en soi, mais un moyen indispensable d'assurer la paix dans un pays ravagé par les guerres.¹⁴

Voltaire avait fait une comparaison entre les sociétés française et anglaise et avait offert une telle image de l'absolutisme féodal que le livre fut publiquement brûlé, son éditeur jeté à la Bastille et lui contraint de fuir la France.

¹⁴ La lettre de Vuk Popović d'avril 1847 témoigne le mieux de ses tentatives d'inculquer la tolérance religieuse : « A l'occasion de Pâques, les Evangiles étaient initialement lus en trois langues. Le provicaire le faisait en grec, l'administrateur paroissial en turc, le chapelain en langue slave, mais déjà au début des Evangiles ils avaient l'air comique, me dit-on, car le Grec bafouilla,

Les idéaux des Lumières – raison, nature, liberté, bonheur et progrès, sont presque systématiquement liés aux sujets religieux et à la question de Dieu. A la différence des représentants des Lumières qui croient que ces idéaux peuvent être atteints grâce à la raison avant autre chose, Njegoš croit en la raison, mais n'utilise pas ce terme pour la désigner, mais un autre – esprit.¹⁵ C'est lui qu'il voit, en plus de l'âme, comme le principal repère et la caractéristique la plus brillante que Dieu ait offerte à l'homme avec tout le reste ; c'est ainsi qu'il se rapproche du déisme de Voltaire. Cependant, à la différence de Voltaire, Njegoš ne rejette pas l'autorité religieuse, étant donné qu'il la représentait en personne en tant qu'évêque monténégrin et métropolitain. Alors que le penseur français qualifiait le christianisme et l'église d'ennemis, l'évêque monténégrin attribuait à l'église et à ses représentants deux caractères qui lui étaient chers : le caractère médiéval (il les considérait la plupart du temps comme des exemples brillants de sainteté) et le caractère instructif (tous les protagonistes de ses ouvrages appartenant au clergé s'efforçaient d'offrir au peuple la voix de la raison), qui, en fait, avaient tous deux une dimension philosophique (de l'higoumène Stefan des *Lauriers de la montagne*, considéré comme le plus philosophe de ses personnages, à Teodosije Mrkojević de *l'Etienne Le Petit*). Il est ainsi révélateur que les plus grandes envolées intellectuelles de Njegoš soient liées à des personnages de représentants religieux, ce qui reflète sa conviction profonde selon laquelle les hauteurs subtiles de la réflexion ne peuvent être atteintes que par celui qui s'est détaché de la population analphabète grâce à sa spiritualité et à son instruction.

Voltaire était adepte du scepticisme de Bayle et du matérialisme de Locke, deux penseurs qui avaient un rapport critique au dogmatisme philosophique et aux théories métaphysiques. Rejetant l'idée d'une philosophie enfermée dans une structure métaphysique, il se moquait des systèmes de Descartes, Leibniz et Spinoza en donnant par exemple la priorité à Galilée, qui était un savant, par rapport à ce qu'il qualifiait de « romans

tout comme le Turc, alors que le pauvre Slave s'étonna de leur maladresse si bien qu'ils durent s'arrêter, intimidés, et se mettre à les lire dans la langue slave » (Popović, 1999 : 59) [notre traduction].

¹⁵ Il est habituel de penser que les Lumières s'opposent, à travers le matérialisme, à la philosophie métaphysique qui est très présente dans l'œuvre du fameux poète. Or, il est intéressant que Njegoš ait anticipé certaines expériences qui ne seront connues que plus tard, au XXe siècle, qui allaient transformer le matérialisme en physicalisme, considérant que les notions mentales avaient le même statut que les notions physiques.

métaphysiques ». D'autre part, l'œuvre de Njegoš soutient une pensée philosophique encadrée par un système métaphysique clair. Le penseur français, quant à lui, posait le problème de la morale au-dessus de la métaphysique ; il s'opposait d'une manière générale à tout système philosophique et considérait que seule la littérature représentait le domaine dans lequel il était propice d'exposer ses pensées philosophiques¹⁶(c'est sur ce sujet que les positions de ces deux génies convergeaient considérablement).

Considérant que l'idée de Dieu, susceptible de faire obéir les gens, est tout aussi indispensable que les lois, Voltaire ne réfléchissait sur cette question que d'un point de vue purement politique, de même qu'il pensait les notions chrétiennes de récompense et de châtement seulement par rapport à la protection de la propriété et de la civilisation bourgeoise. Autrement dit, il leur attribuait une fonction de « service de sécurité » (Anisimov, 1951 : 626). Enraciné dans son époque plus que ses contemporains, il était éloigné de l'eschatologie relative à la révélation posthume. Contrairement à lui, Njegoš imaginait Dieu comme un poète-démiurge qui n'avait pas été créé par l'homme, mais qui était l'être spirituel suprême qui régissait les « myriades d'univers », et il croyait sincèrement en lui, comme en témoignent son œuvre complète ainsi que son testament.

La différence entre ces deux auteurs peut également être décelée dans leur rapport à la vie terrestre – alors que Voltaire l'aimait extraordinairement, en la mettant sur un pied d'égalité avec tout ce qui était humain, Njegoš, quant à lui, n'y voyait que la source du mal, du malheur et du poids de l'existence. Dans l'esprit de Voltaire, l'existence est une joie, alors que Njegoš la conçoit exclusivement comme une peine qu'il faut purger et que la véritable « récompense » ne viendra que dans la vie céleste (pour éviter toute confusion : le penseur français n'idéalisait pas le monde existant, tout au contraire, il le peignait avec des couleurs trop vives).¹⁷ L'œuvre de Voltaire fait montre d'humour et de critique et constitue,

¹⁶ « C'est ainsi qu'il est devenu le premier modèle universel des philosophes des Lumières du XVIIIe siècle, un modèle qui unit la philosophie et la littérature en les transformant toutes les deux en une création combative et pleine d'humour, littéraire et philosophique, appartenant au siècle des Lumières » (Korać, 1982 : 132)

¹⁷ L'image du monde dans *Candide*, à titre d'exemple, est telle que les éléments qui y prédominent sont monstrueux, misérables et déplorables. Sa critique vise l'optimisme cosmologique de Leibniz et l'idée d'une harmonie prédéterminée, selon lesquels ce monde est juste comme il doit l'être et tout s'y produit selon un projet céleste prévu à l'avance.

en tant que telle, l'exemple de l'optimisme ontologique, alors que l'œuvre de Njegoš est essentiellement caractérisée par l'impression que l'homme, tant qu'il vit, court toujours à sa perte, ce qui n'est cependant pas une raison pour rendre les armes, mais pour faire exactement le contraire – pour lutter jusqu'au « dernier souffle ». Ainsi, ce qui les unit, c'est un même esprit combatif, auquel ils attribuent cependant des valeurs différentes puisqu'ils partent de positions théorétiques différentes.

Pour conclure : à en juger d'après les œuvres qu'ils ont laissées derrière eux, Njegoš et Voltaire partageaient les mêmes intérêts – la philosophie, la littérature et l'histoire étaient les domaines qu'ils avaient choisis pour créer les formes variées de leur œuvre. Cependant, la manière dont ils les comprenaient était différente, en grande partie conditionnée par les circonstances de leurs vies respectives. Njegoš poète, Njegoš homme d'Etat et Njegoš évêque et métropolitain de la métropole de Cetinje sont très différents. Alors que le premier appartient au romantisme, ses autres « personnages » et les fonctions correspondantes qu'il exerçait s'inscrivaient dans la ligne tracée par Pierre I^{er} qui avait pour mission de construire l'Etat. En tant que philosophe des Lumières, Njegoš se révèle davantage dans ses lettres que dans ses ouvrages littéraires : « [...] quelle joie ce sera pour moi de voir ma patrie faire des progrès dans les sciences et s'épanouir culturellement et de voir naître ses fils instruits et fidèles qui sauront la défendre non seulement avec des armes mais également avec une plume intelligente... tout comme les autres peuples européens qui donnent naissance à de telles personnes en rivalisant quant à leur nombre, car la pensée suivante, plus qu'ingénieuse, y trouve tout son sens : l'instruction c'est l'univers... et les ténèbres son absence » (Njegoš, 2006 : 50-51) [notre traduction].

Malgré leurs nombreuses différences, Njegoš et Voltaire partageaient la même obsession pour les sujets liés au despotisme et à la résistance aux tyrans. Les cendres de Voltaire ont été transférées au Panthéon, à côté d'autres grands hommes ayant combattu pour la liberté. Pour sa part, Njegoš luttait pour le même idéal avec tous les moyens possibles, et avec sa plume, et avec son fusil, et avec ses livres et avec ses armes.¹⁸ Il conviendrait de

¹⁸ Dans ce contexte et à l'occasion du séjour de Njegoš chez les Vénitiens, Vuk Popović précise : « Il ne tarit pas d'éloges au sujet de la République de Venise où il vécut les jours les plus gais et les plus sereins. Il fit reproduire 220 livres appartenant aux Archives, dont le seul et unique sujet fut le Monténégro, et les

conclure que toute l'œuvre de Njegoš parle de la liberté, de manière tant directe qu'indirecte, ce dont témoignent également les titres de ses ouvrages, à commencer par *La voix du montagnard*, (dont le sous-titre est : *Le poème sur les exploits du Monténégro écrit par une plume maladroite, mais nourri par un esprit libre*), en passant par *l'Épopée de la liberté aux Lauriers de la montagne* « car il s'agit d'une couronne de gloire dans la lutte pour la liberté » (Ivanović, 2002 : 353). Dans un pays où « des tonnerres de tyrans éclatent sans cesse au-dessus de son territoire exigu » (Njegoš, 2006 : 242) [notre traduction], ses aspirations de souverain s'opposaient radicalement aux idées arriérées et à l'obscurantisme. Ses compatriotes n'étant pas très disposés à le suivre sur cette voie, ce n'est que dans les pages des livres qu'il pouvait, « rêvant de l'immortalité », trouver des cousins spirituels comme Voltaire, des défenseurs de principes similaires qui œuvraient avec lui, à travers les siècles, en faveur du triomphe du savoir, de l'équité, de l'honnêteté, de l'égalité et de la liberté.

Sources

- Njegoš, Petar II Petrović. *Proza. Izabrana pisma. Iz Bilježnice. Prevodi.* Podgorica, Oktoih, 2006.
- Volter. *Kandid ili Optimizam*, Beograd, Izdavačka radna organizacija „RAD“, 1982.
- Tako je govorio Volter* (2007), priredio Slavko Ivanović, Beograd, Neven, 2007.
- Volter. *Podsetnik za životopis gospodina de Voltera*, prevela Aleksandra Mančić, Beograd, Službeni glasnik, 2008.

Références bibliographiques

- Anisimov, I. I, S. S. Makuljskov, A. A. Smirnov. *Istorija francuske književnosti – od najstarijih vremena do revolucije 1789. godine*, tom I, Beograd, Naučna knjiga – Izdavačko preduzeće Narodne republike Srbije, 1951.
- Avgust, Fridrih II. „Iz kraljevskog dnevnika“, *Svjedočanstva Njegoševih savremenika (zbornik tekstova)*. Beograd – Cetinje: Svetigora – Izdavačka ustanova Mitropolije Crnogorsko-primorske, 2013.
- Ban, Matija. „Tri susreta s vladikom Radom“, u: *Svjedočanstva Njegoševih savremenika (zbornik tekstova)*, Beograd-Cetinje, Svetigora, Izdavačka ustanova Mitropolije Crnogorsko-primorske, 2013.
- Beaumarchais, J.-P, Daniel Couty, Alain Rey. *Dictionnaire des littératures de langue français P-Z*, Paris, Bordas, 1984.
- Flašar, Miron. *Njegoš i antika*, Podgorica, Crnogorska akademija nauka i umjetnosti, 1997.
- Ivanović, Radomir V. *Njegoševa poetika i estetika*, Novi Sad: ITP „Zmaj“, 2002.

fit apporter. Il fit également venir trois véhicules et 6 chars, qui furent montés à Cetinje avec grande difficulté « (Popović, 1999: 59) [notre traduction].

- Karara, Frančesko. „O vladaru čija zemlja ‘vjerom i nadom’ živi“, u: *Svjedočanstva Njegoševih savremenika* (zbornik tekstova), Beograd-Cetinje, Svetigora, Izdavačka ustanova Mitropolije Crnogorsko-primorske, 2013.
- Kilibarda, Vesna i Jelena Knežević. *Njegoševa biblioteka*, Podgorica, CANU, 2017.
- Kol, Hans Georg. „Život na Cetinju i u Crnoj Gori oko 1850.“, u: *Svjedočanstva Njegoševih savremenika* (zbornik tekstova), Beograd-Cetinje, Svetigora, Izdavačka ustanova Mitropolije Crnogorsko-primorske, 2013.
- Korać, Veljko. „Volterov Kandid“, u: *Volter: Kandid ili Optimizam*, Beograd, Izdavačka radna organizacija „RAD“, 1982.
- Kovaljevski, Jegor. „Život i smrt posljednjeg vladike crnogorskoga“, u: *Svjedočanstva Njegoševih savremenika* (zbornik tekstova), Beograd-Cetinje, Svetigora, Izdavačka ustanova Mitropolije Crnogorsko-primorske, 2013.
- Kovaljevski, Jegor. „Sadašnji i svetopočivši vladika crnogorski“, u: *Svjedočanstva Njegoševih savremenika* (zbornik tekstova), Beograd-Cetinje, Svetigora, Izdavačka ustanova Mitropolije Crnogorsko-primorske, 2013b.
- Milović, Jevto M. *Staze ka Njegošu*, Titograd: NIO „Univerzitetska riječ“, 1983.
- dal Ongaro, Frančesko. „Njegoš u Trstu 1844. godine“, u: *Svjedočanstva Njegoševih savremenika* (zbornik tekstova), Beograd-Cetinje, Svetigora, Izdavačka ustanova Mitropolije Crnogorsko-primorske, 2013.
- Paton, A. A. „Posjeta Cetinju i susret sa Njegošem u Splitu“, u: *Svjedočanstva Njegoševih savremenika* (zbornik tekstova), Beograd-Cetinje, Svetigora, Izdavačka ustanova Mitropolije Crnogorsko-primorske, 2013.
- Petrar II Petrović Njegoš: ličnost, djelo i vrijeme*: radovi sa naučnog skupa, Podgorica: Crnogorska akademija nauka i umjetnosti, Beograd: Srpska akademija nauka i umjetnosti, 1995.
- Popović, Vuk. *Pisma Vuku Karadžiću*, Podgorica, CID, 1999.
- Stratimirović, Đorđe. „Eto vidiš, tu je smrt“, u: *Svjedočanstva Njegoševih savremenika* (zbornik tekstova), Beograd-Cetinje, Svetigora, Izdavačka ustanova Mitropolije Crnogorsko-primorske, 2013.



LES SOUVERAINS MONTÉNÉGRINS ET LA LITTÉRATURE FRANÇAISE : PETAR II PETROVIĆ-NJEGOŠ ET NIKOLA Ier

Résumé : *Les derniers souverains de la dynastie Petrović-Njegoš étaient francophones. Parmi eux se distinguent Petar II Petrović-Njegoš et Nikola Ier. Afin d'apprendre la langue française, Njegoš avait engagé un professeur français qui séjourna à Cetinje pendant plus d'un an et demi, alors que le français avait été enseigné à Nikola Ier au lycée Louis le Grand à Paris. Les deux souverains pratiquaient avec beaucoup de succès la traduction littéraire de la langue française. Njegoš justifiait le besoin de connaître le français par le fait de devoir converser avec les étrangers dans une grande langue européenne, mais aussi par sa volonté d'enrichir sa culture personnelle. Sa bibliothèque contenait un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels se distinguent ceux des écrivains français du siècle des Lumières. Dans son carnet de notes intime Bilježnica, il a recopié 360 vers issus de différents poèmes de deux auteurs français de l'époque romantique, Alphonse de Lamartine et Victor Hugo. Par ailleurs, sa traduction remarquable du poème de Lamartine Hymne de la nuit illustre parfaitement son attrait pour la poésie française. D'autre part, Nikola Ier avait exprimé de l'intérêt pour la littérature française à l'époque où il était encore lycéen en France. En plus de poèmes lyriques ponctuellement traduits du français, le prince/roi monténégrin avait adapté en vers le récit en prose Les aventures du dernier Abencerage, œuvre de l'écrivain français romantique René de Chateaubriand.*

Mots clés : *littérature, Monténégro, France, Petar II Petrović-Njegoš, Nikola Ier*

Introduction

Dans la première moitié du XIX^{ème} siècle, le Monténégro représente un territoire de 3000 km² au relief karstique et aride, dont les frontières ne sont pas encore définies. Encerclé par son ennemi séculaire l'Empire Ottoman et par l'Autriche sur le littoral, il est considéré dans les relations internationales comme un territoire sous autorité turque. Au pied du mont Lovćen est située la bourgade de Cetinje, qui compte à peine quelques dizaines de maisons au toit de chaume. On y trouve aussi un monastère et une résidence fortifiée appelée Biljarda où règne le prince-évêque Petar II Petrović-Njegoš. Dans cette ambiance éloignée des grands centres culturels européens, le souverain monténégrin parviendra à apprendre la langue diplomatique de l'époque. Il lit avec passion les

¹ Ivona Jovanović, Faculté du Tourisme et d'Hôtellerie de Kotor, Université du Monténégro.

ouvrages des auteurs français et traduit les vers de l'un des plus grands poètes romantiques, Alphonse de Lamartine.

Dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, Nikola Ier continuera la tradition littéraire des souverains poètes monténégrins. Cependant, contrairement à Njegoš, il eut non seulement le privilège d'être scolarisé à Paris, mais aussi d'œuvrer et de gouverner dans l'ambiance de la plus petite capitale d'Europe, celle d'un Etat devenu souverain et internationalement reconnu en 1878. Son passage dans un grand lycée parisien, au cours duquel Nikola accorda une grande importance à la lecture des œuvres littéraires françaises, inspira sans aucun son âme de poète. Il en parle avec beaucoup d'émotion dans son Autobiographie et ses Mémoires (Petrović-Njegoš, 1988 : 36-40). Au cours de son long règne, Nikola Ier fut un écrivain fécond dans un grand nombre de genres littéraires. Il écrivit un grand nombre de poèmes épiques, de drames en vers, parmi lesquels le plus connu est certainement *La tzarine des Balkans*, œuvre traduite en partie en langue française. Le prince/roi monténégrin traduisit également des poèmes lyriques du français et exprima son attirance envers les œuvres épiques dans une traduction originale du récit *Les aventures du dernier Abencerage*, création romantique de René de Chateaubriand.

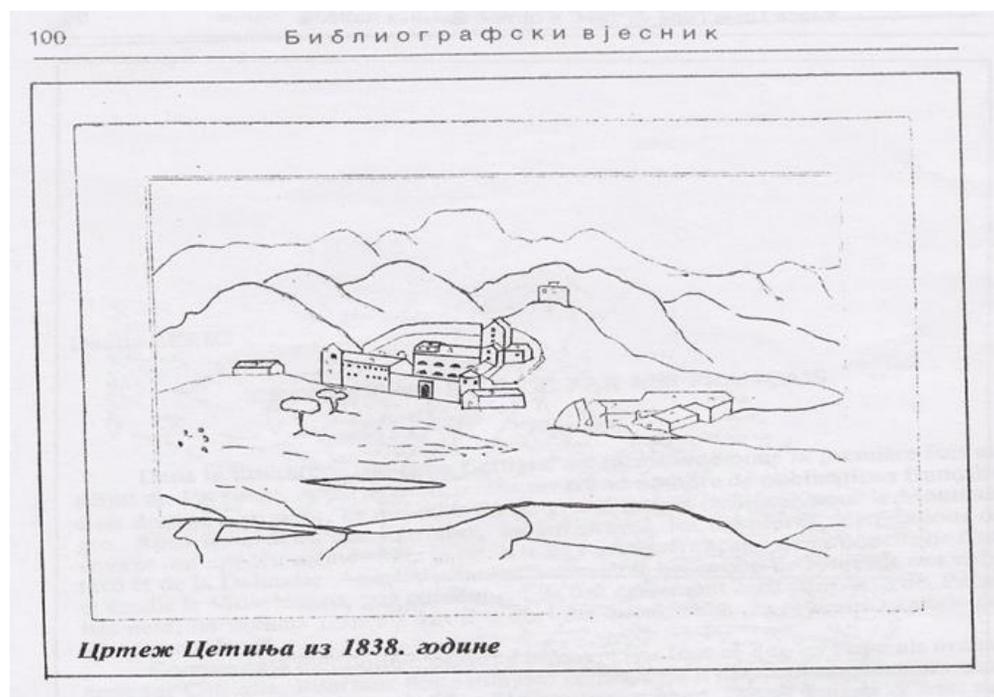
Njegoš et la langue française

Les premiers contacts de Njegoš avec la langue française datent probablement de son adolescence. En effet, la bibliothèque du monastère de Cetinje, à laquelle le petit Njegoš avait certainement accès, contenait des ouvrages français. Parmi ces livres, on pouvait distinguer entre autres la Grammaire française de M. Sokolovski, publiée à Moscou en 1808, ainsi que des dictionnaires français-russe et français-serbe (Vuksan, 1927 : 209-219). D'autre part, le prédécesseur de Njegoš, Petar Ier, qui était chargé de l'éducation du futur prince-évêque, avait confié pour une courte durée l'instruction de son neveu de 14 ans à un Français nommé Jean Carteau, qui était soi-disant marin, soldat, maître d'escrime, armurier, vendeur de chevaux, vétérinaire et finalement professeur de littérature (Spasić, 1988 : 5). Cependant, ce Français d'esprit universel s'éteindra promptement en laissant derrière lui un disciple qui, selon les mots d'un spécialiste de l'œuvre de Njegoš, Krunoslav Spasić, parlait un français différant fortement du français littéraire.

Lorsqu'il arriva au pouvoir, Njegoš justifia son besoin de connaître le français par la fréquence accrue des visites d'étrangers auxquels il fallait s'adresser, comme il aimait le dire, dans une grande langue européenne (Milović, 1964 : 56). En fait, l'apparition du romantisme en Europe suscitait de plus en plus de curiosité pour les peuples moins connus. D'autre part, les premières publications sur le Monténégro parues en Europe, dont celle de Violla de Sommières à Paris en 1820, avaient renforcé subitement l'intérêt pour le plus petit pays balkanique.

A l'occasion de son premier voyage à Saint-Pétersbourg en 1833, ainsi que lors de son second séjour dans la Russie impériale en 1837, Njegoš a pu constater que le français représentait un moyen de communication indispensable à la cour russe également. La même année, lors de son retour au pays, le souverain monténégrin engagera un professeur russe à Vienne qui lui donnera deux heures de cours privés de français par jour. Par la suite, sur les recommandations du consul français à Trieste, le lieutenant Levasseur, Njegoš fera dans cette ville la connaissance d'un enseignant de français nommé Antide Jaume, originaire de Tarascon de Provence, qui lui donnera pendant quelques semaines des cours de français. Satisfait de ces leçons, Njegoš l'invitera à venir séjourner à Cetinje pour poursuivre son apprentissage (Milović, 1964 : 47). Jaume acceptera l'invitation et demeurera au Monténégro, auprès de Njegoš, de janvier 1838 jusqu'à l'été 1839.

Jaume avait 35 ans lorsqu'il est arrivé au Monténégro. Il fut très chaleureusement accueilli à Cetinje : une petite maison fut construite pour son épouse et lui-même à proximité du monastère, avec une belle vue sur la plaine de Cetinje (Biazoletto, 1991 : 104). Ce Français singulier, dont les services coûtaient à Njegoš un napoléon par jour (Banašević, 1929 : 198), a suscité l'intérêt des chercheurs K. Spasić, N. Banašević et J. Milović. Ils mentionnent dans leurs travaux que Jaume avait même exercé une influence anticléricale sur l'évêque, puisqu'il lui avait appris à jouer aux échecs et au billard et lui avait conseillé de porter une tenue citadine à la place du costume traditionnel et des vêtements sacerdotaux (Milović, 1964 : 53).



Dessin de Cetinje de 1838. A gauche du monastère se trouve la petite maison construite pour le professeur de français de Njegoš, Antide Jaume.

Afin d'apprendre le français, Njegoš se servait, en plus des conversations quotidiennes avec son maître, de nombreuses méthodes. Il recopiait avec persistance des mots inusités de la langue française afin de les retenir plus facilement (Milović, 1963 : 101). Certains de ces mots français avec leur traduction, inscrits à la main par Njegoš sur du papier et des enveloppes à lettre, ont été retrouvés dans les Archives nationales de Cetinje. Il est question de mots rares tels que la particule, l'intrépidité, la dissension, livide, fougue, badinage, clore, désabusé, extravagance, absoudre, dissipation, borner, assouvir, basané, sustenter, saturer, offusquer, etc. qui prouvent que Njegoš devait certainement lire des textes complexes en langue française. Il se servait également de la méthode comparative en opposant des textes rédigés en français, comme la Bible, avec les mêmes textes écrits dans sa langue maternelle (Milović, 1985 : 195). Finalement, il s'exerçait aussi en apprenant des vers français par cœur, en les récitant à haute voix comme des sentences favorites (Milović, 1974 : 115).

La bibliothèque du prince-évêque, que certains visiteurs étrangers de l'époque ont eu l'occasion de découvrir, était riche en ouvrages en langues étrangères. Même de nos jours, bien qu'un

grand nombre de livres ait disparu ou quitté la bibliothèque, on y retrouve, d'après un dernier inventaire réalisé en 2017 par Vesna Kilibarda et Jelena Knežević, 353 unités bibliographiques en dix langues étrangères (Kilibarda et Knežević 2017 : 20, 26). Parmi ces ouvrages, 59 sont écrits en langue française, dont les œuvres complètes de Voltaire, conservées dans la bibliothèque de la chambre de travail de Njegoš, dans le musée Biljarda qui lui est dédié à Cetinje. On y trouve également l'original de sa traduction du long poème de Lamartine Hymne de la nuit, ainsi que son journal intime Carnet de notes ou Bilježnica dans lequel le souverain avait inscrit, outre de nombreuses pensées et notes, ses vers favoris.

Parmi les poètes préférés de Njegoš se distinguent indubitablement Alphonse de Lamartine et Victor Hugo, comme le montrent certains témoignages contemporains. Lors d'un séjour de Njegoš à Vienne, le lieutenant français Bellefond avait remarqué sur le bureau du prince-évêque les recueils de leurs poésies luxueusement reliés (Lainović, 2007: 295). L'écrivain serbe Ljubomir Nenadović, qui avait fréquenté Njegoš lors d'un séjour à Naples en 1851, raconte également que le souverain monténégrin lisait avec passion les vers de ces deux poètes (Banašević, 1929:199). D'autre part, un grand nombre de leurs vers recopiés dans son Carnet de notes prouve que la poésie romantique française l'avait profondément marqué. En effet, sur 25 pages du Carnet (qui en compte 129 au total), Njegoš avait inscrit 160 vers provenant de différents poèmes de Lamartine, alors qu'il avait repris de Victor Hugo 200 vers poétiques (Jovanović, 2016 : 49-50).

Les vers de Lamartine et de Victor Hugo dans le Carnet de notes de Njegoš

Le Carnet de notes de Njegoš a été offert comme relique familiale par la fille du roi Nikola, Ksenija, à l'Institut d'histoire du Monténégro, qui l'a publié en 1956. Dans sa page de couverture, sur une feuille de papier à part, a été retrouvé à cette occasion l'original du poème de Njegoš intitulé Pâris et Hélène ou Une nuit plus précieuse qu'un siècle. Il est question d'un sublime poème d'amour pour lequel Njegoš avait utilisé en épigraphe une phrase en français :

La douce odeur de l'haleine de cette déesse surpassait tous les parfums de l'Arabie heureuse

Dès la page 17 du Carnet, à la suite de notes à caractère philosophique et poétique, on repère des vers de Lamartine. Ces vers proviennent de diverses poésies, issues de recueils datant des années 1820 à 1836 : Méditations poétiques (37 vers), Nouvelles méditations poétiques (26 vers), Harmonies poétiques et religieuses (66 vers) et l'épopée Jocelyn (31 vers). Dans les vers que Njegoš avait choisi de recopier dominant les sentiments humains et, en général, les thèmes de l'anxiété, de la souffrance, du désespoir, de l'espérance, ainsi que ceux de la nature et du temps passé qui ne revient plus. L'un des vers issu du poème La sagesse est particulièrement caractéristique et sera recopié par le souverain une deuxième fois, à un autre endroit du Carnet (Jovanović, 2016 : 54-55) :

C'est là qu'un jour vaut mieux que mille...

Certains critiques littéraires (Šaulić, 1957 : 145) considèrent que ce vers a inspiré Njegoš pour le titre de son unique poème d'amour retrouvé - Une nuit plus précieuse qu'un siècle.

A la suite des vers de Lamartine, Njegoš insère dans son Carnet 200 vers recopiés des recueils de Victor Hugo Odes et Ballades, Les Orientales, Les feuilles d'automne et Les Chants du crépuscule. Mentionnons qu'en raison de sa mort prématurée, Njegoš n'eut l'occasion de connaître que les œuvres de Victor Hugo écrites dans sa jeunesse, donc avant 1851 (Jovanović, 2016 : 63). En ce qui concerne Les Orientales, Njegoš fut inspiré par la lutte de libération des Grecs contre les Turcs, une lutte qui lui rappelait probablement la lutte séculaire menée par les Monténégrins pour leur liberté. Parmi les vers que Njegoš avait sélectionnés, nous en découvrons 22 consacrés à Napoléon, dont la personnalité charismatique attirait le souverain monténégrin, et avec lequel les Monténégrins avaient guerroyé dans les Bouches de Kotor, à l'époque du règne de Petar Ier. D'autre part, la Corse, le pays natal du général français, attirait sans doute Njegoš car elle avait de nombreuses ressemblances avec le Monténégro, que ce soit dans le paysage aride de ses montagnes ou dans les coutumes et les mœurs de ses habitants. Nous soulignons ces quatre vers, inscrits dans le Carnet et provenant du recueil Les Orientales, vers dans lesquels le poète français glorifie le général corse :

*Toujours lui! Lui partout! Ou brûlante ou glacée,
Son image sans cesse ébranle ma pensée.
...Toujours dans nos tableaux tu jettes ta grande ombre ;
Toujours Napoléon, éblouissant et sombre,
Sur le seuil du siècle est debout.*

Les critiques considèrent que Njegoš a été attiré dans la poésie de Victor Hugo par la puissance de ses mots, la magnificence des descriptions et la richesse infinie des images (Spasić, 1988 : 612). D'autre part, ils mentionnent que sa perception de Dieu résultait, tout comme chez Hugo, de la philosophie des Lumières qui a fortement marqué le poète monténégrin, de même que le poète français.

Certains critiques tels que J. Šaulić et J. Milović discernent certaines similitudes entre les vers issus des poètes français de l'ère romantique et ceux du souverain monténégrin et constatent que les vers de Lamartine et de Hugo ont servi d'inspiration à Njegoš pour sa propre expression poétique (Šaulić, 1957 : 143 ; Milović, 1961 : 92).

La traduction de l'Hymne de la nuit par Njegoš

Bien que Njegoš parlât très bien le russe également, il ne fit pas beaucoup de traductions. Seules trois de ses traductions ont été retrouvées et publiées, deux du russe et une du français. Cependant, ses traductions du russe représentent seulement des fragments (Banašević et al., 1967 : 349), alors que la traduction du français est intégrale. Il s'agit du long poème d'Alphonse de Lamartine Hymne de la nuit que le poète français avait publié en 1824 dans le recueil Harmonies poétiques et religieuses. En se référant au slaviste allemand A. Schmaus, K. Spasić écrit que si le souverain monténégrin s'était décidé à traduire ce poème, c'était probablement par ce qu'il y avait trouvé, dans sa forme même, une similitude avec ses propres poèmes d'inspiration religieuse ainsi que l'expression d'un lyrisme provenant de la vision d'un ciel étoilé (Spasić, 1988:551, 552). On ne sait pas avec précision la période à laquelle la traduction a été réalisée. Les critiques supposent, en s'appuyant sur l'écriture de Njegoš, qu'elle provient des dernières années de sa vie (Milović, 1948 : 320-325). La traduction fut publiée pour la première fois en 1861 dans la revue Danica à Novi Sad,

d'après la transcription réalisée par l'écrivain serbe Ljubomir Nenadović, ami de Njegoš.

Concernant cette traduction, les critiques sont partagés. Alors que le professeur Banašević considère qu'en traduisant l'Hymne de la nuit, Njegoš s'est tenu fidèlement à l'original et que ses écarts, mineurs, n'ont pas outrepassé la liberté habituellement permise dans la traduction de poèmes (Banašević et al., 1967 : 349), Svetislav Petrović constate que la traduction est assez malhabile dans sa forme et que Njegoš n'a pas été en mesure d'exprimer les combinaisons musicales du texte original (Petrović, 1925 : 580). M. Stojanović, l'auteur de l'article Njegoš en tant que traducteur de Lamartine (Stojanović, 1928 : 56, 57) affirme que Njegoš a su préserver la pensée et l'idée du poème, mais qu'il a effectué de grands écarts dans la forme. En analysant ces vers, il mentionne que les différences entre l'original et la traduction de Njegoš proviennent d'une mauvaise interprétation, de l'inversion des vers, d'une expression inadéquate, du prolongement des strophes et de l'irrégularité du mètre et du rythme. Enfin, K. Spasić considère que lors de sa traduction, Njegoš avait profondément ressenti la musique des vers et que l'inspiration qui s'en dégage semble être personnellement la sienne (Spasić, 1988 : 561). Ajoutons à ces affirmations que la traduction du long poème de Lamartine représente certainement la preuve de son excellente maîtrise du français et du grand intérêt que le poète monténégrin montrait envers le grand poète romantique. Nous présentons ici, en regard du texte original, la traduction de Njegoš des trois premières strophes du poème en question.

Hymne de la nuit

*Le jour s'éteint sur tes collines
Ô terre où languissent mes pas !
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand
pourrez-vous, hélas !
Saluer les splendeurs divines
Du jour qui ne s'éteindra pas ?*

*Sont-ils ouverts pour les ténèbres,
Ces regards altérés du jour ?
De son éclat, ô Nuit ! à tes ombres funèbres
Pourquoi passent-ils tour à tour ?*

Himna noći

*O svijete po kojem ja milim
dan se gasi na tvoje vrhove
Kada ćete zbilja, oči moje,
neugasnog dana pozdraviti
Božanstveno sijanje divno?*

*Da, jesu il naši za mračnosti,
žedni dana, stvoreni pogledi?
Rašta dnevi iz svoje svjetlosti
u žalosne tvoje sjenke idu,
rašta noći, jedan za drugim?*

*Mon âme n'est point lasse encore
D'admirer l'œuvre du Seigneur ;
Les élans enflammés de ce sein qui l'adore
N'avaient pas épuisé mon cœur !*

*Moja duša nije umorena
diviti se djelu gospodnjemu;
izabranici Božji rasplamsani
u njedrima koja obožavaju
nijesu mi srce iscrpili.*

Le prince/roi Nikola et la création littéraire en langue française

La tradition des souverains de la dynastie Petrović-Njegoš de n'être pas uniquement des gouverneurs mais aussi des poètes sera poursuivie par le prince/roi Nikola qui, Njegoš mis à part, mérite la plus grande attention parmi ceux doués pour la littérature (Đukić, 1951 : 152). Il est indispensable de souligner que le premier roi monténégrin fut scolarisé à Paris. Il avait suivi de 1856 à 1860 les cours du lycée Louis le Grand à Paris, une institution fréquentée par de nombreuses personnalités illustres de France et du monde entier. Dans ses Mémoires, il mentionne qu'il a été particulièrement attiré par la littérature et qu'il avait réussi pendant son séjour en France à lire et à étudier tous les classiques littéraires français (Petrović Njegoš, 1988 : 36, 37). Ses professeurs ont affirmé qu'il avait appris le français avec une grande facilité, qu'il le parlait couramment après six mois d'apprentissage et qu'il l'écrivait sans faute au bout d'une année. L'homme de lettres et professeur Trifun Đukić mentionne, en s'appuyant sur les écrits du voyageur tchèque Josef Holeček, que Nikola avait apporté au Monténégro, lors de son retour de France en 1860, un cahier plein de poèmes manuscrits (Đukić, 1951 : 210).

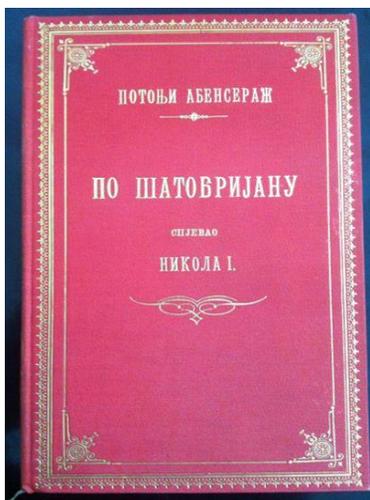
Il est certain que la célèbre école française où Nikola passa les années les plus sensibles de son adolescence a laissé une forte impression sur l'âme du futur prince, ainsi que sur son œuvre littéraire. Nikola a certainement dû être impressionné par les grands écrivains de son temps, Victor Hugo, René de Chateaubriand et par d'autres hommes de lettres de l'époque romantique qu'il lisait et traduisait avec ferveur.

Pendant son long règne, Nikola Petrović a écrit un grand nombre de poésies, des poèmes patriotiques, des chansons épiques, ainsi que des drames en vers dont le plus célèbre est la Tzarine des Balkans (1884), qui a été traduit intégralement ou en partie dans de nombreuses langues étrangères, dont le français. Un fragment (qui consiste en deux scènes de l'Acte I et d'une scène de l'Acte V) a été publié en 1888 en France par Pierre Bauron, professeur de

rhétorique et de philosophie, dans un livre dont il est l'auteur et qui porte le nom de Rives de l'Illyrie. Istrie. Dalmatie. Monténégro. Un autre traducteur, Ely Halpérine-Kaminsky a également publié certains fragments de ce drame : tout d'abord en 1899 dans la Revue d'Europe sous le nom de La reine des Balkans, puis en 1910 sous le nom de La Tzarine des Balkans dans l'une des revues parisiennes les plus populaires, Lectures pour tous, et finalement dans la Revue des Français (Jovanović, 2016 : 181). Dans une lettre que nous avons retrouvée dans les Archives nationales du Monténégro à Cetinje , le traducteur mentionné propose au roi de présenter sur l'une des scènes parisiennes le drame en langue française et de ce fait demande que des photographies des costumes et du décor lui soient envoyées. Cependant, ce projet n'a jamais été réalisé.

Le prince/roi Nikola traduisait des poèmes lyriques ainsi que des chansons épiques du français. Il a traduit le poème Son âme du poète français Lucien Paté. Une autre traduction du prince/roi, publiée dans le n° 9 de la revue littéraire Crnogorka de 1884, est également connue. Il s'agit de la traduction du poème Sur les restes d'une fleur, dont l'auteur nous est resté inconnu et qui est empreint de sentiments élégiaques et de réflexions sur le néant et la vie éphémère (Đukić 1951 : 217).

Peu après la publication de la Tzarine des Balkans, le prince/roi Nikola eut l'idée originale de transformer le récit en prose Les aventures du dernier Abencerage de l'écrivain René de Chateaubriand publié en 1826 en un poème de 2168 vers qu'il intitulera Potonji Abencerage (Le dernier Abencerage). Il semble que la nature du caractère de Nikola inclinait plus vers l'épique que vers le lyrique et qu'il cherchait à trouver des motifs adéquats afin de faire vivre à ses lecteurs la passion de l'héroïsme dans une histoire qui comporte, outre un cachet amoureux, un message moral. Le professeur Savo Vukmanović mentionne que le prince/roi Nikola voulait montrer à son peuple guerrier qu'en temps de paix - comme c'était le cas lorsque ce poème vit le jour -, il ne doit surtout pas succomber aux émotions et aux faiblesses du cœur, en suivant en cela l'exemple du héros de Chateaubriand (Vukmanović, 1990 : 330). D'autre part, Jean-Jacques Tatin-Gourier et Dragan Bogojević remarquent que le choix de traduire cette œuvre avait plus un caractère idéologique et politique que littéraire. Ils soulignent que les thèmes de l'exil et de l'effondrement des empires et des religions devaient certainement passion-ner le monarque d'un Etat minuscule



Le Dernier Abencerage de Chateaubriand traduit en vers par Nikola Ier

des Balkans, en lutte permanente pour son indépendance (Tatin-Gourier et Bogo -jević, 2015 : 52).

En fait, l'épopée de Château -briand raconte le retour en Espagne du dernier descendant de la glorieuse famille musulmane Boadbil (Les Abencerages), chassée en Afrique, plus précisément en Tunisie, à la suite de la reprise de Grenade par les catholiques en 1492. Les Abencerages étaient une famille maure qui était installée en Espagne depuis le VIIème siècle et qui régnait sur le royaume de Grenade au XVème siècle. Dans la nouvelle de Chateaubriand, le héros principal Aben

Hamet retourne à Grenade en 1526 sur la terre de ses ancêtres afin de visiter la tombe de ses aïeux. A cette occasion, il s'éprend passionnément de Blanca, une chrétienne de sang noble, fille de don Rodrigue, sœur de don Carlos et descendante du Cid Campeador, héros national célèbre par sa lutte contre l'empire musulman. Entre eux naquit un amour profond et passionné. Cependant, lorsqu'Aben Hamet apprit qu'il s'était épris de la petite-fille du célèbre Cid, le grand ennemi de la famille Boadbil, il décide avec une grande peine de cœur de quitter pour toujours l'Espagne.

Le prince/roi Nikola a tâché de ne pas changer le fond de l'histoire originale et de conserver les parties essentielles du récit en effectuant le moins de modifications possibles (Đukić, 1951 : 225). Traduite en octosyllabes, le vers préféré du souverain monténégrin, l'œuvre de Chateaubriand a été rimée selon l'ordre ABCB (Đukić, 1951:228). Dans son ouvrage consacré à la littérature monténégrine, Đukić compare le commencement de la nouvelle de Chateaubriand avec la traduction poétique de Nikola (Đukić, 1951 : 225) :

Lorsque Boadbil, dernier roi de Grenade, fut obligé d'abandonner le royaume de ses pères, il s'arrêta au sommet du mont Padul.

Kad Boadbil, kralj Grenade

*Bi prinuđen ustupiti
Svoju zemlju, vrh Padula
Visokog će stati*

Bien que le début et la fin de la nouvelle de Chateaubriand soient traduits en tenant compte fidèlement de la version originale, Đukić considère que certains passages du récit ont été élargis, alors que d'autres ont été réduits ou même omis (1951 : 227). Il estime que dans sa traduction, Nikola ne prenait pas en considération le nombre de vers, en attribuant plus à un chant, moins à un autre. Dans la strophe qui suit, élargie par rapport à l'original, la mère sultane Aïcha s'adresse au malheureux Boadbil (Đukić, 1951 : 225).

*Pleure maintenant comme une femme un royaume que tu n'as
pas su défendre comme un homme !*

*Plači sada kao žena
Na razvale kraljevstva ti
Kad ne znade kao junak
Svoj za krunu život dati*

Nous découvrons également une pensée élargie par rapport à l'original dans les vers colorés d'émotion envers la belle espagnole Blanca (Đukić, 1951: 227).

Favorite des Génies, dit l'Abencerage, je te cherchais comme l'Arabe cherche une source dans l'ardeur du midi ; j'ai entendu les sons de ta guitare, tu célébrais les héros de mon pays, je t'ai devinée à la beauté de tes accents, et j'apporte à tes pieds le cœur d'Aben-Hamet.

*Izabranice od duhova
Ja te tražih ko'što traži
Arap izvor u žar podna
Grla žeđ da ugasim...
Sve te tražih, dok gitare
Čuh ti zvuke i glas mili
Na koji bi i mrtvi se
Pod pokrovom probudili!
Čuh i pjesmu kojom slaviš
Jedno ime od junaka*

*Jedno ime... to je ime:
Ime jednog mog zemljaka.
O izvini smjelost ovu
Kojom stupah u tvom dvoru.
U žilište sreće moje.
U žilištu il' – ponoru!
A milosno primi mlada
Aben-Ahmet što ti pruža:
Srce ovo, čelu malu.
Da med kupi s tvog od ruža...*

L'écrivain et le critique Trifun Đukić souligne que Nikola avait parfois omis dans sa traduction les endroits les plus vifs et qu'il n'était pas apte à transmettre les images les plus fines et les plus subtiles. D'autre part, il estime que l'original a été respecté uniquement dans ses traits principaux et cela sans un grand nombre de comparaisons poétiques réussies, mais que toutefois, ce poème de 2168 vers est particulièrement intéressant à cause de son fond romantique et poétique (Đukić, 1951 : 229). En analysant la traduction du prince/roi, le professeur S. Vukmanović mentionne que Nikola a tâché dans sa traduction de garder le ton romantique et la sensibilité propre à la nouvelle de Chateaubriand et que sa traduction est empreinte de lyrisme (Vukmanović, 1990 : 330). De plus, dans son chant, il y a la fraîcheur et l'air sain des montagnes, si proches du montagnard qui tenait à mettre en relief le patriotisme du personnage principal. Tout compte fait, une telle publication, parue en 1888 dans l'ambiance culturelle relativement peu développée du Monténégro, représente sans aucun doute un événement littéraire particulier.

Conclusion

Nous pouvons constater que les souverains monténégrins, Petar II Petrović-Njegoš et Nikola Ier, ont consacré beaucoup de temps à l'apprentissage du français en dépit du fait que d'autres langues, telles que l'italien et l'allemand, étaient à l'époque parlées dans leur entourage et que le russe représentait la langue des protecteurs séculaires du Monténégro. Car le français représente au XIX^{ème} la langue diplomatique parlée par tout homme cultivé et il est absolument indispensable de le connaître. De ce fait, dans le minuscule Monténégro d'autrefois, à l'exemple de toutes les maisons

royales européennes, le français est la langue de communication de la cour. Ceci est en particulier valable à l'époque du règne du prince/roi Nikola (1860-1918) car tous les membres de la famille Petrović-Njegoš maîtrisaient le français, sans exception (Jovanović, 2016 : 196-202). De nos jours même, dans la bibliothèque royale à Cetinje, parmi de nombreux livres, ce sont les ouvrages écrits en français qui se distinguent. D'autre part, on y découvre également 111 livres français dédiés en langue française (Jovanović, 2016 : 224). Les dédicaces étaient écrites en français même lorsqu'il s'agissait d'un cadeau offert par un membre de la famille royale à un autre membre de la famille.

Petar II Petrović-Njegoš et le prince/roi Nikola n'étaient pas seulement des souverains francophones, mais également des poètes francophones. Sachant que le français est une langue dotée d'une musicalité exceptionnelle, qui s'exprime particulièrement en poésie, nous supposons que la mélodie ainsi que la richesse de cette langue ont poussé les souverains monténégrins à s'en imprégner dans leurs vers. Ils ont trouvé de l'inspiration pour leurs propres œuvres poétiques dans la poésie française de l'époque romantique qu'ils lisaient avec ferveur et traduisaient avec beaucoup de talent. Njegoš nous a légué une traduction exceptionnelle de l'Hymne de la nuit, alors que Nikola nous a donné une adaptation poétique originale de la nouvelle de Chateaubriand Les aventures du dernier Abencerage. Il s'agit d'un bel héritage littéraire qui nous a semblé cependant insuffisamment valorisé jusqu'à nos jours.

Références bibliographiques

- Banašević, Nikola. "Njegoševo učenje stranih jezika." *Zapisi knj.V*, sv.1 (1929): 193-202.
- Banašević, Nikola, et al. "O Njegoševim prevodima." *Celokupna dela Petra II Petrovića Njegoša, knj.4*, Prosveta, Obod, Svjetlost, 1967: 349-353.
- Bilježnica – Njegošev izbor stihova Lamartina i Igoa*. Ivona Jovanović, Budva, 2015.
- Bjazoletto, Bartolomeo. "Putovanje saksonskog kralja Fridriha Augusta u Crnu Goru." *Crna Gora- vrata Balkana*, Cetinje: Obod, 1991: 57-96.
- Đukić, Trifun. *Pregled književnog rada Crne Gore*, Cetinje: Narodna knjiga, 1951.
- Jovanović, Ivona. *Francuski jezik i kultura u Crnoj Gori 1830-1914*. Podgorica: UCG, 2016.
- Kilibarda, Vesna & Jelena Knežević. *Njegoševa biblioteka*. Podgorica: CANU, 2017.
- Lainović, Andrija. "Novi podaci o Njegoševom životu i radu u jednom

- francuskom članku." *Studije i ogledi iz istorije i diplomatije*. Đ.Lopičić, Beograd, 2007: 285-307.
- Milović, Jevto. "Autograf Njegoševog prevoda *Himne noći*." *Stvaranje* sv.4, (1948): 320-329.
- Milović, Jevto. "O procesu stvaranja kod Njegoša." *Zadarska revija* br.2, (1961): 92-96.
- Milović, Jevto. "Njegoševe zabilješke na pismima njemu upućenim." *Bibliografski vjesnik* 1-3 (1963): 99-129.
- Milović, Jevto. "Boravak Antida i Franciske Žom u Crnoj Gori." *Istorijski zapisi* sv.1 (1964): 45-68.
- Milović, Jevto. *Njegoš u slici i riječi*. Titograd: Grafički zavod, 1974.
- Milović, Jevto. "O Njegoševom učenju francuskog jezika." *Petar II Petrović Njegoš u svom vremenu*. Univerzitetska riječ, Nikšić, 1985: 1901-201.
- Njegoševa Bilježnica*. Istorijski institut Crne Gore, Cetinje: Obod, Cetinje, 1956.
- Petrović-Njegoš, Nikola I. *Memoari*. Cetinje, Titograd: Obod, Pobjeda, 1988.
- Petrović, Svetislav. "Njegoš i Lamartin." *Srpski književni glasnik*, knj.16, (1925): 579-580.
- Spasić, Krunoslav. *Njegoš i Francuzi*. Zaječar: Kristal, 1988.
- Stojanović, Milenko. "Njegoš kao prevodilac Lamartina." *Strani pregled* II br.1-2, (1928): 56-60.
- Šaulić, Jelena. "O Njegoševoj *Beležnici*." *Letopis matice srpske* knj.380 (1957): 139-146.
- Tatin-Gourier, Jean-Jacques & Dragan Bogojević, "La traduction poétique des *Aventures du dernier Abencerage* de Chateaubriand par le roi Nicolas" *Cahier d'histoire culturelle* n° 26 (2015): 51-61.
- Vukmanović, Savo. *Nikola I Petrović Njegoš, Pjesme i spjevovi*. Cetinje, Titograd, 1990.
- Vuksan, Dušan. "Biblioteka vladike Rada." *Cetinje i Crna Gora*, Titograd, 1927: 193-219.



**L'IMAGE ROMANTIQUE DU MONTÉNÉGR
DANS LES RÉCITS DE VOYAGE DE PIERRE LOTI : PASQUALA
IVANOVITCH ET VOYAGE DE QUATRE OFFICIERS DE L'ESCADRE
INTERNATIONALE AU MONTÉNÉGR**

Résumé : *Julien Viaud, plus connu sous le nom de Pierre Loti, fut un officier de marine français qui bénéficia d'une renommée mondiale dans le monde des lettres grâce à ses récits de voyage. Dans ce genre littéraire, il laissa entre autres deux textes importants sur le Monténégro : Pasquala Ivanovitch et Voyage de quatre officiers de l'escadre internationale au Monténégro. Ces deux textes furent créés pendant et après le séjour de l'écrivain français au Monténégro en 1880, année où sa flotte jeta l'ancre à Baozich dans les Bouches de Kotor.*

Le motif central de Pasquala est l'histoire d'amour que l'auteur vécut lors de sa mission au bord de la mer Adriatique. L'écrivain décrit en détail son aventure avec une jeune bergère de Baozich, dont le nom imaginaire donne au récit son titre. Son expérience amoureuse se mêle à la mélancolie éveillée par les paysages du pays où il se trouve. Les montagnes noires du Monténégro suscitent chez l'auteur des sentiments mélancoliques ainsi qu'un manque de confiance à l'égard des habitants locaux. Par ailleurs, l'état intérieur du héros se confond avec les détails qui l'entourent et avec les flammes de la passion nées en lui après la rencontre avec Pasquala.

Il s'agit d'un texte rempli d'impressions, d'émotions et de contemplations qui s'éveillent dans la tête de l'auteur lors de son séjour au Monténégro. Des sentiments similaires dominent également l'autre texte qui retrace le voyage de Loti et de son escadre de Baozich jusqu'à la capitale royale du Prince Nikola : Cetinje. Dans ce récit de voyage, l'auteur français développe une comparaison critique entre les Bouches de Kotor et le Monténégro et entre la France et le Monténégro.

Mots clés : *amour, paysage, comparaison culturelle, Monténégro, mélancolie*

Introduction

Le nom de l'officier de marine Louis Marie Julien Viaud (1850-1923) n'est pas connu dans le monde des lettres. Mais le pseudonyme littéraire de l'officier susmentionné Pierre Loti s'ancre considérablement dans les cadres littéraires de son époque, de telle manière que le succès de son œuvre est encore audible de nos jours. Son ample corpus, composé primordialement de récits de voyage qui témoignent des aventures maritimes de l'auteur, laissa une

¹ Miloš Avramović, doctorant à l'Université de Tours.

empreinte profonde dans la littérature de voyage du XIX^e siècle. La plume de Pierre Loti, renforcée par la puissance de sa propre imagination romantique, représente une sorte de témoignage sur les cultures et les pays lointains que l'auteur découvre pendant ses missions maritimes. En fait, dans l'œuvre de cet écrivain voyageur, peut-être le plus important de la littérature française, se croisent des impressions qui s'étendent de l'île Tahiti au Monténégro. Il faudrait mentionner qu'il employa le pseudonyme de Loti² pour la première fois au-dessous du reportage *L'Affaire Dulcigno*³ résumant sa mission politique au Monténégro de 1880.

Or, Loti éternise par sa plume chaque port où sa flotte accosta. En rendant ainsi hommage à toutes les terres sur lesquelles il posa son pied, il créa des œuvres comme *Les trois dames de la Kasbah* (1884), *Au Maroc* (1884), *Le Pêcheur d'Islande* (1886), *Fantôme d'Orient* (1891), *Le Désert* (1895), *Turquie agonisante* (1913)... Il semble que les voyages représentent une sorte de remède qui soulage la mélancolie de l'esprit solitaire de Loti. Dans *Pierre Loti, un benjamin désarmé pour la vie*, Marie-Paule De Saint-Léger explique combien les voyages occupent une place importante dans la vie de cet écrivain français.

Cri de détresse poussé par ce grand solitaire qui, de surcroît, se sentait l'âme d'un exilé et était toujours parti à la recherche des « ailleurs », en quête d'un bonheur impossible... (De Saint-Léger, 1995 : 89-95).

Inspiré des paysages du Monténégro, dont il vit pour la première fois la cime des montagnes en automne 1880 de son bateau « Friedland », l'écrivain français créa également deux récits de voyages sur ce pays – ce pays aux « paysages de rêve », au « paysage lunaire », aux « montagnes éternelles » et au « ciel étoilé ». (Loti, 1926 : 247-297) Il s'agit de récits de voyage : *Pasquala Ivanovitch* et *Voyage de quatre officiers de l'escadre internationale au Monténégro*. Ces deux textes furent publiés dans le recueil *Les Fleurs d'ennui* en 1882. D'un point de vue narratif, les deux récits furent écrits à la première personne du singulier. Donc, ils pourraient être définis aussi comme des journaux dans lesquels l'auteur note ses

² Le surnom de Loti, devenu ultérieurement son pseudonyme, lui fut attribué par la reine Pomaré pendant son séjour à Tahiti en 1872. « Loti » est en fait le nom d'une fleur tropicale.

³ « Dulcigno » est le nom italien de la ville monténégrine d'Ulcinj.

impressions, ses sentiments, ses réflexions, mais aussi ses critiques en lien avec le pays où il séjourne au début des années 1880.

Pasquala Ivanovitch

Le lieu de l'action de *Pasquala Ivanovitch* est le village de Baozich (Baosici) où l'escadre de Loti, le « Friedland », jeta l'ancre à son arrivée dans les Bouches de Kotor. Néanmoins, dans le récit, l'auteur n'emploie pas la dénomination originale du bateau. Dans *Pasquala Ivanovitch*, sa flotte arrive dans les Bouches de Kotor sous le nom imaginaire de « Téméraire »⁴. Cette originalité littéraire de Loti pourrait être comprise comme la tendance de l'auteur à relier métaphoriquement son audace avec le motif du bateau. Le bateau est en réalité représenté en tant qu'alter ego de l'auteur (le narrateur/le personnage principal). D'après les historiens, la raison principale du séjour de Loti et de son escadre dans les Bouches de Kotor fut de faire pression sur la Turquie pour rendre la ville d'Ulcinj au Monténégro. Mais cette mission connut apparemment un échec. Dans *Pasquala Ivanovitch*, il tente de mettre cet échec au deuxième plan en développant une histoire d'amour.

Le début de *Pasquala Ivanovitch* est marqué par la description du premier contact entre l'auteur et les Bouches de Kotor. Ce passage est imprégné de sentiments mélancoliques et de la peur face à une terre inconnue. Pourtant, les effets de la tranquillité de l'eau, de la chaleur de l'air et de l'odeur du myrte ont une telle influence sur l'humeur du personnage principal que ce pays inconnu devient progressivement pour lui le pays de l'harmonie et de la paix. Dans le texte critique *Pierre Loti et l'Europe balkanique*, Alain Quella-Villéger définit ce conflit intérieur perpétuel de Loti comme la source « des impressions confuses sur cette région troublée ». (Quella-Villéger, 1994 : 168-180)

Le motif qui domine l'œuvre intégrale de cet écrivain français, y compris les textes concernant le Monténégro, est la lune. La lune, qui symbolise la dualité, subsiste en permanence dans l'état intérieur de l'auteur à travers ses conflits moraux et culturels. Ce motif est entre autres présent au tout début de *Pasquala Ivanovitch* :

La lune éclaire une baie admirable, où l'eau sommeille, immobile, elle

⁴ Qui manifeste une hardiesse excessive et imprudente. (*Le Petit Larousse illustré*, 2008 : 999)

jette des clartés roses aux grands rochers, et découpe, avec des ombres, les reliefs des prodigieuses montagnes suspendues au-dessus des eaux.

L'air de la nuit est tiède, et la terre envoie des senteurs de myrte. On dirait des paysages de rêve (Loti, 1926 : 179-180).

La lune, non seulement comme symbole de dualité, mais aussi comme élément symbolisant la féminité, est une métaphore tout à fait justifiée pour désigner le Monténégro chez Pierre Loti. Il faut souligner que le personnage principal éprouve, comme il dit, ce « paysage lunaire » à travers le prisme de l'amour et du désir charnel à l'égard de la bergère monténégrine Pasquala. Dans ce récit de voyage, la lune est souvent suivie par les cimes des montagnes qui sont l'emblème fondamental du Monténégro. La citation ci-dessous témoigne du fait que l'auteur relie le personnage féminin principal du récit avec le motif de la lune et celui des montagnes. Ainsi, il présente ces trois éléments comme les segments inséparables de son impression romantique sur ce pays. Dans le cadre de ce « triangle de Loti », ce dernier met l'accent sur la bergère tandis que les deux autres motifs sont élevés au-dessus d'elle comme des sortes de gardiens métaphysiques de ce personnage féminin :

Les cimes de pierre du Monténégro, éclairées par la lune de pâles lueurs roses, se dressent dans l'éther limpide, au-dessus de leur gigantesque image renversée. Et la montagne plus rapprochée de Baozich s'est dédoublée, elle aussi ; au-dessous, il y en a une autre, souterraine, toute semblable, qui découpe sa crête sur une vision de ciel, peuplé de fantômes d'étoiles. Dans les masses noires de ses bois, on distingue un point, un petit triangle blanc : c'est la chapelle. Auprès de là, dans sa cabane sous les arbres, Pasquala dort... (Loti, 1926 : 223-224).

Le sentiment de paix intérieure que l'on retrouve au début de l'aventure monténégrine de Loti se transforme ultérieurement en des sentiments de peur et d'inquiétude. L'état du personnage principal se perturbe à cause de la nature menaçante, de la désolation flagrante et de la froideur des habitants de Baozich envers les visiteurs de l'étranger. Le personnage principal, agité par un chagrin d'amour passé et par l'aspect négatif de son environnement actuel, plonge dans un état mélancolique, caractéristique des personnages typiques du romantisme : « le paysage chez les écrivains du romantisme a pour fonction de refléter

la solitude du poète » (Živkovic, 2001 : 728).⁵ Par la suite, étant sans réponse concernant le départ de son escadre du Monténégro, où elle se trouve dans des conditions inconvenables et où l'accueil n'est pas au niveau de ses attentes, Loti envisage de se démarquer de cette réalité suffocante à travers les charmes de Pasquala Ivanovitch.⁶

Cette jeune orpheline d'une vingtaine d'années en habits paysans, qui habite chez des patrons arriérés et sévères, enchante entièrement l'officier français. Leur histoire d'amour est, comme on l'a évoqué, l'action centrale de ce récit de voyage de Pierre Loti. Les impressions de l'auteur sur le Monténégro se réunissent désormais en un seul point : Pasquala. En plongeant dans cette aventure amoureuse, le personnage principal réussit à stabiliser son état intérieur, perturbé auparavant par la peur des « cimes de pierre du Monténégro » et par le manque d'hospitalité de la population locale. Malgré la barrière linguistique, elle devient pour lui la référence essentielle pour le Monténégro. Leurs deux corps (celui de Pasquala et le sien) se fondent en une cohérence mutuelle. En outre, la nature et l'état intérieur du narrateur se réciproquent. Il est évident que le paysage chez Loti joue le rôle du miroir de l'état intérieur du personnage romantique. En même temps, le contact charnel avec la femme et la nature fusionnent : « La nature n'est pas seulement le décor. Elle représente également l'explication sur le comportement de Loti et de Pasquala. » (Lainovic, 2008 : 15)⁷ Cette autre cohérence lotienne aboutit à la sublimation des sens :

Quelle paix dans l'obscurité de ce bois ! Le temps est redevenu pur, les oliviers découpent sur le ciel étoilé leur feuillage ténu comme une fine dentelle noire. La terre sent bon, les grillons chantent, le cœur de Pasquala Ivanovitch bat toujours très fort contre ma main... Ils sont nouveaux pour moi, ces mots slaves qu'elle me dit, et je ne sais pas encore les comprendre ; ce pays aussi est nouveau, et je commence à l'aimer comme j'en ai aimé tant d'autres (Loti, 1926 : 190).

⁵ « Pejzaž pojavljuje se u romantičara u funkciji izražavanja pjesnikove osamljenosti » (Živković, 2001 : 728). Traduction en français par l'auteur.

⁶ Les informations précises concernant la vie de cette fille ne sont pas nombreuses. On sait seulement que son véritable nom était Matea Janovic.

⁷ « Priroda nije samo dekor nego i objašnjenje za Lotijevo i Paskvalino ponašanje » (Lainović, 2008 : 15). Traduction en français par l'auteur.

La monotonie du village de Baozich sera affaiblie sous les effets des sentiments d'amour envers Pasquala. Pierre Loti, ébloui par la beauté de cette jeune Monténégrine dont les origines sont d'Herzégovine, cristallise⁸ cette dernière en l'assimilant avec la perfection artistique des statues de la Grèce antique :

Dans les marbres de Paros, dans les marbres pentéliques, les Grecs taillaient des jeunes filles qui étaient faites comme Pasquala Ivanovitch (Loti, 1926 : 194).

Le comportement mélancolique pousse également le narrateur à contempler le Monténégro d'une manière pessimiste. Loti a parfois recours à la comparaison rigoureuse entre le Monténégro et la Turquie. Dans sa comparaison, « il prend ouvertement parti des Osmanlis » (Quella-Villéger, 1994 : 168-180) en hissant les valeurs culturelles et politiques de la Turquie, un pays où il fut gentiment accueilli plusieurs fois, au-dessus de celles du Monténégro. Néanmoins, chaque rencontre avec Pasquala fléchit la déception de Loti. Par l'intermédiaire des charmes de la bergère monténégrine, le point de vue de l'auteur français sur cette région (d'après lui) arriérée de Baozich commence à changer. (D'ailleurs, dans *Pasquala Ivanovitch*, il a aussi recours à une comparaison entre Baozich et les villes « civilisées » : Kotor et Herceg Novi.) L'auteur doit à cet amour inattendu de Pasquala toute sa fascination des paysages monténégrins. La citation suivante l'atteste :

Quand j'aurai quitté ce pays, je les verrai longtemps, toutes ces maisonnettes de la plage, avec ces bonnes gens qui, le soir, s'asseyaient aux portes sur les bancs de pierre, à l'ombre des arbres jaunis, et quand je passais, me disaient bonjour... C'est de Pasquala assurément que vient le charme de toutes ces choses (Loti, 1926 : 215).

Le personnage secondaire qu'il faudrait de même analyser est Jovan (Giovanni chez Loti) Ivanovic, le frère de Pasquala, qui est représenté en tant que prototype du Monténégrin de l'époque. Il joue en fait le rôle du protecteur de sa sœur. De plus, il est très sceptique vis-à-vis de tous les étrangers à Baozich. Après avoir saisi

⁸ Terme introduit par Stendhal dans son ouvrage *De l'amour*. L'auteur français assimile le terme « cristallisation » avec celui d'« idéalisation ».

qu'une liaison amoureuse s'était formée entre Pasquala et l'officier français, il démontre explicitement sa malveillance à l'égard de Loti. Son personnage symbolise la moralité, la virilité et la droiture des hommes du Monténégro. Il correspond entièrement à l'image typique de la famille traditionnelle monténégrine dans laquelle le frère fait un effort pour marquer une barrière imaginaire entre sa sœur et ses séducteurs potentiels. Ces caractéristiques de la relation entre frère et sœur sont encore dominantes dans certains cas dans le Monténégro d'aujourd'hui. Loti envisage ce type de relation dans *Pasquala Ivanovitch* :

Pasquala a un grand frère que je n'avais pas encore vu. Il arrive à l'improviste et me jette un mauvais regard de méfiance (Loti, 1926 : 191).

En ce qui concerne la dimension culturelle de *Pasquala*, Loti développe par exemple une description de l'auberge authentique de Baozich où les personnages principaux se réunissent. Dans ce passage, l'auteur évoque la boisson alcoolisée nationale du Monténégro – l'eau-de-vie de prune, c'est-à-dire « slivovitz ».

En outre, la dimension érotique se profile tout au long de ce récit de voyage. Bien que l'auteur soit émerveillé par la personnalité de Pasquala, la frivolité et la moralité de ce personnage féminin ont notamment éveillé de nombreuses polémiques au sein de la société des Bouches de Kotor lorsque le texte a été traduit en monténégrin par Rosanda Vlahovic en 2008.

Il s'agit évidemment d'un texte typiquement romantique qui se caractérise par des éléments fantastiques, aventuriers, mystiques et sentimentaux. Au moment où le personnage principal doit partir de Baozich, son humeur mélancolique s'enflamme de nouveau. Les pensées sombres inondent son esprit. Cette fin témoigne encore une fois du conflit intérieur de Loti qui s'active en fonction de son environnement et des événements qui lui arrivent. Ses pensées sur la mortalité se croisent paradoxalement avec l'éternité de la nature, reflétée dans l'image des montagnes monténégrines :

Et, quand beaucoup de nuits semblables, avec des saisons et des années, auront passé sur ces montagnes éternelles, Pasquala dormira pour toujours, sous la chapelle, dans l'ossuaire (Loti, 1926 : 224).



Pasquala Ivanovitch, récit de voyage à la première personne de Pierre Loti, constitue un texte dans lequel sont parallèlement incorporées les caractéristiques opposées de deux cultures : la culture monténégrine et la culture française. Pourtant, ces différences se

condensent à travers la liaison des deux personnages principaux : l'officier français (l'auteur) et la bergère monténégrine. La valeur de ce lien culturel et littéraire entre le Monténégro et la France fut d'autant plus renforcée en 1934, année où *L'association des amis de la France* du Monténégro installa une inscription⁹ gravée en pierre sur la façade de la maison de la « muse monténégrine » à Baozich. Comme le texte de Pierre Loti, cette inscription rend hommage à l'amour que l'écrivain français vécut au Monténégro. Les mots gravés vivent toujours.

Voyage de quatre officiers de l'escadre internationale au Monténégro

Voyage de quatre officiers de l'escadre internationale au Monténégro retrace le voyage de Pierre Loti du village de Baozich jusqu'à la capitale royale du prince Nikola (Nikita chez Loti) : Cetinje. Ce texte est divisé en quatre chapitres : *De Baozich à Kotor*, *De Kotor à Njegusi*, *De Njegusi à Cetinje* et *Cetinje*.

Dans ce texte, Loti marque une distinction claire entre les Bouches de Kotor et le Monténégro. Il faut mentionner que lors du séjour de l'écrivain français en 1880, les Bouches de Kotor faisaient partie de l'Empire austro-hongrois (depuis le Congrès de Vienne en 1814 jusqu'à 1918 quand le Monténégro, avec les Bouches de Kotor libérées, devient une partie du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes.) Comme on l'a déjà constaté, l'une des caractéristiques les plus représentatives de l'œuvre de Loti est la comparaison entre deux cultures différentes. Dans *Pasquala Ivanovitch*, la comparaison entre le Monténégro et la Turquie est présente. Dans *Voyage de*

⁹ Source : l'auteur.

quatre officiers, il intègre la comparaison entre les Bouches de Kotor (l'Empire austro-hongrois) et le Monténégro. Selon les descriptions de l'auteur français, les spécificités naturelles de la baie s'opposent complètement aux paysages déserts des montagnes monténégrines. Loti confronte le caractère grandiose des remparts, des rues et des palais de Kotor avec la terre « pétrifiée » vers laquelle il se dirige. Cette désolation flagrante éveille de nouveau chez le narrateur des sentiments mélancoliques et une peur de l'inconnu. Ainsi se manifeste la même situation que dans *Pasquala Ivanovitch*. Il semble bien que l'inconnu soit la source de la mélancolie lotienne. Les différences entre les deux régions se réunissent dans le texte :

Sur la rive où nous sommes, tout est d'un vert admirable ; les forêts tapissent les pentes ardues, grimpent dans le ciel, se perdent tout en haut, dans les grosses nuées grises chargées de pluie. [...] En face, sur l'autre rive, celle du Monténégro, c'est par contraste, une grande image de désolation. Ni forêts, ni verdure : des montagnes nues... (Loti, 1926 : 230-231).

Outre la comparaison avec l'Empire austro-hongrois (les Bouches de Kotor), Loti a également recours à la comparaison entre le Monténégro et son pays d'origine : la France. Les caractéristiques distinctives entre ces deux pays sont notamment évidentes dans la dimension culturelle ainsi que dans la mentalité des habitants monténégrins. L'apparence physique des Monténégrins de l'époque est qualifiée d'arrogante et de menaçante. Loti caractérise de cette manière les guides de l'escadre française de Kotor à Cetinje, lesquels représentent des hommes typiques du Monténégro de la fin du XIX^e siècle. Conformément à leurs caractéristiques, ces personnages secondaires reprennent en quelque sorte le rôle du frère de la bergère de *Pasquala Ivanovitch*. Loti les confronte avec le personnage de Monsieur Ramadanovitch, homme d'affaires du Prince Nikita, que l'auteur décrit en tant que « Monsieur [...] vêtu comme un Français et fort poli. » (Loti, 1926 : 253) En opposant l'arrogance des guides de l'escadre à l'élégance de Monsieur Ramadanovitch, Loti développe en effet la critique de la mentalité monténégrine. On suppose que ce dernier personnage que l'escadre rencontre à Kotor avait dû acquérir des « qualités françaises » en étant au service du Prince Nikita, qui avait été scolarisé à Paris.

En revanche, le personnage principal semble étonné par les capacités physiques du peuple monténégrin. Loti identifie la force

physique comme le point le plus caractéristique non seulement des Monténégrins mais aussi des Monténégrines. Par exemple, Loti semble frappé par une scène où une Monténégrine effectue des travaux difficiles dans les champs. De même, pendant la traversée du « chemin du ciel », métaphore désignant la route serpentine reliant Kotor et Njegusi, il glorifie la force des Monténégrins en donnant son point de vue « français » :

Eux se proposent de nous suivre à pied. On ne s'imagine pas en France ce qu'un Monténégrin est capable de faire de ses jambes ; hommes et femmes, dans ce pays, peuvent trotter du matin jusqu'au soir, avec la même allure allongée de chat maigre, sans éprouver la moindre fatigue (Loti, 1926 : 255).

Les espaces déserts du Monténégro, composés de terrains pierreux, sont la raison pour laquelle le narrateur se pose la question de la possibilité de la vie dans ce pays. Le sentier (c'est-à-dire le chemin qui lie Njegusi et Cetinje) par lequel son escadre passe ne montre aucun signe de vie. Lors de leur passage en 1880, une partie de cette route était en train d'être construite selon les ordres du prince Nikola. Ce moment historique est donc noté dans le récit de voyage de Loti. Mais la nature taciturne lui fait peur. Il espère bientôt apercevoir Cetinje pour sentir finalement les « étincelles » de la vie. Par les yeux et par le cœur, Loti cherche désespérément les paysages qui pourraient ressembler à la capitale monténégrine, mais en vain. Pendant ses moments éternels de peur, son état intérieur se miroite dans l'immensité des montagnes du Monténégro. Captivé par sa propre incertitude, ce personnage romantique cristallise¹⁰ l'image de Cetinje. Dans ses pensées, la capitale monténégrine apparaît comme le lieu du secours et de la paix.

La lune est, dans ce texte aussi, la métaphore que l'auteur emploie pour désigner le Monténégro. Il assimile les espaces déserts aux caractéristiques de la lune. Ces passages sont imprégnés d'une dimension mystique. Le relief montagneux du Monténégro se confond avec l'éternité. Ainsi, chez Loti, la nature obtient une connotation cosmologique.

¹⁰ Voir plus haut.

Un paysage lunaire ! En effet, on pense que, si on arrivait en ballon dans la lune, on trouverait les mêmes aspects dans ces régions mystérieuses qui n'ont pas d'atmosphère. Cela ne ressemble à rien de terrestre. Cela fait songer aux tranquillités éternelles d'une planète qui aurait fini de vivre... C'est comme une image figée des grandes tourmentes cosmiques, un souvenir du chaos (Loti, 1926 : 266).

Dans *Voyage de quatre officiers*, le premier lien entre l'écrivain français et Cetinje est le symbole « de Njegos »¹¹ : la lumière. En voyant la lumière de la cité, l'état intérieur du narrateur s'apaise. Néanmoins, malgré l'espoir qu'il retrouvera la paix dans le confort de la capitale, la déception de Loti est évidente au moment de son arrivée à Cetinje. L'image illusoire qu'il s'était construite de Cetinje pendant le trajet sera « brisée » dès les premiers pas dans la capitale, que Loti qualifie comme « une microscopique imitation de ville ». (Loti, 1926 : 279) L'absence de foule, de brouhaha urbain, de remparts immenses et de réverbères, c'est-à-dire de toutes les caractéristiques des villes du littoral et de France, rend la déception de l'auteur encore plus intense. L'aspect modeste du Cetinje de la fin du XIX^e siècle est la source des questions existentielles de Loti. Se sentant égarés, les membres de l'escadre française essaient de trouver des informations concernant l'existence d'un autre chemin pour le retour afin d'éviter « le cauchemar de pierre ». (Loti, 1926 : 296) Lors de son séjour dans la capitale du Monténégro du prince Nikola, l'escadre est logée dans une auberge où, comme l'auteur le précise, les portraits de la famille royale Petrovic sont accrochés au mur.

Les sentiments désagréables n'empêchent pas les officiers français de se lancer dans la découverte de leur destination actuelle. L'auteur note un certain nombre de différences culturelles. La scène la plus dominante dans la dernière partie du *Voyage de quatre officiers* est la rencontre indirecte entre Loti et le prince Nikola. En fait, lors de sa promenade sur la place principale de Cetinje, l'auteur français reconnaît le gouverneur monténégrin qui se promène parmi le peuple. Les personnages de ce récit de voyage ne dissimulent par leur étonnement de voir un souverain dans un lieu public. Loti fait l'éloge du sentiment de liberté du prince monténégrin et de son comportement vis-à-vis de son peuple. Les

¹¹ C'est une référence à l'épopée philosophique et cosmologique de Petar II Petrovic-Njegos *La Lumière du Microcosme* (1845).

critiques qu'il destine au Monténégro sont éradiquées par les descriptions des coutumes et de la nature. Bien qu'il soit plus attaché à l'Empire ottoman, Loti valorise les spécificités culturelles du Monténégro de l'époque du Prince Nikola.

Un personnage, tout en drap bleu de ciel brodé d'or, débouche d'un chemin transversal : c'est le prince Nikita. Des gens qui l'attendaient au passage se découvrent et s'inclinent dans des attitudes de vénération profonde. Les uns baisent sa main gantée, les autres lui présentent des papiers qui doivent être des suppliques.

C'est l'habitude de prince, nous dit-on, de donner audience matinale à ses sujets, en plein air. Il se met à faire les cent pas de long en large, suivi à petite distance respectueuse par les hommes en châle noir ; il paraît causer avec eux sur un ton paternel. [...]

Cela a bon air, cette promenade au milieu du peuple ; on s'enthousiasmerait presque pour ces mœurs patriarcales (Loti, 1926 : 278-279).

Un autre témoignage sur la culture du Monténégro apparaît à travers la description d'une cérémonie de mariage monténégrine. L'escadre de Loti assiste à l'acte traditionnel lors duquel les membres de la famille du marié¹² viennent chercher la bru. Loti met notamment l'accent sur la beauté des habits de cette dernière. Aussi, il semble fasciné par le fait que les membres de la famille simulent l'enlèvement¹³ de la bru. Ils sont armés, mais l'auteur décrit avec ravissement leurs armes. Tout l'événement est représenté comme un rituel culturel typique pour ce pays balkanique :

Les armes, les costumes de tout ce monde, sont fort beaux. Mais ce qu'on regarde, ce qu'il y a de charmant, c'est la mariée. [...] Elle est vêtue d'un costume d'une grande richesse. Sa veste et son gilet sont de velours cramoisi tout brodés d'or ; son manteau de Monténégrine est en drap blanc brodé d'or... (Loti, 1926 : 281-282).

En outre, les officiers français ont l'occasion de visiter le monastère de Cetinje qui, d'après les notes de Pierre Loti, abritait, en plus d'antiquités de l'histoire monténégrine et d'objets d'église, un document représentant le lien entre la culture monténégrine et la culture française. Il s'agissait d'une collection d'éditions de la revue

¹² En monténégrin : *svatovi*.

¹³ Ce qui fait partie de la tradition monténégrine.

française *Revue des Deux mondes*. Il semble donc que la revue mentionnée ait été lue en version originale à Cetinje à l'époque du roi Nikola. Cette constatation est la preuve que la langue française avait une place importante dans la culture monténégrine à la fin du XIX^e siècle. Il faudrait mentionner que presque tous les membres de la famille royale Petrovic utilisaient cette langue, notamment comme un moyen de communication dans les milieux diplomatiques.

À part les caractéristiques déjà mentionnées sur le Monténégro, l'auteur salue aussi la propreté des maisons de Cetinje, en portant une attention particulière à la présence d'icônes de saints dans la plupart des maisons. Il les appelle « les dieux [...] du logis » (Loti, 1926 : 280), qui sont traditionnellement hérités d'une génération à l'autre dans la culture monténégrine. L'escadre visite la petite église du prince où se trouvent également des sabres et des fusils typiques. Ainsi, l'écrivain français en conclut que les Monténégrins, de par leur histoire, fusionnent les idées religieuses et celles de la guerre. Pierre Loti est aussi le témoin d'une scène où le prince Danilo (un des fils de Nikola) joue avec ses sœurs dans le jardin du château.

En quittant Cetinje, l'auteur français se penche de nouveau sur les beautés naturelles du Monténégro et sur leurs effets mystiques. Dans le silence et la monotonie des espaces interminables, il souligne quand même des milliers de petits détails qui accomplissent sa vision sur le Monténégro de l'époque. Son « je » intérieur se confond pour la dernière fois avec l'environnement. Malgré tous les points négatifs, il semble bien que l'écrivain français quitte ce pays avec un pincement au cœur :

Un grand silence et un grand calme sur le Monténégro. Ce ciel sans un nuage qui s'étend sur nous est d'une limpidité méditerranéenne, d'une couleur admirable (Loti, 1926 : 288).

Conclusion

En guise de conclusion, *Pasquala Ivanovitch* et *Voyage de quatre officiers de l'escadre internationale au Monténégro* de Pierre Loti représentent des témoignages importants sur la culture monténégrine dans la littérature française. Dans ces deux textes, l'auteur note quelques moments historiques cruciaux. Aussi, il se focalise sur la richesse naturelle de ce pays qu'il visite aux débuts

des années 1880. L'écrivain français est sincère lorsqu'il retrace l'état du Monténégro de l'époque. Néanmoins, malgré l'ampleur de la critique négative qu'il développe dans ses récits de voyage, le Monténégro a dû rester gravé dans sa mémoire comme le pays de l'amour vécu, de la beauté naturelle, de l'authenticité culturelle et traditionnelle. Les textes de cet écrivain français offrent en quelque sorte une vision critique générale sur le Monténégro du prince Nikola. En tout cas, le fait qu'il soit décrit comme un pays aux « paysages de rêve » dans la littérature française sous la plume de Pierre Loti devrait être bien évidemment un éloge d'une extrême importance pour le Monténégro.

Références bibliographiques

- De Saint-Léger, Marie-Paule. "Pierre Loti, un benjamin désarmé pour la vie." *Annales de Bretagnes et des pays de l'Ouest*. Tome 102, numéro 1, (1995): 89-95.
- Le Petit Larousse illustré*. Paris: Larousse, 2008.
- Loti, Pierre. *Fleurs d'ennui (Pasquala Ivanovitch, Voyage de quatre officiers de l'escadre internationale au Monténégro)*. Paris: Calmann-Lévy Éditeurs, 1926.
- Loti, Pjer. *Paskvala Ivanović, Putovanje u Crnu Goru četiri oficira međunarodne eskadre* (introduction : dr Risto Lainović, traduction : Rosanda Vlahović). Podgorica: Pobjeda, 2008.
- Quella-Villéger, Alain. "Pierre Loti et l'Europe balkanique." *Loti en son temps*. Presses universitaires de Rennes, 1994: 169-180.
- Stendhal. *De l'amour*. Paris: Flammarion, 2014.
- Živković, Dragiša. *Rečnik književnih termina*. Banja Luka: Romanov, 2001.



Jasmina Tatar Anđelić¹

LE MONTÉNÉGRO AU SEUIL DU XX^e SIÈCLE VU PAR JULIETTE ADAM : UN VOYAGE EXOTIQUE AU SERVICE DES IDÉES MODERNES

Résumé : *Juliette Adam (1836-1936) est une écrivaine française, républicaine et féministe, propriétaire d'un des plus influents salons – foyer de la vie littéraire et artistique parisienne – et fondatrice du périodique La Nouvelle Revue (1879-1940). C'est dans ce pendant républicain de la célèbre revue conservatrice La Revue des Deux Mondes qu'elle publie, en 1898, un article relatant ses impressions de voyage au Monténégro. Notre article vise à analyser ce texte pour montrer les idées d'une personne influente sur l'État monténégrin, ses rapports socio-politiques, les coutumes, la culture et la nature à l'aube du XX^e siècle. En dehors des informations sur les positions de l'auteure, ses impressions et orientations politiques, l'analyse des différentes couches textuelles, inspirée par le modèle d'analyse du discours d'Eddy Roulet, propose une nouvelle façon de considérer tout ce qui pouvait rapprocher et éloigner Paris et Cetinje à l'époque.*

Mots clés : *Français au Monténégro, Juliette Adam, structure hiérarchique du discours, roi Nicolas, analyse du discours*

Introduction

Dans la volonté de contribuer à la présentation de la littérature de voyage française portant sur le Monténégro ainsi qu'au renforcement des relations franco-monténégrines, nous nous proposons d'analyser le texte « Au Monténégro » que Juliette Adam a écrit pendant son séjour au Monténégro en 1898 et qu'elle a publié dans l'influente *Nouvelle Revue*. Puisque la première traduction du texte en langue monténégrine a paru seulement en 2017 et que Juliette Adam n'est pas suffisamment connue du public monténégrin, nous commencerons par une brève présentation de l'auteure, pour mieux introduire une analyse de son texte basée sur certains aspects de la structure hiérarchique du discours d'Eddy Roulet. Après une première lecture, les segments du texte sont traités selon l'ordre d'importance qui leur est attribuée par l'auteure (module hiérarchique), puis l'interaction des différents niveaux textuels est passée en revue (module d'interaction) et finalement le

¹ Jasmina Tatar Anđelić, Faculté de Philologie de Nikšić, Université du Monténégro.

monde décrit dans le texte est analysé par rapport à la réalité du public visé (module référentiel).

Qui est Juliette Adam ?

Au XIXe siècle, le Monténégro a fait l'objet de nombreux récits de voyage. Leurs auteurs n'ont pas toujours été des écrivains ou des personnalités influentes dans leurs milieux respectifs, même si leurs écrits ont donné une contribution considérable à la découverte du petit Etat balkanique, extraordinaire sous plusieurs aspects. Il nous semble d'autant plus important d'introduire notre analyse par une brève présentation de Juliette Adam, sa réputation littéraire et son influence socio-politique sur ses contemporains en France et même sur le plan international. Nous pouvons affirmer que Juliette Adam correspondait parfaitement à ce qu'était l'image d'une *femme du monde* dans l'Europe du XIXe siècle. Représentante de la haute bourgeoisie, politiquement engagée, pamphlétaire, féministe et propriétaire d'un des salons parisiens les plus influents de son temps, Juliette Adam était aussi la fondatrice et la rédactrice en chef de *La Nouvelle revue*. Tout en respectant les normes sociales imposées aux femmes de son époque, elle luttait pour la position de la femme et exerçait même une influence non négligeable sur la vie politique de l'époque.

Juliette Lambert naît en 1836 à Verberie (Oise) dans la famille d'un médecin de province. Elle se marie à 17 ans avec l'avocat Alexis La Messine et donne naissance à une fille, Alice. Suite au décès de son premier mari, elle se remarie en 1867 avec Edmond Adam, libre penseur, franc-maçon, député de la gauche républicaine, préfet et sénateur. Des personnalités influentes du monde politique et culturel, dont Victor Hugo, assisteront aux funérailles du sénateur Adam au Père-Lachaise en 1877. L'homme laisse alors à son épouse un grand patrimoine mobilier et immobilier. Cet héritage n'est pas négligeable dans le contexte de l'engagement littéraire, politique et social ultérieur de Juliette Adam. En effet, à la fin du XIXe siècle, l'indépendance économique était une condition préalable à l'émancipation spirituelle et intellectuelle de la femme, tout comme elle l'est de nos jours.

Pendant le Second empire et notamment après la défaite de la France face à la Prusse en 1871, le salon parisien de Juliette Adam sur le boulevard Poissonnière et, à partir de 1877, sur le boulevard Malesherbes, constitue un important lieu de réunion des

républicains. Il est fréquenté par Léon Gambetta, Adolphe Thiers, Louis Blanc, Alphonse Daudet, Camille Flammarion, Georges Clémenceau, Sully Prudhommes, Gustave Flaubert, Victor Hugo, Guy de Maupassant, Ivan Tourgueniev et beaucoup d'autres.

En tant que femme qui exerce une forte influence sociale, Juliette Adam souhaite devenir « la Grande Française » et s'engage à ce que sa patrie vaincue reprenne sa place de grande puissance européenne.

Juliette Adam est amie de la célèbre écrivaine républicaine George Sand, elle est l'amante et la muse de l'homme politique Léon Gambetta, président de l'Assemblée nationale et ministre des Affaires étrangères de la Troisième République. Après son éloignement de Gambetta, elle se concentre sur la création littéraire.

En 1879, Juliette Adam crée *La Nouvelle Revue*, pendant républicain de *La Revue des Deux Mondes*, qu'elle éditera pendant vingt ans, avant de la vendre à Pierre Barthélémy Gheusi.

Le fait que certains des plus grands écrivains de l'époque y publient leurs œuvres ou des extraits de leurs textes démontre l'importance et la réputation de *La Nouvelle Revue*. Citons les premiers romans de Paul Bourget, *Le Calvaire* d'Octave Mirbeau, *Poème du Rhône* de Frédéric Mistral ou *Bouvard et Pécuchet* de Gustave Flaubert. Juliette Adam encourage les débuts littéraires de Pierre Loti, d'Alexandre Dumas et de Léon Daudet.

Nous tenons à illustrer cette présentation par une description de Juliette Adam parue dans la presse parisienne et tirée de l'ouvrage *Madame Edmond Adam: Juliette Lamber*² publiée par Adolphe Baden en 1882 :

« La première fois que je vis Mme Adam, je fus vivement frappé par sa grande beauté. Cette beauté est restée la même : l'œil, d'un gris bleuté et plein de lumière, est aussi éclatant, la bouche aussi ferme et l'ovale aussi pur ; elle a dans les joues ces deux fossettes qui font que, quand elle rit, elle semble rire deux fois. Mince et très élancée, la taille est tellement souple que la femme semble plus grande qu'elle ne l'est en réalité. La voix est douce et métallique. Quand elle parle, le mot sonne ferme et bien timbré. Elle raconte avec un charme infini. Je ne sais pas qui lui a vendu de l'esprit, mais, à coup sûr, on ne lui a pas volé son argent ; ce sont ses auditeurs qui

² <http://www.bmlisieux.com/curiosa/badin01.htm>

redoivent. A travers tout cela, une façon de se pencher en arrière et de regarder très haut qui lui sied à merveille. [...]

Quand Mme Adam entre dans un salon ou dans une loge de théâtre avec cette allure rapide qui lui est familière, et qu'elle répond aux saluts empressés qui l'accueillent par un geste de la main et quelques paroles gracieuses et imagées, tous ceux qui sont là se retournent ; et, s'il en est qui ne la connaissent point, on les voit aussitôt se pencher sur leurs voisins pour demander qui elle est ; instinctivement, tout le monde sent que c'est quelqu'un.

Ajoutons qu'elle a les plus beaux bras du monde, les épaules et la taille d'une déesse de marbre, et que personne ne porte plus haut et plus loin l'art de s'habiller, ce qui n'est pas sans rendre son voisinage terriblement redoutable pour ses ennemies, car une femme aussi en vue a toujours quelques bonnes petites ennemies. »

A partir de 1882, Juliette Adam mène une vie tranquille au domaine d'Abbaye à Gif-sur-Yvette (Essonne) où elle passera le reste de ses jours. En 1914, ses écrits encourageront les soldats français sur le champ de bataille et elle en sera récompensée en étant l'unique femme qui assistera à la conférence de Versailles en 1919. Juliette Adam meurt en 1936 et est enterrée au cimetière du Père-Lachaise aux côtés de son époux. Sa bibliographie représente une riche compilation de romans, de journaux, de pamphlets et reflète un travail littéraire engagé pour la défense des valeurs républicaines et chrétiennes. Ses mémoires, intitulés *Mes souvenirs*, sont édités en sept volumes entre 1902 et 1910, après sa retraite de la vie politique et sociale. Juliette Adam a publié la majorité de ses œuvres sous son nom de jeune fille, Juliette Lambert, et seules les œuvres éditées au XXe siècle contiennent le nom d'Adam.

Juliette Adam au Monténégro

Informations générales sur le texte

L'article « Au Monténégro » a été publié en 1898 dans *La Nouvelle Revue* fondée et menée par Juliette Adam. Il fait partie de toute une série de ses comptes rendus de voyages en Europe de l'Est et du Sud-Est. La prise en compte de la richesse de l'expérience politique, sociale et littéraire de l'auteure, que nous avons essayé de mettre en relief dans le paragraphe précédent, facilite la lecture et l'analyse de ce texte : il est important de savoir que Juliette Adam ne vient pas au Monténégro en simple touriste, aventurière ou passagère de fortune. Ses connaissances antérieures sur la région ne

sont pas basées sur des séjours personnels, mais elles ne sont pas non plus banales et reposent aussi bien sur les sources écrites auxquelles elle avait accès que sur les informations fournies par ses contemporains et amis. A l'image des autres récits de voyage de l'époque, celui de Juliette Adam abonde en stéréotypes romantiques, mais il révèle en même temps le véritable intérêt que l'auteure porte à la vie réelle, au quotidien, au modèle éthique et aux relations sociales au Monténégro au seuil du XXe siècle.

Analyse textuelle

Le texte « Au Monténégro »³ a 25 pages et, selon nos informations, sa traduction intégrale n'a pas été publiée en langues BCMS avant 2017⁴. Il appartient à une littérature de voyage destinée au public francophone, notamment aux lecteurs de *La Nouvelle Revue*. En effet, Juliette Adam nous y offre des descriptions de paysage et de la population comparables aux meilleurs guides touristiques d'aujourd'hui. Cependant, dès la première lecture, ce texte ne peut pas être réduit à de simples impressions de voyage. Juliette Adam y combine très habilement les messages socialement et politiquement engagés qu'elle adresse au lecteur français et les détails pittoresques du quotidien monténégrin de la fin du XIXe siècle. En d'autres termes, l'auteure se sert consciemment de son influence pour informer, attirer et séduire le lecteur par ses idées.

C'est cette complexité de thèmes et de significations du texte qui nous a incitée à l'analyser en appliquant certains aspects de la structure hiérarchique du discours développée par Eddy Roulet⁵. Le modèle appliqué comprend trois modules : le module hiérarchique permettant de présenter la structure du texte, le module d'interaction indiquant les relations entre les niveaux (hyperthèmes – thèmes – sous-thèmes) et, finalement, le module référentiel contrastant la réalité décrite dans le récit à celle de son public cible.

Avant d'aborder l'analyse des parties du texte, voici un court précis des hyperthèmes, des sous-thèmes et des stéréotypes les plus importants. En tant que récit de voyage, l'article « Au Monténégro » peut être présenté selon l'ordre linéaire et chronologique des visites

³ <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k36020n/f191.item.r=Mont%C3%A9n%C3%A9gro>

⁴ Tatar-Andelić, J. (2017)

⁵ Roulet, E. (1999)

décrites : la ville de Cetinje – la colline Orlov krš, la ville de Podgorica, le monastère d'Ostrog, la ville de Nikšić, le site archéologique de Duklja, le lac de Skadar (avec les villages de Rijeka Crnojevića et de Plavnica). Les villes de Bar et d'Ulcinj sont mentionnées dans l'introduction, ce qui laisse supposer que Juliette Adam les a visitées, sans pourtant les décrire. Nous avons identifié quatre hyperthèmes, à savoir : *la vie à Cetinje, l'escale à Podgorica, le pèlerinage à Ostrog et le lac de Skadar*, ayant en vue que les descriptions relatives à la ville de Nikšić et au site de Duklja sont bien moins longues. Dans le cadre de chacun des hyperthèmes, il apparaît quatre sous-thèmes : *beauté sauvage du Monténégro, admiration pour le costume national, beauté physique du peuple monténégrin, positions politiques et patriotisme de l'auteure*. Finalement, nous tenons à souligner les deux stéréotypes les plus importants, presque obsessifs et si caractéristiques de la représentation de la construction identitaire monténégrine au XIXe siècle : *l'héroïsme surhumain des Monténégrins* (qu'incarne entre autres le personnage du grand-duc Mirko Petrović) et *la sauvegarde de l'identité monténégrine* dans la défense de l'Empire ottoman. Juliette Adam se sert de ces stéréotypes, faciles à reconnaître pour le lecteur monténégrin, pour mieux souligner son propre engagement politique – celui d'une patriote chrétienne qui s'efforce de redonner à la France une image héroïque.

Dans l'introduction, Juliette Adam admire le paysage monténégrin et accentue le contraste entre la taille du Monténégro et sa grandeur morale. La description de la capitale Cetinje est en même temps une présentation du souverain, le prince Nicolas, et de son art de régner, suivie d'une glorification du costume national monténégrin et des habitudes vestimentaires de toutes les couches sociales. A l'invitation du prince, la grande dame française assiste à la scène solennelle de la distribution des fusils russes aux soldats de l'armée monténégrine. La visite du mausolée du prince-évêque Danilo Ier sur la colline d'Orlov krš et l'entretien avec un prisonnier libre semblent particulièrement l'impressionner. La description de Podgorica est due à une escale en ville sur la route du monastère d'Ostrog. L'auteure décrit une bourgade turque récemment libérée, admire le costume national albanais et la distribution de fruits aux enfants par le roi Nicolas. La plus belle description est réservée au paysage à l'approche du monastère d'Ostrog, en introduction de la visite du monastère et de l'expérience mystique qui suivra.

L'écrivaine française a su remarquer la beauté du pont à Nikšić et celle de Duklja sur la route du retour à Cetinje. Le lac de Skadar et sa beauté intacte servent de prétexte à quelques considérations de nature économique. Dans la conclusion de l'article, Juliette Adam compare le Monténégro avec la Suisse et donne ses estimations socio-politiques.

L'histoire de son séjour au Monténégro commence donc par le sous-thème de la beauté sauvage et authentique. Juliette Adam nous fournit le contexte pour le premier hyperthème, celui de *la vie à Cetinje* :

« Ici les pics gigantesques, froids et sévères, dispersent et déchirent les nuées moutonneuses assez étourdies, assez légères pour s'aventurer, pour s'abaisser dans les degrés inférieurs du ciel. Là, les vallées profondes et larges encaissent la lumière d'azur et d'or qui, mêlée à l'eau courante, féconde la terre bénie du pays orthodoxe.

Antivari, Dulcigno, couchées au bord de l'Adriatique, vont bientôt appeler par leur doux climat ceux que l'hiver chasse des pays sans soleil.

La demi-coupe du merveilleux lac de Scutari que possède le Monténégro est divine. Nulle description ne peut rendre la grâce de ses bords, le pittoresque de ses îles. »⁶

La vie à Cetinje

Dans le cadre du premier hyperthème, que nous avons appelé *la vie à Cetinje*, surgissent quatre thèmes dominants, à savoir :

- La personnalité du roi Nicolas, ses traits et ses capacités de souverain ;

- La description détaillée du costume des différentes couches sociales : famille princière, armée, citoyens, paysans ;

- La distribution des fusils russes ;

- La visite de la tombe de Danilo Ier et la rencontre du prisonnier libre.

Le prince est présenté comme un homme honnête et intelligent qui ne succombe pas à la mode du moment, c'est-à-dire aux normes imposées par la Prusse ou l'Autriche, si critiquées par Juliette Adam. En faisant respecter les traditions, le prince du Monténégro garde les valeurs authentiques de son peuple :

⁶ Adam (1898), p. 193

« Un prince y règne dont la haute intelligence et la bonté profonde semblent avoir dégagé de ses sophismes habituels l'idée sociale et avoir trouvé le rapport du progrès avec les besoins et les possibilités d'assimilation de ses sujets. [...]

Il a mis au-dessus de toutes les vanités, qu'exalte pour les exploiter traîtreusement la presse internationale bourdonnante, soi-disant libérale, fille choyée de la Prusse et de l'Autriche germanisantes, et qui eut loué à l'infini l'esprit de réforme désagrégratrice du Prince, il a mis au-dessus de cela, dis-je, le respect des traditions de son peuple. [...]

Il s'est dit que le costume est l'enveloppe de la dignité, de l'honneur, du courage d'un peuple, qu'il est supérieurement protecteur, qu'il désigne l'ami et l'ennemi, qu'il marque sur l'heure d'une flétrissure plus générale le crime individuel. »⁷

Juliette Adam n'oublie pas de souligner que le prince Nicolas a étudié en France en faisant sortir les deux sous-thèmes identifiés comme *positions politiques* (louanges à la tradition, opposée à la mode « allemande ») et *patriotisme* (influence française ayant en vue les études du roi). Le costume national monténégrin est un motif incontournable, symbole de la tradition et de la sauvegarde de l'identité nationale, mais aussi une instigation au réveil de la France.

Dans la scène de la distribution des fusils russes par le prince à laquelle Juliette Adam assiste en invitée, nous retrouvons les sous-thèmes de la *beauté sauvage* (le jeu de la lumière sur les montagnes) et du *patriotisme* (fierté à cause de la présence d'un officier français) ainsi que des stéréotypes de *l'héroïsme surhumain* (la première évocation de la légende des aigles du monastère d'Ostrog) et de la défense de la chrétienté *orthodoxe*. La description du soldat monténégrin et de ses aptitudes représente en même temps une critique et une invitation adressées à la France, de se relever et de reprendre son rôle de première force militaire.

« Le conscrit monténégrin, déjà formé pour la marche dans la montagne, tireur parfait quand il arrive au régiment, n'a besoin que de quatre mois d'exercice pour être l'égal de nos incorporés de trois ans mais le temps de ces quatre mois est scrupuleusement employé, car les exercices durent de 5 heures du matin à 7 heures du soir, avec d'insignifiants repos. »⁸

⁷ Ibidem, p. 194

⁸ Ibid., p. 196

Le portrait qui suit vise le même objectif, sans échapper au stéréotype romantique :

« Le merveilleux, en ce pays incomparable, est qu'on coudoie les fils de héros, les héros eux-mêmes, sans que leurs actes, sans que leur héroïsme perdent leur physionomie déjà légendaire. C'est peut-être à ce coudoisement de la légende, de l'héroïsme qu'il faut attribuer l'extraordinaire impression ressentie au Monténégro. D'une part le silence, une paix profonde que ne déchire ni le sifflet écorchant des locomotives, ni la trompe carnavalesque des tramways, le Monténégrin se promenant calme et doux, lent et placide dans les rues ; d'autre part l'idée constante de cet homme, d'apparence calme et placide, qu'aux frontières la poudre de l'ennemi abhorré parle, qu'il massacre, qu'il viole, qu'il incendie. Un geste seul, très simple, exprime à la fois ce calme et cette résolution : la main droite du Monténégrin appuyée sur son revolver chargé. Dans une vie semblable, pas d'agitation stérile, mais l'âme toujours prête au sacrifice pour la patrie Monténégrine [...]»⁹

Le dernier thème dans le cadre de l'hyperthème *la vie à Cetinje* est la visite à Orlov krš, la colline qui surmonte la ville et abrite le mausolée du fondateur de la dynastie princière. Juliette Adam souligne la simplicité spartiate des Monténégrins : le statut spécifique des prisonniers libres n'est qu'une preuve d'un haut degré de conscience et de responsabilité morale. Ce témoignage confirme que ce phénomène sociologique monténégrin n'est pas un mythe et l'entretien avec le condamné se termine, encore une fois, par le son de la guzla et un chant sur la bravoure du grand-duc Mirko Petrović, père du prince Nicolas. Juliette Adam raconte à ses lecteurs le contenu du chant : dans le cadre de la fameuse défense du monastère d'Ostrog contre les Turcs, un brave Monténégrin avait attrapé une grenade de ses propres mains avant de la renvoyer à l'ennemi. Le stéréotype de l'héroïsme surhumain semble revenir comme un refrain dans tous les segments du texte de Juliette Adam.

L'escale à Podgorica

Comme l'hyperthème précédent, celui de *l'escale à Podgorica* est introduit par le sous-thème de la *beauté sauvage*. L'écrivaine française n'est pas insensible à la richesse de la faune et de la flore sur la route de Podgorica, la première étape de son pèlerinage

⁹ Ibid., p. 197

intime à Ostrog. Il est intéressant de noter que Juliette Adam se fait raconter une légende qu'elle transmet fidèlement à ses lecteurs. Cette légende bien connue est souvent encore racontée de nos jours pour expliquer le terrain pierreux et accidenté du pays : au moment de la création, Dieu a versé par hasard un sac de pierre au-dessus du Monténégro.

Le premier thème à identifier dans le cadre de cet hyperthème est la description pittoresque de l'ambiance régnant à Podgorica à la fin du XIXe siècle. Le lecteur n'a aucune difficulté à visualiser ce bourg oriental que les Monténégrins ont à peine repris des Turcs, avec sa mosquée et ses habitants vêtus de costumes orientaux ou albanais. A part le sous-thème de la *beauté sauvage* de l'introduction, l'hyperthème *l'escalade à Podgorica* contient aussi celui de *l'admiration pour le costume national*.

« Il faut un vendredi (le dimanche turc) traverser vers le soir la vieille ville turque, alors que tous les enfants vêtus de blanc, coiffés de fez rouges, courent à tous les coins ou se rassemblent sur les places. Les Albanais en grand nombre passent dans les rues de Podgoritza, les uns vêtus de draps blancs grossiers de la forme d'un maillot qu'ornent des lanières de cuir noir percées d'œillets de cuivre ; ils portent le fez rouge très bas, garni d'un large gland bleu qui glisse sur l'épaule avec grâce dans tous les mouvements de la tête ; les autres ont la fustanelle, jupe pouvant mesurer jusqu'à 60 mètres de largeur, le boléro sombre, la chemise de soie, ou le boléro et le gilet brodés d'or. Le troisième costume albanais est de satinette noire avec amples culottes turques retenues à la cheville par une sorte de guêtre magnifiquement brodées d'or et couvrant tout le pied. »¹⁰

Le second thème de *l'escalade à Podgorica* est un épisode où le prince Nicolas achète des fruits au marché pour les offrir aux enfants. Il contient le troisième sous-thème que nous avons identifié, celui des *positions politiques*, comme la critique du Traité de Berlin. Pour Juliette Adam, l'image de la proximité entre le souverain et la population de la ville conquise est une confirmation de ses idées républicaines. Le stéréotype de la défense de la religion orthodoxe est très présent et il se manifeste notamment dans la description de l'alerte de la population locale à cause des mouvements turcs près de la frontière.

¹⁰ Ibid., p. 202

Le pèlerinage à Ostrog

La quatrième étape importante du séjour de Juliette Adam au Monténégro, le voyage à Ostrog constitué le troisième hyperthème que nous avons identifié. Il peut être divisé en deux thèmes :

- L'orage sur la route et la visite du premier monastère ;
- La prière et l'expérience mystique dans le sanctuaire de Saint-Basile.

A l'image des deux hyperthèmes précédents, la description du voyage à Ostrog est introduite par une description enchantée de la beauté sauvage de la vallée verte de la Zeta (que l'auteure compare au paysage de Cintra au Portugal) et des pentes montagneuses :

« Nous entrons dans la vallée la plus fraîche et la plus fertile qui soit : la vallée de la Zéta. Une large rivière demi-torrentielle, à l'eau claire ou mousseuse, suit la route et court en sens contraire de notre direction ; de hauts rochers encaissent la rivière. Une chaîne de collines au beau milieu de ces plaines me rappelle Cintra. Les fonds de montagne sont imposants malgré la clarté qui joue sur leurs crêtes. Avant la mi-juin le seigle se moissonne, le blé est déjà mur, le maïs éclairci et butté, le tabac enfeuillé. Nous traversons un bois ravissant.

Voici la vallée de Bielopavlich ; nous apercevons Ostrog là-haut très là-haut, le premier monastère, puis le second creusé dans les roches au pied d'une paroi taillée à pic et d'au moins quatre cents mètres. Encore et partout des fleurs. Nous arrivons à Bogheditch où l'on prend les chevaux pour la montée d'Ostrog. A cheval, Mesdemoiselles ! »¹¹

L'orage traversé par l'auteure et les dames de sa compagnie sur la route du sanctuaire fait partie intégrante des obstacles à surmonter dans le cadre d'un pèlerinage. Le fracas et l'obscurité du ciel et de la montagne rappellent dans l'esprit de l'auteure les combats des Monténégrins pour la liberté. La défense du monastère comme symbole du christianisme fait ressurgir les stéréotypes identifiés dans l'introduction de notre analyse. Le retour du soleil annonce la chaleur et la sécurité de la pause dans le premier monastère, au pied de la pente. Une description de la beauté masculine hors norme que nous classerions dans le sous-thème de *l'admiration pour le costume national/beauté physique des Monténégrins* donne à cet épisode un charme particulier. Juliette

¹¹ Ibid., p. 204

Adam y compare le serviteur du monastère avec Paul Mounet, un des plus célèbres acteurs français de l'époque :

« Un serviteur dont le type romain est d'une pureté parfaite, à rendre jaloux Paul Mounet, occupe notre attention et distrait notre féroce appétit. Le profil est celui des médailles. Il a le costume des soldats Monténégrins ; le cou, découvert, apparaît large à sa base et vissé comme celui du buste des Césars ; les cheveux épais et tondus sont plantés bas, le nez malgré sa ligne rappelle le bec d'oiseau de proie. Le menton carré marque la volonté implacable. La tournure, le geste sont ceux des lutteurs, c'est une apparition du passé vivant. A Paris, les peintres s'arracheraient ce modèle. »¹²

La description de l'arrivée sur le plateau devant le monastère d'Ostrog est pour Juliette Adam une occasion de plus pour mettre en relief le courage surhumain des Monténégrins, l'un des stéréotypes obsessifs du récit : l'auteure rappelle que c'est bien l'endroit du drame transmis de génération en génération, la défense héroïque du monastère par le duc Mirko Petrović, père du prince Nicolas. C'est une belle introduction à la visite du sanctuaire, à la prière et à l'expérience mystique de l'auteure, un mélange d'élan chrétien et d'enchantement pour la grandeur morale du Monténégro.

La route du retour d'Ostrog passe par Nikšić et son célèbre pont, brièvement mentionnés. Suivent les impressions et les informations sur l'état de la ville antique de Diocléa :

« Au retour vers Podgoritza, nous visitons Diocléa et ses ruines romaines. Ce ne sont que maisons, que temples écroulés, les rues ont encore leur dallage. Les sculptures, les colonnes gisent ici et là. Jamais de fouilles méthodiques n'ont été faites. Mais à fleur de terre on a trouvé des sculptures admirables qui ont été transportées au palais du Prince à Podgoritza. »¹³

Le lac de Skadar

Le quatrième et dernier hyperthème identifié dans le texte « Au Monténégro », *le lac de Skadar*, est encadré du sous-thème de la *beauté sauvage*, présent aussi bien dans l'introduction que dans la conclusion. L'hyperthème est constitué de trois thèmes, à savoir les descriptions des sites de Rijeka Crnojevića et de Plavnica,

¹² Ibid.

¹³ Ibid., p. 205

interrompues par une brève considération socio-économique. L'auteure souligne la richesse du fonds de poisson à l'époque et compare même les prix au Monténégro et en France. Ce retour éclair, ce brusque passage des élans romantiques à la réalité française reconferme que le texte de Juliette Adam ne peut pas être interprété comme un simple récit de voyage, destiné aux lecteurs désireux de destinations exotiques.

« Au Monténégro, le gibier, le poisson, y sont aussi nombreux que les grains de sable de la mer. Les chasses du Prince héritier, à Riéka, les pêches donnent des pièces au tableau, et des coups de filet dont je ne livrerai pas les chiffres, parce que l'on ne me croirait pas. Les petites truites de Riéka sont renommées par leur finesse. Mais j'ai vu à Cettigné des truites de 20 kilos. J'en ai mangé.

Si mes lecteurs veulent se faire une idée des prix des vivres au Monténégro, un seul exemple les renseignera. Lorsqu'on a vendu sa peau, un mouton revient à deux florins au plus ; (quatre francs vingt centimes) tout le reste a cette proportion. »¹⁴

La fin de la visite du lac de Skadar est en même temps la conclusion de ce récit de voyage monténégrin.

« Des flamands courent ou volent à travers les joncs, puis des canards, tout le gibier d'eau. Là encore les chasses au marais sont copieuses. De nombreuses et longues libellules d'un bleu de saphir passent au travers des tiges de joncs. Notre barque longue et plate (à trois rameurs qui rament comme les gondoliers) glisse dans l'étroit chemin que laissent les joncs. Je m'arrête ici. Il y a un volume à écrire sur le Monténégro. Je n'en ai pas le loisir. Je quitte la très petite patrie d'un grand prince et d'un grand peuple en faisant du plus profond de mon cœur des vœux pour la gloire de leur future destinée. »¹⁵

En quittant les eaux du lac par Plavnica, Juliette Adam quitte le Monténégro du XIXe siècle, enrichie de l'expérience qui semble confirmer ses prises de position politiques. Elle le répètera dans la conclusion en décrivant le retour par la Suisse.

Comparaison avec la Suisse

Dans une conclusion courte qui surprend par l'absence de passages romantiques, élans religieux ou admiration pour la beauté,

¹⁴ Ibid., p. 206

¹⁵ Ibid.

Juliette Adam compare deux réalités politiques et sociales différentes, la monténégrine et la suisse. Pour le lecteur français de la fin du XIXe siècle, elles peuvent paraître non seulement éloignées mais diamétralement opposées. L'auteure en est bien consciente et elle le souligne dans son texte :

« Je m'étais promis, après ma visite à un prince absolu, après mon séjour chez un peuple gouverné autocratiquement et patriarcalement, de retourner par la Suisse républicaine et de venir saluer à Berne un ami dont j'honore le caractère et qui est, pour moi, l'expression complète de l'homme d'Etat progressiste, égalitaire, chez un peuple vraiment démocratique. »¹⁶

Cependant, au lieu de confirmer les positions attendues, l'auteure nous présente une série de comparaisons entre deux hommes d'Etat, à savoir le président d'une confédération démocratique et un prince autoritaire. Les deux s'engagent à sauvegarder les valeurs familiales et à faire respecter la tradition. Le sous-thème que nous avons appelée *positions politiques* revient inévitablement dans l'invitation aux lecteurs à se libérer des modèles idéologiques rigides et à interpréter les modes de vie d'un peuple sur la base des résultats atteints :

« Le peuple Suisse et le peuple Monténégrin sont, tous les deux, des peuples heureux, fanatiques d'indépendance, vaillants, loyaux, vertueux et croyants. C'est par les contraires qu'ils arrivent aux mêmes résultats. »¹⁷

Conclusion

Dans la conclusion de cette courte analyse, nous tenons à souligner que l'application du module de la structure hiérarchique du discours nous a permis d'étudier plusieurs couches du texte de Juliette Adam. Il s'agit notamment d'un texte descriptif sur la nature, les traditions et les formes de gouvernance au Monténégro à la fin du XIXe siècle. Le module d'interaction nous a démontré la complexité des niveaux, sans égard à la division hiérarchique des hyperthèmes et des thèmes définis. Les sous-thèmes de la réalité sociale et de la politique française sont répartis de façon presque

¹⁶ Ibid., p. 207

¹⁷ Ibid.

symétrique dans les hyperthèmes, sans pourtant menacer l'unité formelle du texte. Cela devient évident avec le motif de la beauté sauvage qui ressurgit en surface en permanence, tel un tissu conjonctif ou une scénographie indispensable pour les considérations d'ordre politique et patriotique. Finalement, le module référentiel permet de rendre compte de l'opposition permanente entre le monde décrit dans le texte et celui de ses lecteurs. L'identification et l'analyse des sous-thèmes représentent en même temps une référence pour une lecture correcte de la réalité décrite dans le texte, voire une clé d'interprétation de l'environnement exotique qu'était, aux yeux des Français, le Monténégro du XIXe siècle.

Références bibliographiques

- Adam, Juliette. "Au Monténégro". *La Nouvelle Revue*. Paris 1898/07 (A20, T113) 191-215 dans : Bibliothèque Nationale de France, consulté le 14.10.2018
<<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb34356973m>>
- Badin, Adolphe. *Madame Edmond Adam : Juliette Lamber*. Paris: Charavay frères éditeurs, 1882.
- Bogojević, Dragan. *L'imaginaire du Monténégro dans la littérature de voyage au XIXème siècle et au début du XXème siècle*. Paris: Le Manuscrit, 2011.
- El Gammal, Jean. *Militaires en République 1870-1962, les officiers, le pouvoir et la vie publique en France*. Actes du Colloque international du 4 au 6 avril 1996. Paris: Publications de la Sorbonne, 1999.
- Hilgar, Marie-France. "Juliette Adam et la *Nouvelle Revue*." *Rocky Mountain Review of Language and Literature* 51.2 (1997): 11-18. *Project MUSE*, consulté le 14.12.2017
<<https://muse.jhu.edu/>>
- Hogenhuis-Seliverstoff, Anne. *Juliette Adam (1836-1936) l'Instigatrice*. Paris: L'Harmattan, 2002.
- Roulet, Eddy. *La description de l'organisation du discours*. Paris: Didier, 1999.
- Roulet, Eddy, et al. *Un modèle et un instrument d'analyse de l'organisation du discours*. Berne: Peter Lang, 2001.
- Tatar-Andelić, Jasmina. *Nouvelle Revue i Crna Gora*. Cetinje: FCJK, 2017.



LES ORIGINES DES EXPRESSIONS FIGÉES

Résumé : *L'origine des expressions figées est de natures diverses. Les unes sont des « façons de parler » qui ont fait fortune parce qu'elles ont plu par leur caractère expressif, sans qu'on puisse dire si c'est une image ou une comparaison, amorcée ou expérimentée, qui leur a valu ce succès. Cependant, à l'origine, toutes les expressions figées sont motivées : comparaison, métaphore, images ou clichés, certaines ont totalement perdu leur sens premier, d'autres s'adressent encore à l'imagination du locuteur et suggèrent un rapport avec leur étymologie.*

Mots clés : *origine, étymologie, expression, figement, traduction*

Introduction

Cet article est consacré principalement à l'explication des expressions figées en BCMS et de leurs difficultés de compréhension en français. Il est plus facile de parler des expressions figées en tant que phénomène linguistique que d'expliquer quelle combinaison de mots, quelles circonstances, quelle histoire ou quelles coutumes se cachent derrière chacune d'entre elles.

Lorsque les expressions figées possèdent une correspondance dans une autre langue, elles sont en quelque sorte transcodables (elles relèvent de la linguistique), mais transcodables par équivalence (elles relèvent du discours). Lorsqu'elles n'ont pas de correspondances, leur expression interprétative a parfois tendance à leur faire perdre leur caractère de métaphore ou d'image en général et donc à les banaliser.

La langue n'est que l'image du monde conçue par les gens qui l'utilisent. Leurs peurs, leurs impressions, leurs doutes, etc., s'expriment par la langue. Voici pourquoi la langue et les métaphores qu'un homme d'une civilisation et d'une culture donnée utilise-diffèrent de celles qu'utiliserait un homme vivant à l'autre bout du monde.

Les catégories de la langue parlée pré-déterminent nos catégories de pensée. Chaque langue renferme une vision du monde irréductible. Ce n'est que dans la langue que la pensée peut prendre conscience d'elle-même, passer du mouvement informe aux catégories définies.

¹ Danijela Ljepavić, Faculté de Philologie de Nikšić, Université du Monténégro.

1. Les origines historiques des expressions figées

Les gens perçoivent le monde qui les entoure. Ils forment une vision collective de tout ce qui se passe autour d'eux et ils en parlent en utilisant des expressions imagées, surtout quand il faut décrire une chose qui n'est pas matérielle et qui a une autre dimension. C'est pour cela qu'il est utile de connaître les stéréotypes, les croyances, les superstitions et les coutumes d'un peuple pour mieux comprendre leur impact sur la langue.

L'origine des expressions figées est de natures diverses. Les unes sont des « façons de parler » qui ont fait fortune parce qu'elles ont plu par leur caractère expressif, sans qu'on puisse dire si c'est une image ou une comparaison, amorcée ou expérimentée, qui leur a valu ce succès. Cependant, à l'origine, toutes les expressions figées sont motivées : comparaison, métaphore, images ou clichés, certaines ont totalement perdu leur sens premier, d'autres s'adressent encore à l'imagination du locuteur et suggèrent un rapport avec leur étymologie.

Il est dans la nature des locutions de retenir leur motivation, car les mots qui les composent, bien que formant une unité, gardent une certaine autonomie et continuent à évoquer des images qui leur sont propres. Ainsi le sens est clairement motivé dans *tenir le gouvernail*, *tondre un œuf*, *lever un lièvre* ; mais dans la plupart des cas, l'image libérée par la locution s'actualise sans révéler le lien sémantique qui est à la base des valeurs particulières de l'expression.

2. Des origines anciennes

2.1. Mots disparus de l'usage

Les expressions figées maintiennent souvent, par leur durée à travers les siècles, des mots qui ont notamment disparu de l'usage et qui survivent aujourd'hui dans des locutions ou des expressions figées. Ex. en français – *Val*, du latin *vallis*, n'est plus employé de nos jours que dans des expressions géographiques (*le Val d'Andorre*, *les Vaux-de-Cernay*) mais il demeure au pluriel dans la locution *par monts et par vaux* « de tous côtés » et au singulier, sous sa forme vocalisée, dans les locutions à *vau-de-route*, « dans un complet désordre », et à *vau-l'eau* « au fil de l'eau ».

Le lexique se renouvelle et abandonne nombre de mots au cours de son histoire. Certains disparaissent à jamais et nous n'avons plus l'occasion d'employer de vieux mots comme *estrif* « effort » ou *sancier* « guérir », mais d'autres se conservent dans des expressions. Ainsi *noise* signifiait autrefois « bruit, dispute, querelle » ; il n'en reste plus aujourd'hui que l'expression *chercher noise*.

L'héritage de l'ancien français se manifeste par certains vocables qui n'existent pas en dehors d'une séquence figée. Ainsi de ces mots qui n'existent plus que dans les locutions suivantes :

Affilée	<i>d'affilée</i> loc. adv. « à la suite, sans s'arrêter »
Aloi	<i>de bon/mauvais aloi</i> « de bonne/mauvaise qualité »
Bric ou broc	<i>de bric et de broc</i> « au hasard des trouvailles »
Emblée	<i>d'emblée</i> adv. « aussitôt, immédiatement »
Envi	<i>à l'envi</i> adv. « à qui mieux »
Franquette	<i>à la bonne franquette</i> loc. adj. et adv. « sans façon, simplement »
Fur	<i>au fur et à mesure</i> loc. adv. « dans la même mesure, ou proportion, en même temps »
Insu	<i>à son insu</i> loc. prép. « sans que la chose soit connue »
Laps	<i>laps de temps</i> « espace de temps »
Lurette	<i>il y a belle lurette</i> « il y a bien longtemps »
Martel	<i>se mettre martel en tête</i> « se faire du souci, se tourmenter »
Pénates	<i>regagner ses pénates</i> « installer ou changer son domicile »
Prou	<i>peu ou prou</i> « plus ou moins »

Il arrive aussi que certains mots aient changé de sens, mais en conservant une acception ancienne dans une locution. Ainsi doit-on savoir que : *cœur égale* « courage », dans *avoir du cœur à l'ouvrage* ; qu'une *ignorance crasse* est « épaisse », etc. Dans certaines expressions, les mots doivent être pris dans leur sens ancien : *ronger son frein* (frein « mors »), *jeter de la poudre aux yeux* (poudre « poussière »), etc. Dans ce type d'expressions, il y a souvent une confusion spontanée entre le sens ancien et le sens moderne.

Cela prouve qu'un nom peut rester dans la langue, protégé par une locution dont il fait partie comme par un entourage qui le défend des confusions possibles où il était exposé dans un emploi

isolé. Mais pour un étranger, qui ne maîtrise pas encore bien le français comme langue étrangère, il est très difficile de comprendre une telle expression parce qu'il ne peut pas la traduire mot à mot et ainsi comprendre la phrase.

2.2. Archaïsmes

Un exemple caractéristique nous en est fourni par la pittoresque *croquer le marmot* « attendre en se morfondant ». *Croquer le marmot* serait « grogner d'impatience, insulter entre ses dents », étymologie que semble avoir retenue W. von Wartburg, alors que Maurice Rat voit dans le *marmot* non point un « chenet », mais un « marteau de porte », et allègue une ancienne coutume féodale selon laquelle le vassal viendrait « baiser » (croquer) la porte de son suzerain. On croit que l'expression signifie « attendre devant une porte close en cognant impatiemment le heurtoir ». La date de l'expression (fin XVIe) se situe à une époque où le primitif *croquer* « manger » commence à se généraliser ; étape ambiguë et favorable à la naissance d'une expression de ce type ; *croquer*, d'ailleurs, signifie « frapper » dans la plupart des mots de cette époque : *croque-note* « mauvais musicien », *croque-mouche* « géant vantard ». En BCMS la traduction de l'expression *croquer le marmot* serait *čami čekajući* « rester attendre ».

Il importe peu que *joli à croquer* ait signifié à l'origine « digne d'être dessiné » ; ce n'est plus le sens de cette expression et si cela l'était, elle n'aurait pas le succès que lui confère précisément cette fausse interprétation. Il ne faut pas confondre ces « fausses étymologies », qui seraient mieux nommées « fausses motivations », « pseudo-motivations », avec les erreurs d'interprétation des linguistes. La fausse motivation est un caractère objectif du signe linguistique ; elle en détermine le sens, l'emploi, la valeur ; alors que l'étymologie fautive du lexicologue, professionnel ou amateur, n'est qu'un accident étranger à la langue. C'est pour cette raison que *joli à croquer* est une image qui ne s'emploie pas en parlant d'un spectacle ou d'un paysage, car c'est seulement un corps qu'on désire « manger de caresses ». Il est intéressant de remarquer qu'en serbo-croate, il existe une expression analogue, *lijep kao upisan*, littéralement « joli comme inscrit », aujourd'hui complètement opaque (inscrit où ?), mais qui était plus claire autrefois, quand *upisati* signifiait « dessiner » (V. Kanitz).

Aussi, l'expression *ne pas être dans son assiette* « ne pas être à son aise, dans son état accoutumé » vient de *assiette* « position, façon d'être assis », l'assiette du cavalier sur sa monture par exemple, ou de *l'assiette de l'impôt* « sa répartition, l'ensemble des biens et des personnes sur lequel il repose ». Pour la plupart des locuteurs, *ne pas être dans son assiette* représente une métaphore où l'équilibre alimentaire symbolise la santé, le bien-être. En BCMS, la traduction de cette expression serait *ne biti sav svoj* « ne pas être soi-même ».

3. Des origines littéraires

Une autre difficulté que l'étranger doit surmonter pour bien comprendre une langue étrangère est aussi l'origine des locutions qu'on trouve dans la littérature. Ex. en français : François Villon : *Autant en emporte le vent, Mais où sont les neiges d'antan ?* ; La Fontaine : *Attacher le grelot* ; en BCMS : Njegoš : *Ko na brdu ak imalo stoji više vidi no onaj pod brdom* (« qui est sur la colline voit plus que celui qui est sous la colline » – une métaphore employée pour montrer l'importance de s'élever, d'être bien éduqué).

Le Moyen Âge (*Roman de Renart*) et le XVI^e siècle (Ronsard, Du Bellay, Rabelais, Montaigne) avaient par exemple des manières de parler différentes.

Au XVII^e siècle, les expressions figées peuplent le genre burlesque, l'antiroman (Sorel, Scarron, Cyrano, Furetière) et la comédie (Molière, Regnard). Au XVIII^e siècle, Diderot est soucieux d'employer les façons de parler propres à chaque situation. Au XIX^e siècle, Balzac, Hugo, Flaubert s'intéressent aux usages langagiers de leur temps. Au XX^e siècle enfin, de Proust à Prévert, le discours spontané cesse d'être un réemploi volontaire et réfléchi pour devenir une façon naturelle d'écrire.

A La Fontaine, tout particulièrement, nous devons des expressions comme *la mouche du coche* « un empressé, vantard et importun » ; *le coup de pied de l'âne* « insulte d'un homme lâche à celui dont il n'a pas à redouter la force », le coup de pied que l'âne donne au lion devenu vieux.

D'autre part, des expressions comme : *accoucher d'une souris* « aboutir à un résultat ridicule après de grands efforts », telle la montagne soulevée par un tremblement de terre ; *éclairer sa lanterne* « donner des explications en vue de se faire comprendre », par allusion au singe qui avait oublié lui d'allumer la lanterne

magique. On dit de même : *tirer les marrons du feu, se parer des plumes du paon, vendre la peau de l'ours, tuer la poule aux œufs d'or, prendre le Pirée pour un homme*, etc. qui sont autant d'allusions à des fables connues. Mais si La Fontaine a illustré ces expressions, il n'en est pas toujours le créateur ; la fable remonte à Esope et à Phèdre, en passant par les fabulistes médiévaux, et est enrichie de toute la sagesse des fabliaux et du *Roman de Renart*.

A la littérature proprement dite, nous devons la création de personnages exemplaires qui sont devenus des types et des symboles : Harpagon, Sosie, Tartarin, Tartuffe, Rodomont, Figaro, etc.

La plupart des pièces à succès lancent ainsi pour un temps des personnages ou des situations qui prennent une valeur symbolique. Elles immortalisent aussi des répliques ; Molière nous en a laissé un grand nombre qui sont tombées dans le langage courant :

Qu'allait-t-il faire dans cette galère, « pourquoi s'est-il lancé dans cette affaire » ; (Scapin)

Voilà pourquoi votre fille est muette, « réponse caractérisant des explications obscures » ; (Le Médecin malgré lui)

Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse, « se dit de quelqu'un qui donne un conseil intéressé ». (L'amour médecin, Sganarelle, acte 1, scène I)

Voici également quelques exemples en BCMS :

Nema zime

Traduction littérale : il n'y a pas de froid ; signification : il n'y a pas de problème.

Equivalent français : *Il n'y a pas de lézard.*

Il peut paraître étrange d'entendre quelqu'un dire *il n'y a pas de froid* en plein hiver. Le slogan *A Jahorina [nom d'une montagne en Bosnie] il n'y a pas de froid* s'utilise pour dire qu'il n'y a pas de problème à Jahorina, que tout est prêt pour la saison. C'est vrai que ce contraste nous paraît bien intéressant.

La création de cette expression fait suite à un malentendu où l'emprunt d'un mot étranger a joué un grand rôle. D'après le poète et linguiste macédonien Koneski, le mot ζημια, *zimia* en grec, veut

dire « dommage, dégât ». Le mot a été emprunté au grec par les Aroumains qui l'ont sans doute transféré aux populations des pays de langue BCMS. Il est possible qu'au début, la locution *nema zimia* aient été utilisé pour dire *il n'y a pas de dommage*, puis que les locuteurs du BCMS aient confondu le mot *zimia* avec le mot slave *zima* (froid) pour dire finalement *nema zime*, sans se poser plus de questions.

C'est une belle illustration de la manière dont un syntagme d'une langue devient une locution dans une autre. Le sens global n'est pas affecté par le changement de mot, bien que le sens de *froid* et celui de *dommage* soient différents.

Ni po babu ni po stričevima

Traduction littérale : juger ni selon le père ni selon l'oncle

Signification et équivalents français : *sans faveur ; sans distinction de personnes ; en toute équité / objectivité*

Le poème *Uroš i Mrnjavčevići* nous a légué cette expression qu'on utilise dans la vie quotidienne quand il faut dire qu'une décision sera prise d'une manière objective. Le vers du poème était plus long : *ni po babu ni po stričevima, već po pravdi Boga istinoga* « ni selon le père ni selon l'oncle mais selon la justice de Dieu ».

Le poème parle de la dispute de la famille Mrnjavčevići autour du trône du tzar Dušan le Puissant. Uroš, le fils de Dušan, avait normalement droit au trône. La famille Mrnjavčevići était une famille connue en Serbie au XIV^{ème} siècle. Le roi Vukašin, son chef, avait trois fils : Marko, Andrija et Dimitrije. Marko était le plus connu d'entre eux et le plus présent dans les poèmes sous le nom de Kraljević Marko (le prince Marko). Marko est en effet le personnage principal de ce poème dont le contenu est le suivant :

Le père de Marko, le roi Vukašin, et ses frères, Uglješa et Gojko, se disputaient le trône du tzar Dušan qui venait de mourir, bien que la seule personne qui pouvait y prétendre fût le fils du tzar Dušan, Uroš, connu ultérieurement sous le nom d'Uroš le Faible, futur gouverneur serbe.

Puisqu'ils ne pouvaient pas se mettre d'accord, ils décidèrent de solliciter une aide auprès du prêtre Nedjeljko, qui avait communié Dušan et qui avait été son confesseur. Nedjeljko refusa en les renvoyant vers Marko qui était son disciple et le notaire de Dušan. Il souligna que Marko devait savoir qui avait droit au trône :

« Marko dira la vérité,
Puisque Marko n'a peur de personne
Sauf du Grand Dieu. »
Marko accepte et sa mère Jevrosima le supplie :
« Marko mon fils unique,
Que la nourriture de ta mère ne soit pas maudite,
Ne dis pas, mon fils, de mensonges,
Ne décide ni selon le père, ni selon l'oncle
Mais selon le Dieu unique et vrai.
Ne perd pas, mon fils, ton âme ;
Il vaut mieux perdre la tête
Que pécher.

Ayant promis de respecter ce serment et de décider d'une manière objective, Marko alla au Kosovo et, sans écouter les exhortations de son père Vukašin et de ses oncles Uglješa et Gojko, trancha selon les derniers vœux de Dušan :

*Le testament dit que l'Empire appartient à Uroš,
De père en fils
C'est le droit que son père lui a légué
Avant sa mort Dušan décida ainsi.*

Le père et les oncles lui en voulurent, mais Marko ne voulut pas écouter les vœux de son père ni de ses oncles et décida d'une manière impartiale, d'où l'origine de l'expression *ni po babu ni po stričevima* « ni selon le père, ni selon les oncles ».

Ostati na cjedilu

Traduction littérale : laisser quelqu'un à la passoire/au filtre
Signification et équivalent français : *laisser quelqu'un en rade/en panne*

L'image vient de la traite d'une chèvre ou d'une brebis, au cours de laquelle les crottes sont filtrées. Cette image est claire et veut dire que la crotte reste dans la passoire et qu'on prend le lait. La crotte est par conséquent quelque chose d'inutile qu'on jette.

Aujourd'hui on dit *ostaviti koga na cjedilu* « laisser quelqu'un dans la passoire », au moment où ce quelqu'un a besoin d'aide. Ainsi

n'est-il pas seulement déshonoré, mais aussi seul et trahi. Il s'agit du passage au sens figuré.

Dobiti korpu

Traduction littérale : se faire enfoncer un panier

Signification et équivalent français : *essuyer un refus ; ramasser une veste ; prendre un râteau, une tôle*

Le mot *korpa* trouve son origine en allemand. La signification de ce mot est *refus*. L'expression *dobiti korpu* « se faire enfoncer un panier » vient aussi de la langue allemande, de l'expression *einen Korb bekommen*, de la même manière que *dati korpu* « donner un panier » vient de l'expression *einen Korb geben*, employée pour refuser quelqu'un.

Néanmoins, ce n'est pas la fin de l'explication : en consultant la source Duden, *Etymologie Herkunftszörterbuch der deutschen Sprache*, on trouve sous le mot *KORB* une histoire très intéressante. Au XVe et XVIe siècle existait entre amants une coutume très répandue. L'amoureux montait jusqu'à la fenêtre de sa chérie dans un panier. Si la fille le refusait, elle lui donnait un panier percé qui le faisait tomber à terre. Cette coutume a aussi été décrite dans un poème de Thomas Murner (1475-1573).

En français par contre, *ramasser/remporter/prendre une veste* veut dire « subir un échec ». Cette expression s'explique à partir de la locution *être capot* « être ruiné, vaincu », empruntée aux jeux de cartes, d'où *capote* « coup par lequel on fait un adversaire capot », qui, confondu avec son homonyme, a permis le glissement à *veste*. *Prendre une capote* n'est pas attesté mais l'explication est vraisemblable et plaisante. *Prendre une veste* a d'abord voulu dire « échouer aux élections », mais s'est rapidement étendu à d'autres contextes.

Plakati kao godina

Traduction littérale : pleurer comme l'an/ pleurer beaucoup

Signification et équivalent en français : *pleurer comme une madeleine*

Pour expliquer cette expression, il faut surtout expliquer l'origine du mot *godina*. Aujourd'hui on comprend par *godina* le cercle de la Terre autour du Soleil (l'année astronomique) ou une

période de 12 mois (l'année civile). Dans le dictionnaire de *Matica srpska*, on trouve une autre explication du mot *godina* : orage, intempéries, pluie. En connaissant cette signification du mot *godina*, il est facile de comprendre que l'expression *plače kao godina* veut dire « il pleure comme la pluie ». Les gens rajoutent souvent l'adjectif *noir* pour dire *une année noire* afin d'intensifier la douleur. Encore une fois, l'opacité de l'expression résulte de l'ignorance de la signification des mots qui la composent.

4. Langues latine et grecque ancienne

Il sied aussi de noter que l'origine de beaucoup d'expressions, même quand on peut fixer leur apparition dans la langue, se perd dans la nuit des temps et des peuples. En ce qui concerne la langue française, on peut dire que beaucoup d'expressions se trouvaient déjà dans la langue latine ou dans la langue grecque ancienne et qu'il y a entre les langues vivantes de toutes sortes, notamment entre les langues romanes, anglaise, allemande, slaves, des locutions semblables ou identiques, sans qu'il y ait eu nécessairement interpénétration d'une langue à l'autre. Les mêmes sensations, les mêmes sentiments, les mêmes images marquent ce fonds commun et humain d'expressions. C'est justement en tant que témoignage de modes de vie et de pensée d'autrefois que les locutions méritent d'être redécouvertes, comme un domaine méconnu de notre « patrimoine culturel ».

Les Grecs et les Latins ont, comme tous les peuples, une abondante phraséologie basée sur leurs mœurs, leurs techniques, leur histoire. Beaucoup de leurs expressions sont passées en français, sous forme de calque ou avec des équivalents. C'est le cas de *tirer une épine du pied* « délivrer d'un sujet de contrariété » ou *rentrer dans sa coquille* « se renfermer dans l'isolement, l'inaction ». Le latin médiéval a été un des modes de transmission de cet héritage antique. Beaucoup d'expressions latines se sont conservées sous leur forme originale en français et en BCMS :

Mutatis mutandis ; hic et nunc, etc.

Certains mots se sont lexicalisés et on n'hésite pas à parler de *statu quo*, *quiproquo*, d'une condition *sine qua non*, ou d'une *persona grata*, etc.

Il y a d'autres expressions françaises qui ne sont que des calques derrière lesquels se cachent des originaux latins. En BCMS, nous avons gardé les originaux latins :

Le corps du délit « corpus delicti »
Une pétition de principe « petitio principii »
Une restriction mentale « reservatio mentalis »
Une force d'inertie « vis inertiae », etc.

5. Vie quotidienne

On peut dire que les expressions tirées de la vie quotidienne sont plutôt transparentes. Il y en a qui dérivent de la vie sociale ; en effet, les institutions, les techniques, voire les coutumes et les mœurs évoluent et, tombant en désuétude, laissent dans la langue des mots et des métaphores qui ont perdu tout contact avec la réalité dont ils sont issus. Pour comprendre une expression telle que *donner le change* « tromper », il faut savoir que dans la chasse à courre il arrive que le cerf change sa voie en suivant la trace d'une autre bête dont l'odeur dérouté les chiens en les entraînant sur une autre piste.

Voici quelques exemples en BCMS :

Pijan kao majka

Traduction littérale : ivre comme une mère
Signification et équivalent en français : *soûl comme une bourrique ; soûl comme un Polonais*

Il y a plusieurs théories pour expliquer l'origine de cette expression.

Tous ceux qui aiment boire disent que l'âme de l'alcoolique est aussi noble que celle de la mère, d'où cette expression. Mais la réalité nous montre que ce n'est pas vrai et que l'alcoolisme est un malheur et non pas une bonté comme les bons gestes de la mère. Essayons de trouver d'autres explications.

Borislav Berić, académicien et chef de la clinique d'obstétrique et de gynécologie à Novi Sad, donne l'explication suivante :

« A l'époque où les femmes accouchaient à la maison sans l'aide des médecins, les sages-femmes leur donnaient un alcool fort, comme de l'eau de vie par exemple, pour apaiser la douleur. Il est constaté dans la médecine qu'une petite quantité d'alcool décontracte l'utérus et les muscles, ce qui aide à accoucher plus facilement. Ce n'était pas seulement la méthode pratiquée en Yougoslavie mais aussi dans les pays scandinaves. Du coup, les femmes, futures mères, étaient vraiment soûles. »

Ce serait plutôt une explication populaire.

L'explication des linguistes diffère un peu. Evoquant l'enquête du linguiste russe Nikita Tolstoy, Dragana Mršević-Radović (2008), l'un des meilleurs connaisseurs de la phraséologie en Yougoslavie, dit que la comparaison slave *soûl comme une mère* est liée à une expression plus large : *soûl comme la terre mère (alma mater)*. Comme base de cette comparaison, Tolstoy s'appuie sur le sentiment des gens d'antan que la terre était la mère de tout le monde. Pour pouvoir *donner naissance*, la terre doit être bien trempée d'eau. Au printemps, suite à la pluie et à l'eau qui tombe du ciel, la terre devient bien humide, soûle. Pour justifier l'explication de *pijan* « soûl » pour dire bien abreuvé, on trouve une autre expression : *sit i pijan* pour dire « repu et abreuvé ». On dit que la terre et le sable « boivent de l'eau » (*piju vodu*) et qu'ils sont « abreuvés, trempés, soûls » (*napojeni, natopljeni, napijeni*).

Puisque les deux expressions existent en BCMS : *pijan kao zemlja* et *pijan kao majka* « soûl comme la terre » et « soûl comme une mère », on peut conclure que les deux explications valent.

Nous avons en BCMS d'autres expressions avec la même signification :

Pijan kao ćuskija/bačva/čep/svinja

Traduction littérale : soûl comme un pied-de-biche/un fût/un bouchon/un cochon

Josip Matešić (1982) dans son « Dictionnaire phraséologique » explique que soûl comme un levier (*ćuskija*) veut dire être ivre jusqu'à en perdre connaissance. On se demande pourquoi ivre comme un pied-de-biche ? Mais il est connu qu'un pied-de-biche tombe tout seul et ne peut pas tenir debout, ce qui donne l'image d'un ivrogne qui tombe suite à une bonne cuite.

Pour la comparaison *comme un bouchon*, l'explication est simple : le bouchon qui ferme la bouteille doit être bien trempé d'alcool. Pour le fût, c'est la même chose, puisqu'il sert de récipient à l'alcool tandis que le cochon est toujours sale et maladroit tel un ivrogne.

L'expression *pijan kao duga* est intéressante aussi pour une autre raison. Le mot *duga* veut dire « arc-en-ciel » si on met l'accent long *dûga* ; mais dans cette expression, il nous faut une autre signification, que l'on obtient si l'on met un accent court sur le « u » de *dùga* : ce mot prend alors le sens d'une planche courbée faisant partie du fond d'un fût. Cette planche est bien évidemment trempée d'alcool tout comme le bouchon et le fût. Mais on peut aussi utiliser l'expression *pijan kao dùga* « ivre comme un arc-en-ciel » parce que l'arc-en-ciel, d'après une croyance slave, boit de l'eau pour la reverser ensuite sous la forme de pluie. (Dragana M. Radovic 2008 :158).

Izvući deblji kraj

Traduction littérale : tirer la plus grosse partie du bâton

Signification et équivalent en français : *saisir le bout merdeux du bâton ; tirer à la courte paille*

C'est une expression qui a une double signification : positive et négative. Si l'on parle du partage de quelque chose, il vaut mieux obtenir la grosse part et la signification de cette expression est plutôt positive. Mais pour expliquer la signification négative, il faut se souvenir du dicton qui énonce *le bâton a deux parties*. Puisqu'on prend le bâton par la partie la moins grosse pour pouvoir battre quelqu'un avec l'autre – plus grosse, il est clair que si l'on attrape la partie grosse, cela veut dire qu'on est bien battu et que la signification est plutôt négative.

En croate, on utilise l'expression *tirer la partie mince du bâton* pour dire « ne pas bien profiter ». Cette signification est sans doute liée à l'explication du partage et il est logique que si l'on tire la partie la plus maigre, l'on n'obtient pas grand-chose et notre situation est plutôt défavorable.

Mais il existe aussi l'expression *tirer le court bâton* pour dire « finir mal ». Elle provient d'une coutume employée pour désigner celui qui serait chargé d'un travail désagréable : on tirait alors des allumettes, l'une étant toujours plus courte que l'autre. En français,

l'expression équivalente est *tirer à la courte paille* « tirer au sort, au moyen de brins de longueurs inégales tenus cachés et dont les extrémités visibles ont été placées de niveau, le perdant étant celui qui a tiré le brin le plus court ». On a d'abord dit *tirer à la longue paille*. Le verbe *tirer* s'est imposé à cause de *tirer au sort*. Cela montre que le contexte aide à bien comprendre si la signification de cette expression est positive ou négative.

En français, on utilise aussi le mot *bâton*, mais il suffit d'ajouter l'adjectif *merdeux* pour comprendre que la situation ou la personne est extrêmement déplaisante : aucun côté, aucun aspect du bâton n'est acceptable ou maniable. La forme développée est : *c'est un bâton merdeux, on ne sait pas par quel bout le prendre*.

Naći se u nebranom grožđu

Traduction littérale : se trouver dans le raisin non récolté

Signification : se trouver en danger

Equivalent en français : *être dans de beaux draps ; être dans de vilains/mauvais draps*.

Cette expression veut dire : se trouver dans une situation désagréable. L'origine vient d'une situation réelle, quand les vigneronns voulaient garder le raisin dans le vignoble et que quelqu'un essayait de le récolter (voler) : il était alors battu ou même tué. Donc, la signification était concrète au début et, avec le temps, on a commencé à l'utiliser dans d'autres situations aussi embarrassantes que celle du vol de raisin. Il est intéressant de noter que parmi toutes les langues slaves cette expression existe seulement en BCMS, en macédonien et en bulgare.

Mais pourquoi dit-on en français : *être dans de beaux draps ? Être dans de vilains/mauvais draps ?* D'après le dictionnaire d'Alain Rey et Sophie Chantereau (2003), l'expression vient de *estre couché en blancs draps* (Satire Ménippée), puis *être (et mettre) dans de beaux draps blancs* « être montré avec tous ses défauts ». Les beaux draps blancs, chez Cholières, évoquent la sieste. *Mettre un homme en beaux draps blancs*, c'est mettre ses défauts dans tout leur jour. (Le Duchat, 1738). *Drap* pourrait signifier « étoffe » ; dans l'Antiquité et au Moyen Age, l'habit blanc revêtait les personnages ridicules ou qu'on voulait publiquement tourner en dérision (ainsi Hérode habille Jésus de blanc avant de le renvoyer devant Pilate ; Luc 23, 11). Du contraste entre la noirceur métaphorique et les beaux draps

blancs (que blanc ait ou non une valeur symbolique de dérision) on passe à une antiphrase sur *beau*. Les *beaux draps* ou *jolis draps* représentent la « sale situation ». La valeur de « linceul » a pu aussi jouer un rôle pour orienter la locution.

Obrati zelen bostan

Traduction littérale : récolter un melon vert

Signification : échouer

Équivalent français : *être dans un beau pétrin ; être dans la mélasse.*

La même expression avec la signification *finir mal* existe en allemand et en latin : *du wirst nicht gut fahren ; male succedet tibi.*

L'origine de cette expression vient d'une situation réelle où le maraîcher récolte très tôt le melon, quand il est encore vert. Donc, il a mal fait son travail. L'adjectif *vert* a disparu de l'expression d'origine et on entend souvent dire : *obradi bostan* « récolter un melon ». Ce manque de qualification du vert rend l'expression plus difficile à comprendre car il n'y a rien de mal à récolter un melon mais si on le récolte quand il est encore vert, le travail n'est pas bien fait et l'on peut subir des conséquences d'où vient l'explication de cette expression en BCMS.

La signification est la même que pour l'expression *se trouver dans le raisin non récolté*. Il apparaît simplement que l'on ait utilisé l'une là où il y avait des champs de melons et l'autre là où était cultivée la vigne.

L'équivalent français pour cette expression est : *être dans un beau pétrin*. La métaphore est très courante, de la matière pâteuse (comestible ou, au contraire, ignoble) à la situation confuse (cf. panade, purée, mouscaille) ; ici, pétrin apporte une autre valeur : contenant où l'on brasse la pâte. La même explication est pour la mélasse qui est une sorte de sirop, un « résidu sirupeux de la cristallisation du sucre » (Petit Robert), très gluant.

Glup do daske

Traduction littérale : stupide jusqu'à la planche

Signification et équivalent en français : *stupide jusqu'à la gauche ; jusqu'à la garde*

Pour dire « jusqu'au plus haut point » ou « jusqu'au bout », on utilise en BCMS la locution *jusqu'à la planche*. On se demande pourquoi on fait référence à une planche. Ce n'est pas le seul cas où le mot *planche* est utilisé pour une comparaison de ce type. On dit aussi *il lui manque une planche dans la tête* pour dire que quelqu'un est un peu perdu ou stupide. Aussi pour dire que quelqu'un a trop bu, on dit qu'il est *soûl jusqu'à la planche*. Pour pouvoir expliquer ce phénomène de la planche, il faut se souvenir de l'expression que les automobilistes utilisent quand ils veulent rouler le plus vite possible. En l'occurrence, ils disent *jusqu'à la planche*. Et c'est vrai que derrière le marchepied du gaz (la pédale de l'accélérateur) dans la voiture, il y a une planche qui sert à limiter la pédale. Donc, si la pédale touche cette planche, c'est vraiment jusqu'au plus haut point. Autrefois, le plancher des automobiles était en planche de bois. C'est comme avec l'expression française *appuyer sur le champignon*, bien que l'accélérateur n'ait plus la forme d'un champignon. En français, il y a l'expression *avoir le pied au plancher* ou *rouler à fond la caisse* qui ont le même sens. L'expression *jusqu'à la planche* s'utilise uniquement dans la langue parlée. L'idée de départ provenait donc du champ du mécanisme avant de s'étendre à d'autres utilisations.

Pala sjekira u med

Traduction littérale : la hache est tombée dans le miel

Signification et équivalent en français : *un coup de chance / de pot / de bol / de veine*

L'expression *la hache est tombée dans le miel* pour dire « un coup de chance » ne serait pas opaque s'il n'y avait pas le mot *hache* qui nous confond. C'est une expression très utilisée dans le territoire de l'ex-Yougoslavie et Vuk Stefanović Karadžić (1852) l'explique ainsi :

« Les arbres sont parfois pleins de miel d'abeilles sauvages. Les villageois coupaient le bois pour le chauffage en hiver et si la hache en coupant l'arbre tombait sur ce miel, c'était vraiment un coup de chance, un peu de miel inattendu pour toute la famille. »

Il y en a qui ne croient pas en cette explication et on entend souvent dire *pala mu je kašika u med* « sa cuillère est tombée dans le miel ». Que la cuillère tombe dans le miel n'est pas tellement

inattendu et, comme il est plus naturel de concevoir cette image transparente, on l'a adoptée également.

Ući na mala vrata

Traduction littérale et équivalent en français : *entrer par la petite porte*

Il est intéressant de savoir que passer par la petite porte est plus facile que par la grande. Bien évidemment, il s'agit d'une métaphore, mais l'origine de cette image se trouve dans la construction des maisons qui possédaient et possèdent encore aujourd'hui une grande porte servant d'entrée principale pour tout le monde et une petite porte, entrée cachée réservée aux membres de la famille et à leurs amis ou cousins. Si l'on passe par cette porte, cela signifie qu'on est bien aimé de la famille. Cette métaphore a encore une fois été répandue et, si quelqu'un a trouvé un emploi en passant par la petite porte, il est clair qu'il avait un ami pour l'aider et le faire passer par ce biais.

Voici encore un exemple montrant comment une vraie situation, cette fois l'architecture de la maison, est à l'origine de la création d'une expression imagée.

Bez dlake na jeziku

Traduction littérale : sans poil sur la langue
Signification : être honnête

Equivalent en français : *avoir la langue bien pendue* peut servir d'équivalent mais il y a une autre expression, peut-être encore plus appropriée : *avoir la langue mal affilée*, combinée avec *mauvaise langue* (ex : dire avec sa mauvaise langue bien pendue).

Cependant il faut dire que cette expression en BCMS n'a pas uniquement une connotation négative : il s'agit simplement d'une personne qui raconte tout pour dire la pure vérité même si elle blesse quelqu'un. C'est pour cela que l'expression *dire ses quatre vérités à quelqu'un* est plus appropriée comme traduction de cette expression BCMS.

L'expression allemande de même signification est *avoir du poil sur la langue* (*Haare auf der Zunge Haben*). Une autre expression est aussi utilisée pour dire *parler ouvertement* : « avoir du poil sur les dents » (*Haare auf den Zähnen haben*). La question qui se pose ici

est de savoir si la langue BCMS a vraiment emprunté cette expression aux Allemands pour ensuite la modifier, comme c'est parfois le cas avec l'utilisation d'un emprunt.

Il y a une croyance chez les Slaves qui dit qu'il y a du poil sur la langue de ceux qui mentent. Cela veut dire qu'une langue sans poil est surtout caractéristique de ceux qui disent toujours la vérité. Donc, ils peuvent pendre la langue et la montrer sans poil, c'est-à-dire qu'ils n'ont rien à cacher et qu'ils peuvent dire les quatre vérités.

Chez les Allemands, il y a une autre histoire, celle d'un homme qui voulait se montrer comme loup-garou et qui a commencé à montrer ses poils et ses veines. Comme il paraissait fier de lui et prêt à tout dire et même à faire peur, l'expression *avoir du poil sur la langue et sur les dents* a été utilisée. Il faut ajouter aussi que le *dictionnaire étymologique allemand* explique que la pilosité est le symbole de l'homme libre. Du coup, le poil sur la langue et sur les dents montre que l'homme est libre de tout dire.

Il reste toujours à expliquer pourquoi on a changé l'existence du poil dans l'expression BCMS pour dire la même chose.

Il ne faut pas confondre cette expression avec *avoir un cheveu sur la langue* en français car c'est un faux ami. Cela veut dire zézayer. Si quelqu'un dit la pure vérité, on utilise l'expression *dire ses quatre vérités*. Ces vérités personnelles sont toujours désobligeantes pour celui qui en est l'objet. *Quatre* a une valeur intensive, mais ne s'explique pas spécifiquement, sinon par l'image implicite du cadran, totalité divisée en quatre secteurs.

Conclusion

Nous avons déjà mentionné que l'objectif de cet article était de donner l'origine d'expressions BCMS plus que d'expressions françaises, car il y a plus d'ouvrages en français qu'en BCMS qui traitent cette problématique. Nous pouvons constater que l'histoire, la religion mais aussi les croyances et les superstitions jouent un grand rôle dans la formation des expressions figées.

Nous avons donné seulement des exemples pour quelques domaines fournisseurs, exemples que nous avons choisis à partir des ouvrages de Milan Šipka, Dragana Mršević Radović et de Veselin Čajkanović.

Finalement, les expressions sont souvent basées sur une expérience quotidienne qui varie peu d'un pays à l'autre car cette

expérience est commune à l'homme en général ou, en tout cas, est partagée à l'intérieur d'une même culture. Dans les deux cultures, d'anciens modes de vie nous ont légué des expressions figées sous une forme et dans un sens désuets, expressions qui ont la vie d'autant plus durable qu'on en comprend moins la signification première, ce qui est, on l'a dit, la principale cause du succès d'une expression.

Références bibliographiques

- Duneton, Claude. *La Puce à l'oreille*. Paris: Le livre de poche, 1990.
- Čajkanović, Veselin. *O magiji i religiji* [De la magie et de la religion]. Belgrade: Biblioteka baština, 1985.
- Čajkanović, Veselin. *Stara srpska religija i mitologija* [Ancienne religion et mythologie serbe]. Belgrade: Srpska akademija nauka i umjetnosti, Srpska književna zadruga, 1955.
- Drašković, Vlado. *Francusko-srpskohrvatski rječnik sa poslovicama* [Dictionnaire français-serbo-croate avec les proverbes]. Belgrade: Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, 1990.
- Grand Robert de la langue française*. Paris: Le Robert, 2001.
- Gross, Gaston. *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*. Paris: Ophrys, 1996.
- Guiraud, Pierre. *Les locutions françaises*. Paris: Presses Universitaires de France, 1973.
- Le Petit Robert*, Paris: Dictionnaires Le Robert, 2004.
- Littré, Emile. *Dictionnaire de la Langue française*. Paris: Gallimard, 1959.
- Matešić, Josip. *Frazeološki rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* [Dictionnaire phraséologique du croate ou du serbe], Zagreb: Školska knjiga, 1982.
- Milosavljević, Boško. *Srpsko-francuski rječnik idioma i izreka*. [Dictionnaire des idiomes et des dictons serbe-français]. Belgrade: Srpska književna zadruga, 1994.
- Mršević-Radović, Dragana. *Frazeologija i nacionalna kultura* [Phraséologie et culture nationale], Belgrade: Biblioteka književnost i jezi, 2008.
- Rey, Alain & Sophie Chantreau. *Dictionnaire d'expressions et locutions*. Paris: Le Robert, 2003.
- Šipka, Milan. *Zašto se kaže ?* [Pourquoi dit-on ?]. Novi Sad: Prometej, 2008.
- Stefanović-Karadžić, Vuk. *Srpski rječnik* [Dictionnaire de la langue serbe]. Belgrade: Zavod za udžbenike, 1856.
- Zouogbo, Jean-Philippe Claver. *Le proverbe entre langues et cultures : une étude de linguistique confrontative allemand / français / bété*. (= Études contrastives, vol. 10). Francfort/Main: Peter Lang, 2009.



TRANSPPOSITION DES ÉVÉNEMENTS PASSÉS DANS LA TRADUCTION DU BOSNIEN/CROATE/MONTÉNÉGRIN/SERBE EN FRANÇAIS

Résumé : *Dans cet article nous présentons les possibilités de traduction des temps passés du bosnien/croate/monténégrin/serbe (BCMS) en français dans un texte littéraire. L'emploi dominant du parfait (passé composé), le système verbal simplifié, ainsi que les différentes valeurs des temps verbaux dans les langues BCMS représentent sans doute un défi pour les traducteurs francophones, dont la langue maternelle dispose de cinq temps du passé.*

Mots clés : aspect, temps, passé, traduction, équivalence

1. Introduction

Cette recherche porte sur la traduction des temps passés en français et dans les langues BCMS, et sur l'importance de la catégorie de l'aspect verbal lors d'un procès traductologique. Nous supposons que l'aspect peut bien faciliter le travail du traducteur, dans le sens qu'il peut l'aider à déterminer la valeur temporelle qui doit être signifiée. Cette valeur peut être désignée par le verbe même (comme dans les langues BCMS) ou bien par un temps verbal particulier (comme en français). En effet, les langues BCMS permettent l'emploi d'un seul temps verbal (parfait) correspondant à plusieurs temps français (tels que l'imparfait et le passé simple). Cette possibilité est due au fait que les langues BCMS sont purement aspectuelles et qu'un temps, employé à l'aspect approprié, peut bien remplir la fonction de plusieurs temps français. Notre hypothèse de départ repose ainsi sur le fait que la transposition des temps verbaux dans un texte littéraire va dépendre non seulement du temps employé dans le texte original, mais également de la valeur aspectuelle qui doit être exprimée.

Nous retracerons dans un premier temps l'expression de l'aspect dans nos langues d'intérêt et présenterons ensuite les deux plans énonciatifs définis par É. Benveniste. Nous aborderons enfin les possibilités de traduction de ces temps. Cette partie sera illustrée par des exemples du roman « Hansenova djeca » d'Ognjen Spahić et de sa traduction française (*Les enfants de Hansen*). Nous reprendrons certains segments narratifs du roman pour décrire un certain nombre de caractéristiques des temps passés en français,

¹ Marija Dulović, doctorante à l'Université de Strasbourg.

notamment dans l'objectif de les comparer avec les temps utilisés dans le texte original.

2. Aspect, temps passés et énonciation

2.1. Expression de l'aspect en BCMS et en français

L'aspect est défini comme la catégorie grammaticale qui permet de décrire la durée de l'action désignée par le verbe. Les langues BCMS marquent l'aspect morphologiquement : on y fait une distinction claire entre les verbes perfectifs et imperfectifs grâce à un simple procès d'affixation, ce qui implique que ce sont certains suffixes ou préfixes qui changent le sens (l'aspect) du verbe. Prenons comme exemple le verbe *čitati* (lire), qui est imperfectif, c'est-à-dire suppose une certaine durée ; sa paire perfective serait le verbe *pročitati*, qui, employé dans un contexte, marque un procès perfectif.²

La *Grammaire méthodique du français* (Riegel, Pellat & Rioul 2013 : 519) distingue en français l'aspect grammatical et l'aspect lexical. Ceci veut dire que la durée d'une action peut être marquée grammaticalement, à savoir par l'utilisation de la paire temporelle imparfait/passé simple.³ L'aspect lexical porte sur le sens lexical du verbe même, qui est aussi appelé « modalité d'action », et en linguistique allemande *Aktionsart* (*Grammaire méthodique du français* 2013 : 519). Nous dirions ainsi que, par exemple, le verbe *marcher* (*hodati*) est imperfectif, alors que *sortir* (*izaći*) est perfectif. La *Grammaire méthodique du français* (2013 : 521-522) souligne que la présence ou l'absence du complément d'objet peut déterminer l'aspect désigné par le verbe : *manger* (*jesti*) est

² Les grammaires (Stanojčić & Popović 2002; Piper & Klajn 2013) font aussi mention des verbes biaspectuels, c'est-à-dire ceux qui peuvent être à la fois perfectifs et imperfectifs, en fonction du contexte ; ce sont des verbes tels que *čuti* (*entendre*), *vidjeti* (*voir*), *ručati* (*déjeuner*), *večerati* (*dîner*), *telefonirati* (*téléphoner*). Stanojčić & Popović (2002 : 105) soulignent que l'existence des verbes biaspectuels rapproche le serbe des langues non-slaves (anglais, français, allemand, etc.), tandis que l'existence des verbes ayant deux aspects distincts le différencie de ces langues.

³ Le passé composé peut être employé au lieu du passé simple, mais le couple *imparfait/passé simple* est le plus commun dans la distinction aspectuelle fondamentale en français. Stanojević (2009 : 127) indique que tous les temps prétéritaux, sauf l'imparfait, pourraient y figurer au lieu du passé simple.

imperfectif dans *Je mangeais* (jeo sam), mais perfectif dans *Je mangeais une pomme* (jeo sam jabuku). Nous ajouterions que ceci s'explique par notre connaissance du monde et que, même si la durée du processus *manger une pomme* peut durer pendant un certain temps et exige une période de temps pour être complété (ce qui permet l'emploi d'un verbe imperfectif), ce processus a dû être interrompu ou achevé à un moment donné (et c'est pour cela que le processus *manger une pomme* est considéré comme perfectif).

Nous constatons que la distinction entre les verbes perfectifs et imperfectifs apparaît non seulement dans les langues slaves mais aussi en français. Cependant, dans les langues slaves cette distinction est normalement faite grâce à un affixe, alors qu'en français cette distinction repose sur le sens même du verbe.⁴ Certaines formes modales et stylistiques peuvent être utilisées pour exprimer l'aspect en français ; ce sont des constructions telles que *être en train de*⁵, *se mettre à*, *venir de*.⁶

La disparité entre le système français et celui des langues BCMS peut être mieux illustrée par les exemples ci-dessus. Afin d'établir une distinction claire entre les deux types de procès, un temps verbal spécifique doit être employé en français :

1) *Je sortais deux fois par semaine quand j'habitais à Paris.*

1') *Izlazila sam dva puta nedjeljno kada sam živjela u Parizu.*

2) *Il sortit/est sorti avec ses amis.*

2') *Izašao je sa prijateljima.*

⁴ Néanmoins, il y a en français un certain nombre d'affixes qui peuvent changer l'aspect du verbe, comme les préfixes *re-* dans *voir* : **revoir** et *s'en-* dans **s'endormir**, **s'envoler**, ou les suffixes en gras dans les verbes **chantonner**, **siffloter**, **voleter**, **sautiller**, **discutailler**, **gratouiller**. (Thomas & Osipov 2012 : 280)

⁵ La construction *être en train de* marque l'aspect progressif (*Grammaire méthodique du français* 2013 : 524). Elle correspond au présent progressif/continu en anglais : *I am reading* = *Je suis en train de lire*, et marque donc l'action qui se déroule au moment où l'on parle.

⁶ La *Grammaire méthodique du français* (2013 : 523) distingue les aspects inchoatif et terminatif ; ceux-ci s'expriment à l'aide de périphrases verbales ou de constructions suivies de l'infinitif. Ainsi les constructions inchoatives *se mettre à*, *commencer à* marquent le procès dès son début, alors que *finir de*, *cesser de*, *achever de*, *terminer de* marquent l'aspect terminatif et présentent le procès seulement avant sa fin.

3) Il entraît toujours dans la salle avec les mains dans les poches.

3') Uvijek je ulazio u salu držeći ruke u džepovima.

4) Il entra/est entré dans la salle et ouvrit/a ouvert le livre.

4') Ušao je u salu i otvorio knjigu.

Nous observons que l'imparfait français (*sortais, entraît*) correspond au parfait⁷ imperfectif dans les langues BCMS (*izlazila sam, ulazio je*), alors que le passé simple ou le passé composé (*est sorti, est entré*) correspondent au parfait perfectif (*izašao je, ušao je*).⁸ Il est intéressant de noter que deux temps français correspondent à un seul temps dans les langues BCMS, ce qui signifie que ce parfait, à la différence de son équivalent français, peut être utilisé pour signifier les procès perfectifs aussi bien que les procès imperfectifs, en employant le verbe d'aspect correspondant. Nous verrons dans la troisième partie que le parfait peut également remplacer d'autres temps passés en français.

Étant donné que les langues BCMS sont capables d'exprimer l'aspect morphologiquement, on n'a pas besoin de marquer l'aspect grammaticalement en plus (en opposant certains temps comme l'imparfait et l'aoriste/parfait)⁹. L'aspect en français n'est pas signifié morphologiquement et, afin de désigner la durée exacte d'un procès, il est nécessaire d'utiliser un temps verbal approprié. De plus, peu importe qu'en français le verbe *sortir* n'ait pas d'opposé imperfectif, peu importe aussi la valeur lexicale du verbe, dans ces cas nous voyons que c'est le temps verbal spécifique qui dévoile la manière dont un procès va être interprété : soit comme perfectif (limité), soit comme imperfectif (illimité).

⁷ Le parfait équivaut au passé composé et l'aoriste au passé simple.

⁸ Il est clair que, dans certains contextes, l'aoriste peut être utilisé au lieu du parfait : *izade, uđe, otvori*.

⁹ Il nous semble opportun de signaler le fait que même dans les langues BCMS, on marquait autrefois la différence entre les procès perfectifs et imperfectifs en opposant l'imparfait à l'aoriste. Thomas (2005) a comparé la traduction de la Bible faite par Vuk Karadžić avec deux traductions françaises ; on y remarque une analogie impeccable au niveau de l'emploi de l'imparfait et du passé simple/de l'aoriste dans les deux langues. Cette recherche montre qu'on employait l'imparfait et l'aoriste régulièrement dans les langues BCMS, mais, grâce à la création des paires aspectuelles, le système des temps verbaux a été considérablement simplifié et les temps tels que l'aoriste et surtout l'imparfait ne sont pas employés aussi habituellement dans la langue quotidienne.

Enfin, sur la base des exemples cités ci-dessus, nous avons l'impression que le parfait perfectif dans les langues BCMS correspond au passé simple français, tandis que le parfait imperfectif correspond à l'imparfait français. En termes de possibilités de traduction de ces temps, c'est vrai que ce sont les équivalents les plus souhaitables et les plus appropriés. Cependant, dans les traductions les exceptions à cette « règle » non écrite ne sont pas rares, comme nous le verrons dans les exemples de la partie suivante.

2.2. L'énonciation historique et discursive

Avant de procéder à l'analyse relative à l'utilisation des temps passés dans un texte littéraire, nous estimons utile d'évoquer les deux plans d'énonciation définis par Émile Benveniste (1966), dont nous utiliserons les interprétations lors de notre analyse. Benveniste distingue en effet le plan d'énonciation historique et le plan d'énonciation du discours et explique que ces deux plans conditionnent l'emploi des temps passés.

Dans l'énonciation historique, la narration n'est pas marquée par la présence du locuteur, qui observe ou raconte les événements d'une certaine distance. L'histoire semble être coupée de l'acte d'énonciation et « les événements sont présentés comme indépendants, situés dans une temporalité autre que celle du locuteur » (*Grammaire méthodique du français* 2013 : 1001). On rencontre ce système généralement dans la langue écrite, dans la narration au passé, ce qui permet une coupure par rapport au moment où l'on parle. Ce plan est caractéristique des livres historiques, mais il est assez courant dans les textes littéraires. Benveniste insiste sur l'exclusion des catégories déictiques telles que *je, tu, ici, maintenant* dans l'énonciation historique et explique qu'on y emploie la troisième personne. Le temps principal dans le plan historique est le passé simple, mais d'autres temps tels que l'imparfait, le plus-que-parfait et le passé antérieur peuvent y être employés.

D'autre part, l'énonciation de discours est caractéristique de la langue parlée, ainsi que des textes narratifs auxquels le locuteur prend part lui-même : « correspondances, mémoires, théâtre, ouvrages didactiques, bref tous les genres où quelqu'un s'adresse à quelqu'un, s'énonce comme locuteur et organise ce qu'il dit dans la catégorie de la personne » (Benveniste 1966 : 242). Dans ce plan

toutes les personnes (*je, tu, nous, vous*) sont employées. Les événements évoqués « sont mis en relation avec l'actualité du locuteur » (*Grammaire méthodique du français* 2013 : 1002). Le plan discursif permet l'emploi de tous les temps verbaux, sauf les passés simple et antérieur.

Pour clôturer cette partie, nous signalerons seulement qu'il « existe certes des textes qui ne présentent qu'un seul de ces deux systèmes » mais que « beaucoup de textes présentent un mélange des deux systèmes, dont ils associent les formes spécifiques » (*Grammaire méthodique du français* 2013 : 1005), ce que nous montrerons dans la partie suivante.

3. L'emploi des temps passés dans le roman de Spahić « Hansenova djeca » et sa traduction française

Le roman « Hansenova djeca » de l'auteur monténégrin Ognjen Spahić a été publié en 2004. On y suit l'histoire de la vie d'un groupe de personnes dans la dernière léproserie d'Europe dans les années 1980. La narration est à la première personne et exposée à travers le prisme d'un des malades décrivant divers événements de cette période survenus à la léproserie, mais aussi en Roumanie, où la léproserie se trouve.

Aux fins de cette analyse, nous chercherons à isoler certains segments narratifs (phrases ou paragraphes) dans l'original et dans la traduction française, à l'aide desquels nous illustrerons et expliquerons certaines similarités et différences dans l'utilisation des temps passés dans les langues BCMS et en français. Le seul fait que le parfait peut correspondre au passé simple et à l'imparfait en français (les exemples 1-4 dans 2.1) suggère que la traduction d'une des langues BCMS peut représenter un vrai défi pour les traducteurs francophones.

Il convient tout d'abord de noter que le parfait (des verbes perfectifs et imperfectifs) est le temps le plus souvent employé dans la version originale du roman, et qu'il a été traduit dans des contextes différents par différents temps français (imparfait, passé simple, passé composé, plus-que-parfait et passé antérieur). Comme l'analyse détaillée de leur traduction dépasse le but de cet article, nous essayerons de nous limiter aux exemples qui nous semblent les plus représentatifs. Nous sommes partis de l'hypothèse que le parfait perfectif correspond au passé simple français, tandis que le parfait imperfectif correspond à l'imparfait français. Il est vrai que

de tels cas sont nombreux dans notre texte, mais nous y rencontrons aussi des solutions moins attendues.

Observons au préalable les exemples 5) et 6), dans lesquels le parfait perfectif est remplacé par le passé simple français :

5) *Probudio me prije svitanja, bacio sječivo na krevet i mahnuo rukom s vrata.* (Spahić 2004 : 128)

5') *Ce dernier me réveilla avant l'aube, jeta le couteau sur mon lit et, du pas de la porte, m'appela du geste.* (Spahić 2011 : 118)

6) *Neprirodno ružno dijete pritrčalo je do ceste i bacilo kamenicu pogađajući debeli lim. Vozač se na trenutak zaustavio uzvrativši sa nekoliko rumunskih psovki, a onda sno skrenuli desno, u brezovu šumu koja me uspavala ravnomjernim promicanjem bijelih stabala povijenih sjever-nim vjetrom.* (Spahić 2004 : 28)

6') *Un enfant anormalement laid accourut jusqu'au bord de la route et lança une pierre qui heurta l'épaisse carrosserie. Le chauffeur s'arrêta un instant et proféra quelques jurons en roumain, puis nous tournâmes à droite et nous nous enfonçâmes dans une forêt de bouleaux dont les troncs blancs courbés par le vent du nord me plongèrent, en défilant devant mes yeux, dans une sorte de léthargie.* (Spahić 2011 : 27-28)

Le passé simple est souvent employé dans la narration pour marquer des événements qui se sont succédé immédiatement les uns après les autres ; ainsi une certaine dynamique narrative est créée, donnant l'impression d'une progression chronologique des événements. Dans l'original le parfait remplit la même fonction, mais il est bien connu que l'aoriste peut être utilisé pour créer le même effet de progression.

Cependant, le passé composé peut être utilisé de la même manière :

7) *Vrata su škljocnula, a motor utihnuo. Martin je iskočio u snijeg. Iz kabine je dohvatio kalašnjikov i metalni kanister za gorivo.* (Spahić 2004 : 158-159)

7') *La portière a claqué, le moteur est coupé. Martin a sauté dans la neige. Il a emporté de la cabine une kalachnikov et un jerrican en métal.* (Spahić 2011 : 146)

Nous voyons ici que le passé composé est employé de la même façon que le passé simple et qu'il peut, dans un contexte plus large, le remplacer en combinaison avec l'imparfait. Il est important de noter que dans ce cas, le passé composé peut être remplacé par le

passé simple sans changement particulier de sens ; les verbes au passé simple *claqua, fut coupé, sauta,*... auraient pu figurer ici, sans qu'ils changent le sens et la signification de la phrase¹⁰.

Nous retrouvons souvent le passé composé en combinaison avec un présent remplissant une fonction de progression narrative :

8) Robert me pozvao da se vratimo u sobu. Mahao je ispred nosa, tjerajući rojeve pahulja. Pokupio je nekoliko smrznutih cjepanica, nakašljao se i ispljunuo crvenu tačku na snijeg. Imao je žučkasto lice. Bore su se isticale više nego obično, a koža čela bila je skupljena u šest nabora. Na svom čelu sam instinktivno prebrojao četiri i prvi put pomislio da – zahvaljujući ubjedljivoj i sporoj bolesti – nismo uspjeli primijetiti znake vremena koje nas je lagano obmotavalo paučinom starosti. (Spahić 2004 : 149-150)

8') Robert m'a appelé, invité à remonter. Il agite la main devant son nez, met en fuite des essaims de flocons. Il ramasse quelques morceaux de bois gelé, tousse et crache un point rouge sur la neige. Il a le teint jaunâtre, ses rides sont plus accusées que de coutume, la peau de son front est resserrée en six fronces. Instinctivement, j'en compte quatre sur le mien et, pour la première fois, je songe que la maladie, avec sa force de persuasion, avec sa lenteur, ne nous a pas permis de déceler les marques du temps qui, progressivement, tisse autour de nous la toile d'araignée de la vieillesse. (Spahić 2011 : 137)

Nous remarquons que toute cette partie est rédigée au parfait (perfectif ou imperfectif), mais le traducteur décide d'employer le présent, avec seulement quelques occurrences au passé composé. Barceló & Bres (2006 : 147) attestent que le passé composé utilisé en combinaison avec le présent peut être remplacé par ce même présent sans que le sens du texte change. Ceci s'explique par le fait que le passé composé est toujours lié au présent. Du fait qu'il peut être remplacé par le passé simple (exemple 7') aussi bien que par le présent (8'), Barceló & Bres indiquent que le passé composé a une instruction temporelle neutre (2006 : 143).

Observons maintenant l'exemple où le parfait imperfectif est traduit par l'imparfait :

9) Iz sobe nije izlazila godinama, a smrt nije htjela da pokuca na vrata. (Spahić 2004 : 17)

¹⁰ En revanche, le passé simple « ne peut pas toujours se substituer au passé composé ». (Barceló & Bres 2006 : 159).

9) Elle ne quittait plus sa chambre depuis des années, mais la mort refusait de toquer à sa porte. (Spahić 2011 : 18)

L'imparfait est en excellent accord avec les compléments impliquant une certaine durée, comme celui employé ici : *depuis x temps*.¹¹ *Quitter* lui-même est un verbe perfectif, mais lorsqu'il est employé avec le complément *depuis x temps*, on lui impose une limite initiale, mais pas finale (*depuis les années* dure depuis une certaine période dans le passé, mais nous ne savons pas jusqu'à quelle année dans le futur), et c'est pour cela que le procès est vu comme ouvert et illimité.

Cependant, si nous imposons une limite initiale aussi bien que finale au complément, on doit employer le passé simple en français :

10) *Do kraja rata Zoltan je tumarao po okolnim šumama, spavao u napuštenim štalama i spaljenim kućama*. (Spahić 2004 : 36)

10') *Jusqu'à la fin de la guerre, Zoltan erra dans les forêts environnantes, dormant dans les étables désertées et les ruines des maisons incendiées*. (Spahić 2011 : 35)

Nous voyons que le verbe imperfectif (*tumarati* : *errer*) peut dans la traduction être employé au passé simple, pourvu que la durée de l'action soit limitée, comme c'est le cas ici (*do kraja rata* : *jusqu'à la fin de la guerre*). D'autre part, le parfait imperfectif dans l'original est utilisé pour insister sur la durée de l'errance.

L'imparfait est en français utilisé pour décrire les conditions qui impliquent une certaine durée, alors que le passé simple introduit un événement :

11) *Još uvijek smo sjedjeli u Zoltanovoj sobi kada se iz pravca fabrike začuo prvi pucanj*. (Spahić 2004 : 65)

11') *Nous étions toujours dans la chambre de Zoltan quand, du côté de l'usine, éclata un premier coup de feu*. (Spahić 2011 : 60)

¹¹ La (non)compatibilité avec les compléments *depuis x temps* (lié à l'imparfait) et *en x temps* (lié au passé simple) représente un test bien connu, utilisé en linguistique comme marqueur de différence entre le passé simple et l'imparfait.

C'est l'un des exemples typiques de l'usage de ces deux temps en français : l'état à l'imparfait (*étions*) a été interrompu par l'événement au passé simple (*éclata*).

Un autre emploi typique de l'imparfait français est illustré dans l'exemple suivant :

12) *Sate popodnevnog odmora – ako nije trebalo ubrati brijest ili cijepati drva za ogrijev – Robert je provodio u sobi leđima prislonjen o zid. Sjedio je na krevetu odakle je mogao da vidi vrhove krošnji iza bolničke ograde i usiljeni osmjeh Nicolaeia Ceausescua na fabričkom zidu. Sa police je uzimao jednu od besmislenih knjiga iz improvizovane lične biblioteke i listao zaustavljajući se na pojedinim stranicama sve dok Nicolaeiovo lice ne bi prekrila rumena sjenka predvečerja.* (Spahić 2004 : 41)

12') *Quand il ne fallait pas aller chercher de l'écorce d'aubier d'orme ou couper du bois pour le chauffage, Robert passait les heures de sieste dans la chambre, adossé au mur. Assis sur son lit, il pouvait apercevoir la cime des arbres derrière la grille de l'hôpital et le sourire affecté de Nicolae Ceausescu sur le mur de l'usine. Il prenait sur l'étagère l'un des livres saugrenus de la bibliothèque personnelle qu'il s'était improvisée, le feuilleter, s'arrêtant parfois à certaines pages, jusqu'à ce que l'ombre vermeille du début de soirée ait recouvert le visage de Nicolae.* (Spahić 2011 : 39)

L'imparfait est en français souvent utilisé pour décrire certaines habitudes ou actions qui se sont répétées pendant une période (in)déterminée. Le parfait imperfectif est employé dans l'original ici, mais il est bien connu que le potentiel peut souvent remplir le même rôle.¹²

Dans les textes narratifs, on rencontre souvent l'imparfait en combinaison avec le passé simple :

13) *Ulazeći u svoju sobu pomislio sam da se Robert moli na koljenima. Nije se okrenuo da me pogleda već je samo mahnulo rukom u kojoj je držao dobro zašiljenu grafitnu olovku. Stara mapa Evrope talasala se na podu. Pratio je ceste i rijeke, obilježavao mjesta, zaobilazio planine i velike gradove kao da ucertava put neke velike vojske.* (Spahić 2004 : 76)

13') *En rentrant dans notre chambre, je crus voir Robert prier à genoux. Sans se retourner vers moi, il agita simplement la main dans*

¹² Le potentiel (correspondant au conditionnel français) dans la phrase *Sate popodnevnog odmora, Robert bi provodio u sobi, sa police bi uzimao jednu od knjiga...* évoque l'idée d'itérativité, c'est-à-dire représente une séquence d'actions répétées par un mécanisme établi.

laquelle il tenait un crayon finement taillé. Une vieille carte d'Europe ondulait par terre. Il suivait les routes et les rivières, marquait certains endroits, contournait les montagnes et les grandes villes, sembla esquisser le déplacement d'une armée nombreuse. (Spahić 2011 : 70)

Dans ce passage nous notons que tous les parfaits perfectifs de l'original (*pomislio sam, mahnua je*) ont été remplacés par le passé simple dans la traduction (*crus, agita la main*), et les parfaits imperfectifs (*držao je, talasala se, pratio je, obilježavao, zaobilazio*) par l'imparfait (*tenait, ondulait, suivait, marquait, contournait*).

Cependant, les exemples dans lesquels la situation est inversée ne sont pas rares :

14) Oslonio sam lice na staklo zadnjih vrata presvučeno žicom. Mala ambulatna stanica na krajnjoj periferiji Bukurešta postajala je bijela tačka sa mrljom crvenog krsta na zidu. Čovjek koji se nije pojavljivao tokom pregleda izašao je ispred oslanjajući se na zid. Ležerno je mahao u znak pozdrava dok smo odlazili. (Spahić 2004 : 27)

14') J'appuyais mon visage sur la vitre grillagée du hayon. Le petit dispensaire de la banlieue éloignée de Bucarest n'était plus qu'un point blanc avec une petite tache, celle de la croix rouge apposée sur l'un des murs. Un homme qui ne s'était pas montré pendant la consultation sortit au moment de notre départ et s'appuya à ce mur. Il nous fit un petit signe de la main alors que nous nous éloignons. (Spahić 2011 : 27)

Le premier parfait perfectif (*oslonio sam*) a été traduit par l'imparfait (*appuyais*), alors qu'à la fin le parfait imperfectif (*mahao je*) a été traduit par le passé simple (*il fit un signe de la main*). Ce changement de procès peut modifier la signification donnée dans le texte original. Ainsi, l'expression originale *oslonio sam lice* signifierait qu'après cela la tête est restée dans cette position, alors que la traduction *j'appuyais* (*oslanjao sam*) donne l'impression que la tête bougeait et que le visage n'était pas collé à la vitre tout le temps. Il est également clair que la durée du procès *agiter la main* n'est pas la même dans *mahao je* (imperfectif) i *mahnua je* (perfectif).

Bien que la paire *imparfait/passé simple* représente le couple narratif idéal, le passé simple s'est pratiquement perdu du discours quotidien et a été remplacé par le passé composé. Néanmoins, le passé simple reste toujours le temps dominant dans les textes littéraires. Nous examinerons quelques différences entre le passé

simple et le passé composé, en nous référant à la théorie des deux plans énonciatifs proposée par Benveniste (voir 2.2). Comparons les deux exemples suivants :

15) *Jutro sedamnaestog aprila 1944. godine dočekao je u smradu kokošinjca, nedaleko od glavne ceste.* (Spahić 2004 : 36)

15') *Le matin du 17 avril 1944, il ouvrit les yeux dans la puanteur d'un poulailler près de la route principale.* (Spahić 2011 : 35)

16) *Trinaestog juna 1989. Ingemar Zoltan nije sišao na ručak.* (Spahić 2004 : 80)

16') *Le 13 juin 1989, Ingemar Zoltan n'est pas venu déjeuner.* (Spahić 2011 : 73)

Les deux phrases sont liées au personnage du livre nommé Zoltan, et les deux sont introduites par un complément de temps précis (le 17 avril et le 13 juin), mais dans la première le parfait perfectif a été traduit par le passé simple et dans la deuxième par le passé composé. Ce phénomène peut s'expliquer de la façon suivante : dans le premier cas, le locuteur raconte un événement qui lui avait été raconté précédemment par Zoltan, ce qui signifie que le locuteur n'y avait pas pris part ; afin de s'en distancier, il doit employer le passé simple. Par contre, dans le deuxième cas, l'événement donné est lié à l'actualité du locuteur, c'est-à-dire qu'il nous parle de cet événement en tant que témoin direct, et donc utilise le passé composé. Le passé simple crée en conséquence une certaine distance au regard des événements passés, tandis que le passé composé implique toujours que l'événement est lié au présent, et que le locuteur évoque les événements passés qui sont en relation avec son présent. Dans les textes littéraires, les deux temps sont employés,¹³ mais le passé simple est beaucoup plus courant, même dans la littérature moderne, « comme si le PC [passé composé] n'avait pas tout ce qu'il fallait pour être un temps narratif parfait ; comme si, ironie du sort, il se voyait contesté, voire concurrencé dans ce rôle par...le PS [passé simple]. » (Barceló & Bres 2006 : 44)

Il convient de citer également un exemple dans lequel le narrateur utilise l'aoriste (le passé simple) :

¹³ *L'Étranger* d'Albert Camus est souvent cité dans la linguistique française comme « l'exception à la règle » : dans ce roman, le récit est, étonnamment, au passé composé et non au passé simple.

17) *Kada ljeta gospodnjeg 1487. slavodobitni Ferdinand, kralj od Aragona, za ženu uze Izabelu kraljicu od Castille dva moćna pirinejska kraljevstva konačno stadoše pod jednu krvavu krunu.* (Spahić 2004 : 175)

17') *Lorsqu'à l'été de l'an de grâce 1487 le roi d'Aragon, le triomphant Ferdinand, prit pour épouse Isabelle, reine de Castille, deux puissants royaumes pyrénéens se trouvèrent enfin réunis sous une même couronne ensanglantée.* (Spahić 2011 : 160)

Afin de raconter la légende de la reine Isabelle, le narrateur emploie le parfait, mais aussi l'aoriste pour donner un ton archaïque à l'histoire, et ces aoristes sont naturellement traduits par leur équivalent français. Nous attirons l'attention ici sur la fin de l'histoire de la reine, et notamment sur une transition intéressante du passé simple au passé composé en français :

18) *Za surovu Izabelinu pravdu – jezivu osvetu nadmenim glavama velikaša – ubrzo je saznalo cijelo kraljevstvo, a ona je, zadovoljna učinkom, na dvoru ustanovila titulu Conte di Lepra sa platom od stotinu zlatnika. Motor naše tamnice se konačno ugasio. Sad nečujno klizimo po vodi očekujući udarac betonskog doka. Robert je otvorio oči iznenađen tišinom.* (Spahić 2004 : 178)

18') *Très vite le royaume tout entier sut la justice cruelle d'Isabelle, le terrible châtement infligé aux arrogants Grands du royaume ; et elle, satisfaite de sa vengeance, créa à la cour le titre de Conte di Lepra doté d'une centaine de pièces d'or. Le moteur de notre prison a fini par s'éteindre. Sans bruit nous glissons sur l'eau, attendons le choc contre le quai de béton. Robert a ouvert les yeux, surpris par le silence.* (Spahić 2011 : 163)

Les passés simple et composé en français devraient s'exclure mutuellement, mais dans des cas tels que ceux cités ici¹⁴, ils peuvent figurer ensemble. Dans l'exemple ci-dessus, la légende fait partie de l'énonciation historique, et les événements décrits dans cette partie sont au passé simple. Au moment où la légende se termine et le narrateur quitte l'énonciation historique, il passe au plan discursif, ce qui veut dire qu'il revient à l'actualité narrative présente et c'est pour cela qu'il emploie le présent et le passé composé.

¹⁴ La *Grammaire méthodique du français* (2013: 1006) indique que ces deux temps peuvent souvent figurer ensemble dans des articles journalistiques lorsque l'auteur souligne les événements centraux au passé simple, tandis qu'il emploie le passé composé pour lier l'événement passé au présent du locuteur/lecteur.

Enfin, nous évoquerons les deux temps passés restants, le plus-que-parfait et le passé antérieur, tous les deux employés pour exprimer l'idée d'antériorité, ou pour marquer des événements qui ont eu lieu avant un autre événement dans le passé :

19) *Poklon koji sam dobio drugog aprila 1989. za moj četrdesetdrugi rođendan, nisam držao na noćnom stolčiću, već duboko u postavi madraca ispunjenog ovčjom vunom. Robert ga je ostavio pored budilnika tako da je uz histeričnu zvonjavu ruske rakete, kad sam ga ugledao, od uzbuđenja zazvonilo i u mojoj glavi.* (Spahić 2004 : 20)
19') *Le cadeau que j'ai reçu le 2 avril 1989, pour mon quarante-deuxième anniversaire, je ne l'ai pas laissé sur ma table de nuit, mais je l'ai enfoui loin sous la toile de mon matelas de laine. Robert l'avait posé contre le réveil. Quand la sonnerie hystérique du Raketa russe a retenti, je l'ai aussitôt aperçu et cela a provoqué en moi un émoi si grand que tout s'est mis à sonner également dans ma tête.* (Spahić 2011 : 21-22)

Le plus-que-parfait dans la deuxième phrase (*avait posé*) est utilisé ici pour indiquer que Robert avait laissé son passeport à côté du réveil avant que l'alarme ne soit déclenchée (*a retenti*). Le plus-que-parfait est placé en relation avec un autre événement introduit par le passé simple, le passé composé ou l'imparfait.

Le passé antérieur a la même valeur dans la phrase, mais, contrairement au plus-que-parfait, il marque toujours l'antériorité au regard du passé simple (et non du passé composé ou de l'imparfait) ; ainsi les procès *pohranio sam* (*eus caché*) et *odložio sam* (*eus posé*) sont présentés comme antérieurs par rapport au procès *razmišljao sam* (*j'envisageai*).

20) *Tog jutra, kada sam u zid pohranio svoj rođendanski poklon – rumunski pasoš umotan voštanom hartijom – i potom, lagano odložio konzervu sa cvijećem na prozor da ne bih probudio Duncana leđima okrenutog sobi: tog jutra sam prvi put ozbiljno razmišljao o bjekstvu.* (Spahić 2004 : 59)
20') *Ce matin-là, quand j'eus caché mon cadeau d'anniversaire – un passeport roumain enveloppé dans un papier ciré – et posé délicatement, pour ne pas réveiller Duncan qui tournait le dos à la chambre, la boîte avec les fleurs sur le rebord de la fenêtre, ce matin-là, donc, pour la première fois j'envisageai sérieusement une évasion.* (Spahić 2011 : 55)

Une autre caractéristique importante du passé antérieur est qu'on le trouve généralement dans les propositions temporelles

dépendantes introduites par les conjonctions *après que, dès que, lorsque, quand*.

4. Conclusion

Nous avons essayé de décrire les traits fondamentaux des temps passés en français, dans le contexte de l'expression de l'aspect lors d'un procès traductologique. Nous avons vu que les langues décrites sont assez différentes en termes d'expression de l'aspect, qui s'exprime dans les langues BCMS de manière morphologique et en français de manière grammaticale ou lexicale. Ensuite, en raison d'un système temporel simplifié, le parfait du système BCMS est quasiment le temps passé prédominant et, utilisé avec l'aspect approprié, peut correspondre au passé simple et à l'imparfait en français, mais aussi à d'autres temps tels que le passé composé, le plus-que-parfait et le passé antérieur. Nous croyons pour cela que la transposition de certains événements passés peut représenter un vrai défi pour les traducteurs francophones. De plus, il semble que la « règle » selon laquelle le parfait perfectif correspond au passé simple et le parfait imperfectif à l'imparfait ne soit pas appliquée de manière cohérente et que la transposition de ces procès dépende largement de la perception personnelle du traducteur. Nous pensons que les traducteurs peuvent choisir le temps approprié s'ils se concentrent sur l'expression des valeurs aspectuelles que le verbe du texte original porte en soi. D'une importance cruciale est aussi la connaissance des caractéristiques langagières en dehors du contexte (comme l'emploi des temps caractéristiques des deux plans d'énonciation définis par Benveniste).

Sources

- Spahić, Ognjen. *Hansenova djeca*. Zagreb: Durieux; Cetinje: Otvoreni kulturni forum, 2004.
- Spahić, Ognjen. *Les enfants de Hansen*. (traduit du monténégrin par Mireille Robin et Alain Cappon), Montfort-en-Chalosse: Gaïa Éditions, 2011.

Références bibliographiques

- Barceló, Gérard Joan & Jacques Bres. *Les temps de l'indicatif en français*. Paris: Ophrys, 2006.
- Benveniste, Émile. *Problèmes de linguistique générale I*. Paris: Gallimard, 1966.
- Piper, Predrag & Ivan Klajn. *Normativna gramatika srpskog jezika*. Novi Sad: Matica srpska, 2013.

- Riegel, Martin, Jean-Christophe Pellat & René Rioul. *Grammaire méthodique du français*. Paris: Presses universitaires de France, 2013 [1994].
- Stanojčić, Živojin & Ljubomir Popović. *Gramatika srpskoga jezika*. Beograd: Zavod za udžbenike i nastavna sredstva, 2002.
- Stanojević, Veran. "Član, aspekt i vreme u francuskom jeziku." *Nauka i nastava na univerzitetu*, knjiga 3/1, Pale (2009): 121-133.
- Thomas, Paul-Louis & Vladimir Osipov. *Grammaire du bosniaque, croate, monténégrin, serbe*. Paris: Institut d'études slaves, 2012.
- Thomas, Paul-Louis. "Recomposition du système aspecto-temporel en serbo-croate (bosniaque, croate, monténégrin, serbe)." *Temporalité et attitude: Structuration du discours et expression de la modalité*. Amsterdam: Rodopi, (2005): 187-201.



LES ATTITUDES ET LES REPRÉSENTATIONS DES ÉLÈVES MONTÉNÉGRINS VIS-À-VIS DE LA LANGUE/CULTURE FRANÇAISES

Résumé : *L'étude du choix de la langue française, plus précisément la question de savoir ce qui oriente ce choix dans le contexte éducatif monténégrin, nous a semblé particulièrement digne d'intérêt. Pourquoi une langue, en l'occurrence le français, pourrait-elle être revêtue de toutes les qualités par certains, et de tous les défauts par d'autres ? (Atienza et Riaño, 2004). A travers la présente recherche nous avons voulu trouver les possibles réponses à cette question, et nous avons également voulu découvrir comment les élèves monténégrins (issus des écoles primaires situées sur le littoral monténégrin et à Cetinje – l'ancienne capitale royale) « entendent » le français et comment, à partir de cette source auditive, ils construisent leurs images vis-à-vis de cette langue et sur quoi ces images se projettent ultérieurement. Aussi, il nous a été très important, à travers les enquêtes que nous avons menées dans ces écoles durant l'année scolaire 2013/2014, de voir ce que les élèves monténégrins ont déjà construit par rapport à une langue-culture étrangère (en l'occurrence le français) parce que les premières « impressions » qui se sont créées autour d'une langue étrangère, dans leur enfance, se projettent plus tard sur leurs motivations (ou démotivation) à s'approprier une autre langue. C'est pourquoi nous nous sommes donné ici pour objectif d'étudier les représentations et les attitudes langagières.*

Mots-clés : *attitudes, représentations, image, émotions, rapport subjectif aux langues étrangères.*

Introduction

Le développement de chaque personne s'organise dans un contexte socio-culturel où les attitudes prolifèrent. Dans le domaine éducatif, le cadre scolaire est un milieu particulièrement important car il constitue « l'un des espaces principaux de socialisation » (Riaño, 2006 : 427) : c'est pourquoi la planification linguistique doit tenir une place prioritaire parmi les objectifs éducatifs. Dans ce contexte, la conception d'attitude linguistique peut avoir une grande influence, car elle peut présenter l'une des stratégies les plus efficaces dans le cadre d'enseignement-apprentissage des langues. À ce titre l'UNESCO, dans un rapport fait par l'Association Internationale de Linguistique Appliquée en 1992, souligne l'importance pour les élèves de développer, à partir de leur

¹ Isidora Milivojević, Faculté de Philologie de Nikšić, Université du Monténégro.

première scolarité, la possibilité de travailler sur la conscientisation des attitudes ainsi que sur l'ouverture vers une richesse interculturelle concernant les attitudes, les valeurs, ainsi que les croyances sociolinguistiques. Pourquoi donner tellement d'importance aux attitudes dans le domaine de l'éducation primaire? Tout simplement parce que celles-ci se construisent avant l'adolescence, et on peut dire qu'elles sont déjà présentes chez des enfants de 5 ans (Schneiderman, 1976 : 59-60).

Compte tenu des constatations faites ci-dessus, nous avons trouvé important d'aborder dans cet article, dans un premier temps, les deux notions principales impliquées ici : les attitudes et les représentations ainsi que les facteurs qui influencent le plus leur genèse.

Sur le plan méthodologique, nous baserons nos réflexions sur une enquête menée en 2013/2014 avec des élèves des classes de 6^{ème} (11-12 ans) issus de dix écoles situées au sud du Monténégro, et qui se compose de 304 questionnaires. De ce corpus nous allons extraire quelques exemples saillants pour essayer de dégager les principales images associées à la langue-culture françaises, ainsi que les principaux facteurs de motivation (ou de démotivation).

Qu'est-ce qui influence la formation des attitudes et de quelle manière elles peuvent avoir des effets dans l'appropriation linguistique ?

La formation des attitudes est un processus très complexe. Pour envisager cette complexité, nous pouvons commencer, au risque de simplifier beaucoup, par une définition des attitudes en tant que manière dont nous percevons le monde qui nous entoure. Plus précisément, ce sont des rapports qui se tissent au niveau des associations, de manière très complexe et parfois inattendue, entre un sujet et la présence des facteurs qui l'entourent, et dont la formation est très stratifiée, due à son activité cognitivo-affective. C'est la manière avec laquelle nous agissons dans la polarité d'acceptation ou de refus, étant stimulés par les ressentis, devant quelque chose. Ajzen (1988 : 4) définit l'attitude d'une manière très simple, en affirmant que c'est une « disposition à répondre de manière favorable ou défavorable au regard d'un objet, d'une

personne, d'une institution, d'un événement »². Ainsi peut-on dire que son concept est plutôt interdisciplinaire. Cela signifie qu'elle peut faire partie, en tant qu'objet d'étude, de différents champs de recherche, à savoir : la sociologie, la sociolinguistique, la psychologie sociale, l'anthropologie, la politique, l'éducation bilingue, l'acquisition des langues étrangères, etc.

Pour mieux appréhender les attitudes, il faut d'abord comprendre que leur origine est un domaine très sensible et aussi très complexe, car elle peut être influencée par différents agents. Ainsi importe-t-il de présenter brièvement la manière dont elles se construisent. Selon Secord et Backman (1964)³, on distingue trois composantes fondamentales des attitudes, à savoir :

a) la composante *affective* qui représente les sentiments qui se reflètent par rapport à un objet (matériel ou spirituel), et qui est l'antécédent des futurs comportements,

b) la composante *conductiste* qui est liée aux comportements à l'égard de cet objet, suscités par les sentiments. Cela veut dire qu'une attitude pourrait être « la cause du comportement d'une personne à l'égard d'une autre personne ou d'un objet » (Lasagabaster, 2006 : 393),

c) la composante *cognitive*, qui se structure autour des croyances liées à cet objet et qui représente, entre autres, la manière dont une personne crée, à partir de ces croyances, sa vision du monde qui l'entoure.

À côté de ces trois composantes, étroitement liées et interférant mutuellement, il faut mentionner aussi d'autres facteurs importants qui influencent directement la formation des attitudes et qui sont : la famille, le travail, la religion, l'éducation (c'est-à-dire les institutions), les amis...

² Dans la version originale : « An attitude is a disposition to respond favorably or unfavorably to an object, person, institution, or event ». Nous nous sommes servis ci-dessus de la traduction faite par Lasagabaster (2006 : 393).

³ P. F. Secord et C. W. Backman, *Social Psychology*, New York : McGraw-Hill, 1964, cité par J. Arnold, « Comment les facteurs affectifs influencent-ils l'apprentissage d'une langue étrangère? », *Ela. Études de linguistique appliquée* 2006/4 (n° 144), p. 407-425.

De manière plus concrète, Lasagabaster (2006 : 395)⁴, en partant du contexte d'apprentissage-éducation, esquisse cinq facteurs fondamentaux qui sont à l'origine des attitudes et qui causent leur éventuelle transformation, à savoir :

1) les parents : en étant un important modèle de comportement incorporé dans le psychisme des enfants, ainsi qu'un médiateur entre le milieu culturel et scolaire, l'influence parentale est l'une des plus importantes, car elle interfère directement dans la création des attitudes (envers les objets, les événements, les langues, l'apprentissage, etc.).

2) les professeurs : qui jouent un rôle très complexe, dans le cadre scolaire et universitaire, auront, eux aussi, une influence sur la création et la transformation des attitudes des élèves, surtout quand il s'agira de l'appropriation d'une langue étrangère.

3) les camarades : en tant que collectif auquel "appartient" l'élève, ils peuvent avoir une importante influence sur les attitudes. Selon Swezey *et al.*, (1994), on ne doit pas considérer l'élève uniquement d'un point de vue individuel car ce dernier montrera différentes attitudes selon le groupe-classe auquel il "appartient". C'est pourquoi, par peur d'être isolé, il ajustera, très souvent, ses attitudes qui coïncideront avec celles de son entourage.

4) l'école : exerce, par sa politique éducative qui diffère d'une école à l'autre, une influence évidente dans le développement des attitudes. Prenons seulement en compte le nombre d'heures passées, par les élèves/étudiants, dans les établissements scolaires.

5) les médias (notamment la télévision) : dont la présence dans notre vie quotidienne modifie notablement l'image qu'on se crée de la réalité, et ainsi influence la formation des stéréotypes et des attitudes.

Il est important ici de souligner que les attitudes ne sont pas statiques et qu'elles peuvent changer, même si, concernant leur changement, l'individu y montre, en général, une très grande résistance. Les attitudes ne sont pas innées, elles s'apprennent, et sont éduquables, c'est pourquoi les parents, ainsi que les enseignants, doivent être particulièrement vigilants car « les attitudes

⁴ D. Lasagabaster se réfère ici, en énumérant les facteurs qui influencent l'origine des attitudes, à des recherches menées par Z. Dörnyei, *Teaching and Researching Motivation*, Harlow, Longman, 2001.

constituées sous leur empire sont spécialement résistantes » (*Ibid.*, 2006 : 394).

Revenons maintenant au domaine qui nous intéresse ici : la formation et l'origine des attitudes linguistiques. À l'égard de ces dernières, donnons la définition proposée par Richards, Platt et Platt (1997 : 6)⁵ selon laquelle les attitudes linguistiques sont les :

« attitudes que les locuteurs de différentes langues ou de variétés linguistiques différentes ont à l'égard des langues des autres ou de leurs propres langues. L'expression de sentiments positifs ou négatifs concernant une langue peut être le reflet d'impressions sur la difficulté ou la simplicité linguistique, la facilité ou difficulté de l'apprentissage, le degré d'importance, l'élégance, le statut social, etc. Les attitudes à l'égard d'une langue peuvent aussi refléter ce que les gens pensent des locuteurs de cette langue ».

Aussi, quant à l'enseignement des langues étrangères, les attitudes des apprenants sont-elles importantes parce qu'elles peuvent se rapporter non seulement à une langue étrangère, mais aussi à une communauté des locuteurs de cette langue, ainsi qu'aux valeurs liées à l'apprentissage de cette langue, à savoir : affectives, esthétiques, culturelles, linguistiques. Les attitudes prennent alors tout simplement la forme de ce qui est favorable ou défavorable à des degrés divers, « elles représentent ce que l'on aime ou l'on déteste » (Arnold, 2006 : 418).

Le domaine affectif, dans le contexte des attitudes, peut se refléter dans différents domaines tels que l'anxiété, l'estime de soi et les styles d'apprentissage, liés à l'appropriation des langues étrangères. C'est pourquoi les différentes recherches, dont Sánchez et Rodríguez (1986), affirment que les attitudes linguistiques, qui commencent à se construire dans le foyer familial, c'est-à-dire avant même l'âge scolaire, sont fondamentales dans le processus d'enseignement-apprentissage d'une langue parce que leur influence se reflète non seulement sur le degré de compétence linguistique acquis, « mais aussi sur la conservation de ce niveau » (Lasagabaster, 2006 : 402). Ainsi, selon Dörnyei (2001), les attitudes

⁵ Cette référence a été citée dans D. Lasagabaster, « Les attitudes linguistiques : un état des lieux », *Ela. Études de linguistique appliquée*, 2006/4 (n° 144), pp. 393-406, ici p. 394.

négatives peuvent-elles produire un manque de motivation chez les apprenants et *vice versa*, ce qui a pour conséquence l'abandon d'une langue étrangère. Cela s'explique par le fait que la motivation et la démotivation envers les langues étrangères, chez les apprenants, se nourrissent toujours à partir d'une base affective, et qu'elles sont très liées aux attitudes que le sujet peut tisser vis-à-vis des langues.

En prenant en compte ce mécanisme affectif qui est étroitement lié au mécanisme cognitif, il nous faut aussi, pour examiner en profondeur les attitudes à l'égard des langues et cultures étrangères, considérer les représentations, c'est-à-dire la manière dont elles se construisent, parce que les attitudes dépendent largement des représentations.

Atienza (2006 : 477, 488, 489) distingue plusieurs modalités qui peuvent entrer dans la construction des représentations liées aux langues, cultures, personnes :

a) *L'attitude à l'égard de ce qui est différent.*

Cette attitude, qui s'acquiert dans le cadre de la culture familiale, locale ou nationale, peut être plus ouverte ou fermée, et cela dépend, avant tout, des personnes. Elle est une composante intégrée profondément à la personnalité de chacun. C'est pourquoi elle ne peut pas être facilement influençable.

b) *Les expériences de formation*, et surtout la formation institutionnalisée, jouent un rôle dominant dans la structuration des représentations les plus importantes. Atienza (2006 : 477) souligne que « l'information-formation dépend en grande partie de l'origine nationale des personnes, cette origine détermine la construction des représentations ».

c) *La littérature et le cinéma* représentent tous deux une source de passion et d'admiration d'une langue/culture et même de son idéalisation.

d) *Les médias*, à la différence du cinéma qui pourrait être un lieu d'embellissement de la réalité, ont un rôle de miroir qui reflète la réalité dans son « objectivité ». Nous sommes aujourd'hui conscients du pouvoir des médias qui peuvent, ça arrive très souvent, manipuler la vision de la réalité qu'ils présentent. Grâce au pouvoir des images dont ils se servent très consciemment, les médias sont aussi une source de diffusion des stéréotypes qui se reflètent dans divers aspects : linguistiques, culturels, sociaux, etc.

Il y a bien sûr d'autres sources qui peuvent générer les représentations. C'est pourquoi Alén Garabato (2003 : 9) souligne que :

« les représentations sociales (Moscovici 1961, Abric 1994) qui ont cours au sein d'une communauté affectent aussi les images de la langue parlée par ses membres. Ces images liées à chaque langue en particulier n'ont aucune base scientifique (Jacquart, 1997 : 177) : elles configurent une série d'attitudes qui sont souvent au centre des motivations qui déterminent le choix d'une langue comme objet d'étude et le processus d'enseignement-apprentissage. Le discours qu'une société tient sur une langue dépend de nombreux critères d'appréciations : "économiques", "sociaux", "épistémiques", "affectifs" ».

Cette citation, ainsi que les constatations faites ci-dessus, nous ont orientée vers l'analyse de l'influence des facteurs affectifs⁶ des élèves monténégrins lors du choix de la langue étrangère, et de leurs rapports subjectifs envers la langue/culture françaises. Nous nous sommes demandé comment une langue, en l'occurrence le français, pouvait être revêtue de toutes les qualités par certains, et de tous les défauts par d'autres. (Atienza et Riaño, 2006 : 55). Nous avons voulu explorer le rapport affectif envers une langue parce qu'il nous a semblé que le domaine de l'affectif du sujet apprenant était souvent mis de côté dans l'espace de la didactique des langues étrangères, alors que c'est dans ce rapport, nous semble-t-il, que nous devrions chercher la source de la « motivation » ou du rejet d'une langue.

Analyse des attitudes et des représentations des élèves monténégrins vis-à-vis de la langue/culture françaises

Pendant l'année scolaire 2013/2014, nous avons réalisé des enquêtes concernant l'enseignement primaire au sein de dix écoles situées dans des régions essentiellement touristiques. Il s'agit plus précisément de deux écoles de Budva et de deux écoles de Cetinje, ainsi que d'écoles situées dans les villes côtières de Bar, Petrovac,

⁶ Nous entendons par affectif « un large domaine qui comprend les sentiments, les émotions, les croyances, les attitudes qui conditionnent de manière significative notre comportement » (Arnold, 2006 : 407).

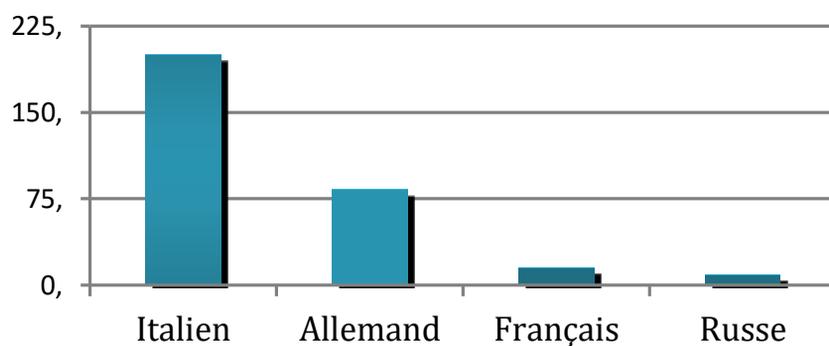
Risan, Tivat, Kotor et Ulcinj. Il faut souligner qu'il s'agit de municipalités dans lesquelles il y a une demande permanente de professionnels maîtrisant le français et en même temps, ce qui est très paradoxal, des villes dans lesquelles l'enseignement du français est devenu peu populaire, voire pratiquement exclu de l'enseignement primaire et secondaire (Jovanović et Milivojević, 2013 : 409).

La décision d'enquêter auprès des collégiens des classes de 6ème (11-12 ans) vient du fait qu'il s'agit de l'année scolaire qui précède celle de l'introduction, dans le système éducatif monténégrin, de la deuxième langue étrangère. C'est également pendant cette année scolaire que les élèves sont interrogés (par écrit) par les institutions scolaires sur le choix de la future langue étrangère. Soulignons qu'à cet âge-là, les apprenants sont déjà conscients de leurs attitudes à l'égard des langues étrangères et capables de les justifier. Leur décision, en classe de 6ème, de rejeter une langue ou de vouloir se l'approprier nous semble particulièrement importante, car elle va orienter, dans la plupart des cas, leur choix ultérieur de l'apprentissage d'une langue étrangère, que ce soit au lycée ou à l'Université, voire plus tard dans leur vie professionnelle (*Ibid.*, 2013).

Le Tableau 1 et le Graphique 1 représentent le nombre et le pourcentage d'élèves interrogés ayant opté pour l'une des langues étrangères proposées, pendant l'année scolaire 2013/2014 :

Nom de l'école et ville :	Nombre d'enquêtés :	Langue choisie :			
		Italien :	Allemand :	Français :	Russe :
<i>Druga osnovna škola – Budva</i>	26	Italien : 19	Allemand : 7	Français : 0	Russe : 0
<i>S. Mitrov Ljubiša – Budva</i>	27	Italien : 0	Allemand : 25	Français : 5	Russe : 0
<i>Lovčenski partizanski odred – Cetinje</i>	22	Italien : 20	Allemand : 0	Français : 2	Russe : 0
<i>Njegoš – Cetinje</i>	20	Italien : 11	Allemand : 0	Français : 0	Russe : 9
<i>Jugoslavija – Bar</i>	21	Italien : 21	Allemand : 0	Français : 0	Russe : 0
<i>Mirko Srzentić – Petrovac</i>	29	Italien : 12	Allemand : 11	Français : 6	Russe : 0
<i>V. Drobnjaković – Risan</i>	19	Italien : 19	Allemand : 0	Français : 0	Russe : 0
<i>D. Milović – Tivat</i>	51	Italien : 38	Allemand : 11	Français : 2	Russe : 0
<i>Savo Ilić – Kotor</i>	60	Italien : 60	Allemand : 0	Français : 0	Russe : 0
<i>Boško Strugar – Ulcinj</i>	29	Italien : 0	Allemand : 29	Français : 0	Russe : 0

Tableau 1 – Nombre d'élèves des écoles primaires sur le littoral monténégrin ayant opté pour l'une des langues proposées pendant l'année scolaire 2013/2014.



Graphique 1 – Pourcentage d'élèves des écoles primaires sur le littoral monténégrin ayant opté pour l'une des langues proposées.

Afin d'étudier les possibles raisons de l'acceptation ou du refus de la langue française, nous avons choisi le questionnaire comme dispositif méthodologique⁷ : les élèves étaient ainsi censés répondre aux questions suivantes : *Comment décririez-vous la langue française ? / Quand vous entendez quelqu'un parler français, quel sentiment éprouvez-vous ?* Nous présentons dans le Tableau 2 quelques arguments *pour*, ainsi que les arguments *contre* l'apprentissage du français, repérés auprès des collégiens monténégrins que nous allons désormais appeler *Groupe 1*.

Les arguments contre l'apprentissage du français	Les arguments en faveur de l'apprentissage du français
-EP, 30, G1 : « C'est très difficile de prononcer le français. Cette langue est incompréhensible ».	-EP, 165, G1 : « C'est la lettre "R" qui est très sympathique ».
-EP, 52, G1 : « Le français est ennuyeux. Ses mots sont difficiles à prononcer ».	-EP, 28, G1 : « Le français est beau car il est unique ».
-EP, 284, G1 : « Cette langue ne me plaît pas. La seule chose qui me plaît dans cette langue, ce sont les chansons françaises. Rien d'autre ».	-EP, 290, G1 : « C'est une langue qui repose la gorge lorsque tu la parles ».
-EP, 146, G1 : « Le français a ce "R" bizarre. Je ne l'aime pas à cause de ce "R" qui est tout à fait différent de notre "R" ».	-EP, 76, G1 : « C'est une langue des dames. Une vieille langue. Je l'ai choisie pour ces raisons ».

⁷ L'une des raisons pour laquelle nous nous sommes décidée à utiliser cette méthode de recueil d'informations était surtout la perspective quantitative du questionnaire, qui nous a permis, entre autres, de générer des chiffres à la fois descriptifs et explicatifs qui n'ont pas les mêmes valeurs et les mêmes fonctions. Les chiffres descriptifs, qui ont pour fonction de dénombrer et d'être les plus précis possible (Singly, 2012) nous ont permis de vérifier *in situ*, le nombre d'élèves qui choisiraient la langue française comme deuxième langue étrangère (et ainsi d'en faire un bilan), tandis que les chiffres explicatifs nous ont permis de révéler, d'une certaine manière, des liaisons entre des faits, c'est-à-dire d'étudier les raisons des choix et des conduites de nos enquêtés. Afin de faciliter la compréhension et de permettre au lecteur de discerner aisément qui a dit quoi dans le questionnaire, nous avons procédé de manière suivante : les questionnaires faits auprès des élèves des écoles primaires ont été désignés par les lettres majuscules EP (école primaire) et par le nombre 1, 2, 3, etc. jusqu'à 304 (le nombre total de questionnaires recueillis). Ensuite nous avons ajouté ici le G1, désignant le *Groupe 1*.

-EP, 72, G1 : « Le français c'est la langue des chats. Ils ronronnent comme les chats avec ce « R » bizarre. Cela ne me plaît pas ».	-EP, 102, G1 : « C'est une langue qui a un bel accent. C'est la langue de l'amour et de la beauté de l'esprit humain ».
-EP, 287, G1 : « Il est très difficile. Il a beaucoup de mots irréfléchis ».	-EP, 32, G1 : « J'ai choisi cette langue car j'aimerais la parler couramment un jour. J'aimerais être comme les Français. Les Français ont une culture riche ».
-EP, 43, G1 : « Le français est une langue très efféminée. C'est l'italien qui m'est plus proche car il ressemble à ma langue maternelle ».	-EP, 89, G1 : « Le son "J" est dominant dans cette langue, c'est pourquoi dans cette langue on peut draguer les filles ».
-EP, 65, G1 : « Je ne l'ai pas choisi. Je hais le français. Leur accent m'énerve ».	-EP, 8, G1 : « Cette langue sonne bien. Elle est remarquable ».
- EP, 202, G1 : « Cette langue ne me plaît pas parce que je dois casser ma langue pour la prononcer et je dois faire des mimiques bizarres ».	-EP, 94, G1 : « Le français me plaît. Les Français sont des gens pleins d'émotions. Ils sourient toujours. Quand j'étais chez ma tante en France, j'ai vu que les Français se faisaient très souvent la bise ».
- EP, 12, G1 : « Il y a beaucoup de mots étranges en français. Je ne peux pas l'apprendre car je dois changer de voix ».	-EP, 211, G1 : « Les lettres françaises sont douces tandis que les lettres des autres langues sont plutôt dures. C'est la raison pour laquelle je l'ai choisi ».
-EP, 301, G1 : « Je n'aime pas le français parce que les Français sont les gens très égoïstes, prétentieux. Ils veulent toujours être "les dominants" ».	- EP, 66, G1 : « J'aime leur accent ».
-EP, 88, G1 : « C'est la langue la plus difficile. Mon père dit que les Français aiment manger les mots comme s'ils avaient toujours faim tandis que les Italiens prononcent clairement les mots ».	- EP, 7, G1 : « Cette langue est très honnête ».
-EP, 145, G1 : « Le français est très différent par rapport aux autres langues et particulièrement bizarre. Je ne l'ai pas choisi. J'ai l'impression que les Français se donnent de l'importance lorsqu'ils le parlent ».	-EP, 241, G1 : « La langue française est une langue très élégante et féminine c'est pourquoi je l'ai choisie ».

Tableau 2 – Attitudes des élèves de la classe du 6^{ème} envers la langue-culture françaises

Nous voyons dans les résultats de la recherche synthétisés ci-dessous, après l'analyse du corpus, que les attitudes des élèves préadolescents monténégrins envers la langue française étaient en général très positives, ce qui ne correspondait pas tout à fait avec leur non-choix du français en tant que deuxième langue étrangère⁸ :

ATTITUDES ENVERS LE FRANÇAIS	Favorables	Neutres	Défavorables
	173 (56,9 %)	26 (8,5 %)	105 (34,5 %)

Tableau 3 – Nombre et pourcentage des attitudes favorables/ neutres/défavorables envers la langue/culture françaises du *Groupe 1*.

Après cette synthétisation des données, une question logique s'impose : pourquoi ces 173 élèves (56,9%) qui avaient, en général, des attitudes positives envers la langue/culture françaises n'ont-ils pas choisi le français comme deuxième langue étrangère ? Pourquoi seulement 15 élèves (5%) ont opté pour cette langue ? Nous pouvons chercher des explications possibles de ce déséquilibre dans les faits suivants :

a) 126 élèves (41,4%) ont déclaré ne pas avoir la possibilité de choisir leur deuxième langue étrangère, mais qu'une langue (ici l'italien et l'allemand) leur a été imposée par l'école :

1. « J'ai voulu choisir une autre langue, mais c'était le directeur de l'école qui nous a dit que nous devons choisir l'italien. On m'a imposé cette langue ! » (EP, 24, G1),
2. « On n'avait pratiquement pas de choix. Quelqu'un d'autre a choisi l'italien pour nous. En plus, cette langue, je n'y trouve aucun sens. Pourquoi personne ne m'a demandé quelle langue je voulais vraiment apprendre ? » (EP, 78, G1),
3. « Pas de choix, pas de bons résultats ! Je déteste l'allemand. C'est une langue répugnante qui vous donne envie de cracher sur elle ! » (EP, 47, G1).

⁸ Nous avons vu dans le Tableau 1 ainsi que dans le Graphique 1 que seulement 15 élèves (5%) parmi les 304 interrogés ont choisi la langue française en tant que deuxième langue étrangère.

Même si les langues s'imposent très souvent d'une manière plus ouverte ou plus rusée, c'est-à-dire revêtue de l'hypocrisie terminologique du multilinguisme, dans les systèmes éducatifs du monde entier, nous pouvons constater, à la suite des phrases citées ci-dessus, qu'il est très imprudent, de la part des institutions éducatives, de ne pas laisser la possibilité aux élèves de choisir eux-mêmes la langue étrangère qu'ils préfèrent. De surcroît, c'est contre la Loi sur l'éducation primaire au Monténégro, où chaque élève doit avoir le choix entre plusieurs langues étrangères⁹.

Cette « imposition » d'une langue étrangère pourrait avoir des conséquences très négatives au niveau des affects (« Je déteste l'allemand, c'est une langue répugnante qui vous donne envie de cracher sur elle !)¹⁰, qui peuvent provoquer des inhibitions très graves pour l'apprentissage (« Pas de choix, pas de bons résultats ! »), ainsi que la formation de préjugés négatifs envers les langues, comme le prouve cette dernière phrase.

En effet, il pourrait s'agir ici d'une projection des sentiments de répulsion et de haine envers les autorités, qui ont imposé quelque chose, ce qui se reflète directement sur la perception de la langue (ici l'allemand). N'ayant pas la possibilité de changer la décision des autorités, cet élève se rebelle et soulage sa frustration en voulant « cracher » sur la langue allemande, ce qui comble son désir de cracher, peut-être, sur le visage de celui qui a pris cette décision.

b) 86 élèves (28,3%), parmi les 173 (56,9%) qui avaient des attitudes positives à l'égard du français, ont ajouté que le français était une langue très compliquée et exigeante à différents niveaux. C'est pourquoi, peut-être, ils ont finalement renoncé à l'apprendre. Ainsi avons-nous extrait les termes indiquant les difficultés et les exigences, ainsi que la complexité que les élèves ont attribuée à la langue française, et nous les avons repartis en deux groupes :

1) la complexité et les difficultés à l'égard de la perception du « corps sonore » (Prieur, 2005 : 126) de la langue française, sa voix,

⁹ www.mps.gov.me/biblioteka/zakoni.

¹⁰ Tout au long de la présentation des phrases des élèves monténégrins, issues des questionnaires, nous allons souligner des mots clés qui ont attiré notre attention et qui étaient, dans la plupart des cas, centraux dans notre analyse de ces phrases.

son aspect phonique qui peut stimuler ou contrecarrer le désir de se l'approprier.

4. « C'est une très belle langue, mais tu dois faire beaucoup d'efforts pour apprendre à parler en français. Ce qui est le plus compliqué c'est de rouler la langue » (EP, 59, G1),
5. « Autant il est beau, autant il est difficile car il a beaucoup de règles de prononciation. On doit changer de voix si l'on veut parler cette langue. C'est pourquoi rares sont ceux qui peuvent l'apprendre » (EP, 111, G1),
6. « C'est une langue avec des mots mélangés. Belle pour la prononciation, mais je n'arrive à mémoriser aucun de ses mots. Je ne sais pas pourquoi » (EP, 122, G1),
7. « J'adore comment ça sonne quand quelqu'un parle français. Mais ce qui m'énerve c'est que si tu veux vraiment le parler tu dois casser ta langue pour y réussir » (EP, 46, G1),
8. « Pour moi, cette langue est très charmante, mais elle est aussi la langue la plus difficile à apprendre, parce qu'il y a des mots qui se prononcent à partir de la gorge » (EP, 91, G1),
9. « Une langue très intéressante car elle est spécifique, pas comme les autres. Elle est très difficile parce qu'elle a ce "R" qui se prononce différemment. En conséquence, je préfère plutôt le russe qui est plus proche de ma langue maternelle » (EP, 134, G1),
10. « J'aimerais l'apprendre, mais ce qui me poserait problème c'est l'effort que je dois faire pour prononcer ce "R" bizarre. Le "R" dur de la langue italienne m'est beaucoup plus naturel » (EP, 139, G1),
11. « Beaucoup de beaux mots dans cette langue, de belles chansons. Les gens disent que c'est une langue très exigeante car tu dois faire attention à accentuer constamment la lettre "R" » (EP, 178, G1)
12. « Très difficile, car ses mots s'arrangent et s'articulent différemment » (EP, 192, G1),
13. « Cette langue est très importante en Europe. La manière française de parler est la plus difficile en Europe » (EP, 118, G1),
14. « Je dirais que le français est très curieux et intéressant, mais ses accents sont difficiles. J'aurais des difficultés pour les prononcer » (EP, 91, G1),
15. « La langue française a un tempo assez rapide, ce qui me convient tout à fait. Elle a aussi un accent bizarre et un peu drôle ; je ne sais pas si je serais capable de l'apprendre » (EP, 150, G1).
16. « C'est une langue mélodieuse et l'une des plus difficiles parce que le savoir que j'ai de ma propre langue ne me servirait point dans l'apprentissage du français » (EP, 169, G1),
17. « Facile et difficile en même temps » (EP, 231, G1),

18. « Même s'il est très connu pour sa culture, le français est le plus difficile de toutes les langues parce que les Français et les Monténégrins ne s'expriment pas de la même manière » (EP, 302, G1),
19. « C'est beau de l'écouter, mais c'est difficile de le parler » (EP, 175, G1),
20. « Difficile mais complète lorsque tu la prononces! » (EP, 199, G1),
21. « Je sais que la langue française est difficile, car tu dois poser ta bouche d'une manière différente, mais pour moi il est important de l'apprendre » (EP, 228, G1),
22. « Cela nous gêne, nous les Monténégrins, d'entendre le français » (EP, 277, G1).

Nous voyons d'après les arguments cités ci-dessus que le premier facteur autour duquel se forment des attitudes sur la difficulté par rapport à une langue étrangère (en l'occurrence le français), ou même l'impossibilité à intégrer cette langue malgré toutes les qualités qu'elle possède, relève du domaine affectivo-sonore. Car parmi les 173 élèves favorables à la langue française, 138 d'entre eux, soit 79,7%, ont lié leurs arguments aux difficultés phonatoires de la langue française, c'est-à-dire à sa « voix ». Il est important ici d'ajouter que les arguments du domaine affectivo-sonore sont étroitement liés à d'autres facteurs, comme par exemple :

- *les facteurs esthétiques* : « C'est beau de l'écouter ... » / « Beaucoup de beaux mots, de belles chansons... / « Belle pour la prononciation » / « Autant il est beau, autant il est difficile car il a beaucoup de règles de prononciation » /
- *les facteurs liés à la langue maternelle* : « Elle est très difficile parce qu'elle a ce "R" qui se prononce différemment. En conséquence, je préfère plutôt le russe qui est plus proche de ma langue maternelle » / « Le "R" dur de la langue italienne m'est beaucoup plus naturel » / « Très difficile, car ses mots s'arrangent et s'articulent différemment » / [...] le savoir que j'ai de ma propre langue ne me servirait point dans l'apprentissage du français » /
- *les facteurs liés aux valeurs identitaires* : « Elle a aussi un accent bizarre et un peu drôle ; je ne sais pas si je serais capable de l'apprendre ». / On doit changer de voix si l'on veut parler cette langue ». / « [...] je n'arrive pas à mémoriser aucun de ces mots. Je ne sais pas pourquoi ». / « [...] ces accents sont difficiles. J'aurais de peine à les prononcer ». / « J'aimerais l'apprendre, mais ce qui me poserait problème c'est l'effort que je dois faire pour prononcer ce "R" bizarre [...] / « [...] pour moi il est important de l'apprendre ».

- *les facteurs culturels* : « Même s'il est très connu pour sa culture, le français est le plus difficile de toutes les langues parce que les Français et les Monténégrins ne s'expriment pas de la même manière ». / « Cette langue est très importante en Europe. La manière française de parler est la plus difficile en Europe ». / « Cela nous gêne, nous les Monténégrins, d'entendre le français ». /

Tous ces facteurs jouent un rôle important dans la formation des attitudes du domaine affectivo-sonore. Pour pouvoir les examiner en profondeur, et les systématiser plus pertinemment, nous y reviendrons plus loin dans notre recherche, afin de les analyser aussi par rapport à certains concepts et explications psychanalytiques.

2) la complexité et les difficultés à l'égard du domaine linguistique du français est aussi un domaine important qui pourrait être motivant ou démotivante au niveau de l'appropriation langagière. Même s'ils se sont déclarés ici favorables à l'apprentissage du français, les élèves, dans les citations qui suivent, ont pourtant ajouté des arguments liés au domaine de complexité de l'orthographe, de la morphologie et de la morphosyntaxe :

27. « Le français a la grammaire la plus difficile au monde ! », (EP, 258, G1),

28. « Cette langue a beaucoup de mots. Les numéros français sont très intéressants » (EP, 107, G1),

29. « Le français a beaucoup de mots difficiles à écrire » (EP, 159, G1),

30. « Cette langue me plaît. Mes parents m'ont pourtant dit de ne pas la choisir parce que la grammaire de la langue française est très compliquée. En plus, ils ne parlent pas cette langue et par conséquent ils ne pourraient pas m'aider avec elle » (EP, 91, G1),

31. « Il me paraît assez difficile car ses mots s'écrivent à l'inverse » (EP, 265, G1),

32. « Le français a beaucoup de règles. Cela complique l'apprentissage » (EP, 272, G1),

33. « C'est une langue difficile car elle a beaucoup de verbes et de règles d'orthographe » (EP, 289, G1),

34. « Pourquoi dans le français on doit employer devant chaque mot ce « LA » ? Cela m'énerve ! » (EP, 54, G1),

35. « Quand tu écoutes cette langue, c'est beau. Si tu veux écrire les lettres de cette langue cela devient infernal parce qu'il a beaucoup de tirets qui s'écrivent au-dessus des lettres » (EP, 218, G1),

36. « Il y a beaucoup d'expressions langagières dans cette langue, ce qui me plaît » (EP, 209, G1),

37. « Ce que j'aime dans cette langue, c'est le sens de la parole » (EP, 167, G1),
38. « Les autres me disent que la grammaire française est très difficile au point que nous ne pouvons pas l'apprendre. Moi, je ne suis pas tout à fait d'accord avec eux parce que ma sœur étudie le français et elle est une bonne étudiante » (EP, 193, G1),
39. « Beaucoup de mots compliqués en français, c'est ce qui le rend intéressant » (EP, 292, G1),
40. « Cette langue me plaît, mais elle a des mots difficiles et trop lourds » (EP, 244, G1),
41. « La culture française : la beauté ! La langue française : un poids lourd ! » (EP, 169, G1).

Dans la plupart des cas cités ci-dessus, nous ne voyons pas ce qui aurait pu influencer les attitudes des élèves liés aux difficultés linguistiques du français, sauf dans les cas EP, G1 : 91, 193, que nous allons commenter ci-dessous.

Dans les deux premiers cas (EP, 91, G1 et EP, 193, G1), c'est l'influence de la famille qui a joué un rôle dominant dans la formation des attitudes à l'égard du système linguistique du français. Dans le premier cas, l'influence des parents aura pour conséquence une attitude plutôt négative chez l'enfant parce qu'on lui a fait croire que si ses parents ne savent pas parler une langue étrangère, il ne peut pas franchir tout seul les difficultés liées à l'appropriation de cette langue (« Mes parents m'ont pourtant dit de ne pas la choisir parce que la grammaire de la langue française est très compliquée. En plus, ils ne parlent pas cette langue et par conséquent ils ne pourraient pas m'aider avec elle »). Cette attitude des parents peut être étudiée dans un domaine plus large, au niveau de la construction de la personnalité et d'identité de leur enfant, ce qui est très important. Ses parents lui disent implicitement : « Sans nous, tu n'es pas capable d'être autonome. Tu as besoin de nous pour franchir les difficultés. Sans nous tu seras perdu ». Nous dirions que ce souci des parents de protéger toujours l'enfant au sens de ne pas lui laisser la possibilité d'avoir des difficultés et de pouvoir les franchir tout seul est une manière de ne pas vouloir le regarder grandir en tant que personne ; il pourrait être, par ses qualités acquises et son intelligence, au même niveau que ses parents ou même pourrait les dépasser. Cela est parfois difficile d'accepter car les parents pensent que cela diminuera leur "rôle de parents".

Il est normal que les parents conseillent leur enfant afin que celui-ci puisse prendre une bonne décision. Mais l'enfant dont il est question ici n'a pas eu conscience qu'il pouvait choisir et décider tout seul ; il n'a pas été conseillé car il dit : « Les parents m'ont dit de ne pas la choisir ». Ici l'attitude positive de l'enfant « Cette langue me plaît » n'est pas assez forte pour combattre l'attitude imposée par ses parents.

La stratégie concernant la rééducation des attitudes doit, en premier lieu, prendre en considération tous les types de manipulations mentales que les parents peuvent exercer, consciemment ou inconsciemment, sur leurs enfants. Éduquer les parents à surmonter leurs propres limites à l'égard des attitudes sera indispensable ici.

Heureusement, dans le cas EP, 193, G1, nous avons un exemple où l'enfant résiste aux influences de son entourage (« Les autres me disent que la grammaire française est très difficile au point que nous ne pouvons pas l'apprendre »), parce que quelqu'un de son milieu familial, ici sa sœur, parle déjà cette langue, ce qui lui servira de modèle pertinent sur lequel il s'appuiera (« Moi, je ne suis pas tout à fait d'accord avec eux parce que ma sœur étudie le français et elle est une bonne étudiante »).

Nous avons donc voulu comprendre à travers ces explications le déséquilibre entre le nombre d'élèves qui ont choisi la langue française (15 élèves) comme deuxième langue étrangère et le nombre de ceux qui avaient des attitudes positives à l'égard de cette langue (173 élèves), mais ne l'ont finalement pas choisie.

Les trois images principales liées au choix du français repérées dans le Groupe 1

Après l'analyse du corpus du *Groupe 1*, nous avons pu extraire trois images principales liées à la « perception » de la langue française.

Avant d'aborder ces trois images, soulignons que la notion d'image est étroitement associée à la manière dont les attitudes et les représentations liées aux langues se génèrent et se reflètent dans la conscience (ainsi que dans l'inconscient) de nos enquêtés. Elles dévoilent comment les enquêtés « voient » une langue, si leur « perception » est dirigée et influencée par le « regard » des autres (famille/école/amis/institutions). C'est pourquoi elles peuvent coïncider dans certains exemples, que nous allons étudier, avec les

stéréotypes, comme le souligne Alén Garabato, (2003) dans son article « Les représentations interculturelles et les images des langues romanes en milieu étudiant espagnol (galicien) », qui nous a inspirée à employer ici la notion d'*image* d'une langue.

Nous sommes bien consciente que chacun d'entre nous se forge une image plus ou moins idéalisée d'une langue, ce qu'elle est ou ce qu'elle devait être. Ces représentations d'une (des) langue (s), que ce soit la nôtre ou celle des autres, ont, plus ou moins, une influence directe sur nos comportements, nos manière d'apprendre, d'enseigner et se reflètent aussi sur la manière de « percevoir » les locuteurs de ces langues¹¹. C'est pourquoi la question de l'image des langues est liée à la manière dont nous nous positionnons, en tant que sujets ou en tant que groupes, face à d'autres langues, groupes et cultures¹².

Revenons maintenant aux trois images principales liées à la langue/culture françaises.

Premièrement, nous devons constater que la plupart des réponses (79%) concernant le choix ou le rejet de la langue française chez les élèves se réfèrent à la « voix » mais aussi au « rythme » de la langue française. Les exemples suivants montrent que les affects (amour/haine/plaisir/refus) liés à cette image sont évidents :

42. « C'est la plus belle langue que j'aie jamais entendue. Elle est pleine de mots tendres. Pour moi, cette langue est dotée d'un pouvoir » (EP, 304, G1),

43. « Le français a ce "R" bizarre. Je ne l'aime pas à cause de ce "R" qui est tout à fait différent de notre "R" » (EP, 146, G1),

44. « Le français c'est la langue des chats. Ils ronronnent comme les chats avec ce « R » bizarre. Cela ne me plaît pas » (EP, 72, G1),

45. « C'est une langue qui repose la gorge lorsque tu la parles » (EP, 290, G1),

46. « Je ne l'ai pas choisi. Je hais le français. Leur accent m'énerve » (EP, 65, G1),

47. « On prononce les mots français en souriant » (EP, 225, G1),

¹¹ Nous nous appuyons ici sur un article de Matthey (éd.), « Les langues et leurs images », IRDP & Editions L.E.P., Neuchâtel & Lausanne, 1997, disponible sur le site Internet https://www.irdp.ch/data/secure/2211/document/Call_Imagedeslangues.pdf traitant la notion d'image des langues.

¹² Ibid.

48. « Il y a beaucoup de mots étranges en français. Je ne peux pas l'apprendre car je dois changer de voix » (EP, 12, G1),
49. « C'est une langue qui a un bel accent. C'est la langue de l'amour et de la beauté de l'esprit humain » (EP, 102, G1),
50. « Les lettres françaises sont douces tandis que les lettres des autres langues sont plutôt dures. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi cette langue » (EP, 211, G1),
51. « J'aime leur accent » (EP, 66, G1),
52. « Ce qui est beau dans cette langue, ce sont les mots et leur sonorité » (EP, 220, G1),
53. « Il me plaît car il a une prononciation bizarre, c'est pourquoi il est unique. Je l'ai choisi à cause de cela. Rares sont ceux qui peuvent l'apprendre » (EP, 120, G1),
54. « Ce que je n'aime pas dans la langue française, ce sont les Français. Ils parlent trop vite ! » (EP, 57, G1),
55. « C'est une langue magnifique qui vient d'un pays magnifique. Les Français prononcent cette langue avec beaucoup d'amour » (EP, 33, G1),
56. « C'est la langue la plus difficile. Mon père dit que les Français aiment manger les mots comme s'ils avaient toujours faim tandis que les Italiens prononcent clairement les mots » (EP, 88, G1),
57. « Le français me plaît. Les Français sont des gens pleins d'émotions. Ils sourient toujours. Quand j'étais chez ma tante en France, j'ai vu que les Français se faisaient très souvent la bise. » (EP, 94, G1).

Les notions qui se regroupent autour du « corps sonore » de la langue française et qui le désignent sont ambivalentes, c'est-à-dire qu'elles expriment l'attrait ou le refus vis-à-vis de cette langue :

a) « des mots tendres [...] dotés d'un pouvoir » / « cette langue repose la gorge » / « on prononce les mots français en souriant » / « les lettres françaises sont douces » / « langue qui a un bel accent ».

Nous voyons ici que la « beauté » de la langue française réside avant tout dans « sa sonorité » (EP, 220, G1). Ces « mots tendres », ces lettres « douces », qu'on prononce en « souriant », font qu'on a l'impression de *reposer la gorge* en les articulant.

b) « je ne l'aime pas à cause de ce "R" bizarre qui est tout à fait différent de notre "R" » / « Leur accent m'énerve » / « [...] beaucoup de mots étranges. Je ne peux pas l'apprendre parce que je dois changer de voix ».

C'est ici la caractéristique de certains sons liés au français, comme par exemple le son "R", puis « les mots étranges » et « l'accent » qui rendent cette langue « bizarre », *énervante*, et pas acceptable pour la prononciation, car elle exige aussi, entre autres, qu'on « change de voix ».

Mentionnons également que la notion de plaisir ou celle de déplaisir envers la mélodie de la langue française est ici concrétisée dans trois segments importants, à savoir :

L'amour ou le mépris des personnes parlant cette langue (« Les Français mangent les mots » / « ils parlent trop vite » / « Les Français sont les gens pleins d'émotions. Ils sourient toujours » / « Ils ronronnent comme les chats » / Les Français prononcent cette langue avec beaucoup d'amour ») pourraient représenter des stéréotypes. Nous nous référons ici à la notion de stéréotype donnée par Alén Garabato (2003 :13) qui affirme que :

« le stéréotype est un type de représentation la plus réductrice de la réalité. Ruth Assy l'a défini comme le « prêt-à-porter de l'esprit » (Assy, 1991 : 9). C'est l'image préconçue¹³ que nous avons de la réalité et qui nous permet le mieux d'appréhender le quotidien et de donner un sens au monde qui nous entoure ».

D'un autre côté, les recherches menées dans le domaine de la psychanalyse nous montrent que « l'amour ou la haine des langues seraient comparables à l'amour ou à la haine envers une personne : échappant à la logique rationnelle et répondant à la logique libidinale » (Atienza et Riaño, 2004 : 55). Cela signifierait que, comme dans le cas de l'amour éprouvé envers un être humain, les qualités ou les défauts qui devraient les caractériser ne leur appartiendraient pas à proprement parler. Ils seraient, au contraire, un effet de transfert (*Ibid.*, 2004 : 55). Atienza et Riaño (2004 : 23-66) ajoutent aussi que :

« Quelque chose du passé du sujet se ferait présent au contact de la matière sonore de la langue avec un résultat bouleversant. C'est du signe – positif ou négatif – de ce bouleversement – dont les racines seraient à trouver dans des expériences très primitives, fondatrices du sujet, liées peut-être à l'étape polylangue. [...] Les signifiants particuliers de la langue étrangère auraient la capacité d'évoquer des

¹³ C'est nous qui soulignons.

expériences psychiques – positives ou négatives – lointaines, celles de l'époque où les interactions avec l'entourage, avec la mère en particulier, étaient médiatisées par le langage prélinguistique où les sons de toutes les langues étaient prononcés ».

Autrement dit, les affects et les émotions que les sujets enquêtés témoignent au contact des langues étrangères et qui expliqueraient leurs attitudes positives ou négatives envers une certaine langue et envers ceux qui la parlent, proviennent de leur propre passé inconscient qui se réalise lors de ce contact. N'oublions pas que l'origine des affects est dans la structure inconsciente des sujets.

2. *L'amour de la culture française* (« J'ai choisi cette langue, car j'aimerais la parler couramment un jour. J'aimerais être comme les Français. Les Français ont une culture riche » EP, 32, G1). Il est possible, de nouveau, d'observer ce phénomène de fascination ou de séduction envers la culture de l'autre à la lumière des recherches psychanalytiques. Plus précisément, la langue-culture étrangère pourrait offrir au sujet apprenant la promesse d'une complétude non réalisable dans la langue-culture maternelle. A travers la langue-culture étrangère peuvent être vécues des expériences que l'on n'a pas pu vivre dans le code culturel maternel. En se référant de nouveau à Atienza et Riaño (2004 : 57), nous pouvons constater que

« la passion pour la culture de l'autre, pourrait être une passion de soi, passion de ce que l'on découvre de soi par l'effet de cette autre culture. Evidemment, la culture de l'autre est une culture autre et dans cette mesure, elle permet des vécus autres aussi ».

3. *L'imaginaire de la langue étrangère et les métaphores* : le fait d'apprendre une langue étrangère pourrait permettre à un sujet une place symbolique, grâce à la langue (Anderson, 2003), et il y a là l'attente d'obtenir quelque chose de gratifiant, comme nous l'avons déjà souligné. C'est pourquoi le sujet peut se poser la question suivante : *Quelle place idéale aurais-je avec cette langue autre ?* Nous avons extrait, à partir des réponses du *Groupe 1*, les différents exemples où la langue française a été décrite par des métaphores :

58. « C'est une langue très dangereuse ! » (EP, 93, G1),
59. « Elle...C'est quelque chose comme un jouet ou une personne » (EP, 03, G1),
60. « Cette langue peut embellir l'esprit de celui qui l'apprend » (EP, 243, G1),
61. « Elle est très honnête » (EP, 7, 61),
62. « La langue française est très aérienne » (EP, 31, G1),
63. « Cette langue n'a pas de mots grossiers, ce qui me plaît beaucoup » (EP, 74, G1),
64. « C'est une langue enchevêtrée, belle pour la prononciation » (EP, 235, G1),
65. « Le français : que des bêtises ! » (EP, 108, G1),
66. « Ce n'est pas une bonne langue. Elle n'est pas faite pour moi » (EP, 79, G1),
67. « C'est une langue horrible et laide ! » (EP, 193, G1),
68. « C'est une langue des dames. Une vieille langue. Je l'ai choisie pour ces raisons » (EP, 148, G1),
69. « La langue française est une langue très élégante et féminine, c'est pourquoi je l'ai choisie. J'ai l'impression que je deviens une autre personne. Quand les autres m'entendent parler français ils me regardent avec beaucoup plus de respect » (EP, 241, G1).

On s'aperçoit tout de suite que cette notion de l'imaginaire¹⁴ d'une langue touche non seulement l'identité mais aussi la construction de l'altérité. Pourquoi l'altérité ? D'abord, parce que parler une langue étrangère provoque inévitablement des transformations chez le sujet apprenant. On est contraint, d'une certaine manière, de changer de voix, c'est-à-dire d'exercer sa bouche à prononcer des sons différents, ainsi que d'affronter les pertes de repères inhérentes au passage d'un système linguistique à un autre. Comme le souligne Anderson (2003 : 350), « apprendre suppose de prendre en soi, d'introjeter l'objet de la connaissance, opération dont le prototype corporel est l'incorporation sur le mode oral ».

C'est pourquoi il y a des langues que l'on envisage d'apprendre et dont on peut accepter les transformations qu'elles

¹⁴ Dans quelques exemples cités ci-dessus (par ex. EP, 148, G1 et EP, 241, G1) la langue française est personnifiée. Elle ressemble à une femme. Nous avons les adjectifs qui nous indiquent cela : « féminine », « élégante », « la langue des dames ». J.-M. Prieur (2005 :135, 202) parle de la figure de « femme-langue ».

exigent, on peut s'y identifier (« Tu dois aimer cette langue pour pouvoir l'apprendre » EP, 29, G1/ « Cette belle prononciation a une forte influence sur moi, c'est pourquoi je mémorise facilement et rapidement cette langue » EP, 288, G1), et d'autres dont nous excluons même la possibilité (« Le français - c'est une langue très appréciée dans le monde entier et je sais qu'elle est très utile. Je ne l'aime pas quand même. Je ne pourrais l'apprendre » EP, 23, G1 / « C'est une langue incompréhensible. Il n'y a rien ce qui me plaît dans cette langue » EP, 121, G1 / « Je ne me suis jamais connu avec la langue française » EP, 171, G1). Finalement, on peut constater que « chaque individu construit son idéal du moi d'après les modèles les plus divers » (Freud, 1970 : 157). L'un de ces modèles, nous ajouterons, pourraient être les relations imaginaires aux langues.

La deuxième image importante, liée à la perception de langue française chez le *Groupe 1*, est celle de l'épanouissement personnel. Une autre langue peut nous procurer une image très valorisée de nous-mêmes. A côté de cette image idéale, que peut nous procurer la langue étrangère, il y a aussi un aspect « utilitaire » lié aux langues, en l'occurrence le français qui se positionne bien *sur le marché linguistique* (« Je veux être un guide touristique en français » EP, 45, G1/ « Je pense que j'ai bien fait de choisir la langue française parce qu'elle est très utile. Elle occupe la deuxième place au monde » EP, 11, G1/ « La langue française est très appréciée dans le monde parce qu'il y a beaucoup de gens qui l'utilisent pour communiquer » EP, 181, G1). A ce propos Alén Garabato (2003 : 9) ajoute que :

« le futur apprenant d'une langue est conditionné par tous ces critères ; sur *le marché linguistique*¹⁵ sera plus cotée la langue dont l'image répond mieux à ces questions : est-ce une langue qui donne accès à un travail ? Ses locuteurs ont-ils un niveau social et un pouvoir économique attractifs ? ».

Mentionnons que 62% de réponses obtenues de la part des enquêtés étaient liées à l'image mentionnée, mais également que les réponses concernant le profit personnel s'entremêlaient, dans la plupart des cas, aux réponses liées à l'image sonore de la langue.

¹⁵ Alén Garabato (2003 : 9) emprunte ici cette notion à Bourdieu (« Vous avez dit populaire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 46, mars, 1983 : 102-103) mais avec un sens légèrement différent.

La troisième image concernant la motivation de l'apprentissage du français qui nous semble importante à citer est celle liée à la réalisation de voyages à l'étranger (21%). (« Ce qui me motive le plus à apprendre à parler français, c'est le rêve de visiter Paris et de voir la Tour Eiffel. J'aimerais y vivre un jour » EP, 194, G1/ « J'adore voyager. Je voudrais visiter Paris. C'est pourquoi j'apprends le français » EP, 135, G1). Il est intéressant ici de constater que, quand il s'agit de la perception des images liées à la langue française, ce thème de *voyage* occupe la troisième position (la première étant celle liée à la « voix » et au rythme).

Conclusion

A travers la présente recherche nous avons pu constater que nos idées sur une langue commencent à se former à partir de la perception de sa « voix ». Cette voix, comme on vient de le voir à travers les exemples cités, porte en elle plusieurs inscriptions, d'abord affectives, ensuite culturelles, et aussi esthétiques et linguistiques, grâce auxquelles se forment des réseaux très complexes d'associations diverses dans lesquelles se génèrent les images qui sont à l'origine de la création des idées qui se regroupent en une attitude (ainsi qu'en une représentation). Celle-ci est, bien sûr, conditionnée aussi par d'autres facteurs complémentaires et importants, et qui sont d'ordre personnel, familial et scolaire.

Quant aux attitudes liées à la langue française, il a été intéressant de constater que c'est premièrement par rapport à son image sonore que les élèves du *Groupe 1* ont réagi en éprouvant le sentiment du plaisir ou celui du déplaisir, de l'attrait ou du refus. Nous avons pu voir aussi que différentes composantes ont été extraites ici par rapport à la « voix » de la langue française, lesquelles peuvent contrecarrer le désir de l'apprendre. D'une manière plus concrète, on a pu discerner les quatre composantes étroitement liées aux difficultés éprouvées devant les sons du français (le son qui a été le plus commenté étant le son « R »), à savoir : la composante esthétique, identitaire, culturelle, et celle du rapport avec la langue maternelle. Parallèlement à ces difficultés d'origine affectivo-sonore, nous avons discerné aussi des difficultés au niveau de la grammaire, de la syntaxe et de l'orthographe liées au français.

Nous avons aussi analysé les différents rapports de nos enquêtés à l'égard de la langue/culture françaises à l'aide de trois

images centrales qui s'entremêlaient l'une avec l'autre. Ainsi en avons-nous examiné les différents aspects, en commençant par celui lié à la voix dont les composantes étaient :

- l'amour ou le mépris des personnes parlant cette langue,
- l'amour de la culture française,
- l'imaginaire des langues étrangères et les métaphores.

Les deux autres aspects, l'épanouissement personnel et la réalisation des voyages, ont complété pertinemment l'importance du premier.

Il nous a été très important d'étudier ici les sources de la motivation vis-à-vis de la langue/culture françaises, parce que, selon nous, la motivation est directement liée à la structuration des attitudes positives ou négatives vis-à-vis des langues étrangères. Si une langue nous donne la possibilité de projeter une image valorisée de nous-même dans l'avenir, c'est-à-dire si elle est la source d'innombrables possibilités qui peuvent enrichir notre esprit, nous allons construire des attitudes positives vis-à-vis de cette langue.

Au contraire, on ne peut pas lui conférer du sens, et on va, en créant des attitudes négatives envers elle, la rejeter du côté de l'impossibilité de l'apprendre.

Références bibliographiques

- Ajzen, Icek. *Attitudes, personality and behavior*. New York: Mc Graw-Hill Education, 2005.
- Anderson, Patrick. "De la langue originaire à la langue de l'autre." *Ela. Études de linguistique appliquée* 131.3 (2003): 343-356.
- Arnold, Jane. "Comment les facteurs affectifs influencent-ils l'apprentissage d'une langue étrangère?" *Ela. Études de linguistique appliquée* 144.4 (2006): 407-425.
- Atienza, José Luis. "L'émergence de l'inconscient dans l'appropriation des langues étrangères." *Ela. Études de linguistique appliquée* 131.3 (2003): 305-328.
- Atienza, José Luis et Xosé-Anton G. Riaño. "Attitudes linguistiques et incidents critiques." *Traverses – Impensés de la linguistique* 6 (2004): 23-66.
- Atienza, José Luis. "Les représentations culturelles d'étudiants étrangers." *Ela. Études de linguistique appliquée* 144.4 (2006): 465-483.
- De Singly, François. *L'enquête et ses méthodes. Le questionnaire*. Paris: Armand Colin, 2012.
- Garabato, M. Carmen Alén. "Les représentations interculturelles et les images des langues romanes en milieu étudiant espagnol (galicien)." *Les représentations interculturelles en didactique des langues-cultures*:

- enquêtes et analyses*. Eds. Carmen Alén M. Garabato, Nathalie Auger, Patricia Gardies and Eva Kotul. Paris : L'Harmattan, 2003.
- Jovanović, Ivona et Isidora Milivojević. "La situation et l'image du français dans le système éducatif monténégrin." *La langue et la littérature à l'épreuve du temps: Actes du IIe colloque international / DEAF 2 (Dire, Écrire, Agir en Français), (8-9 XI 2013)*. Eds. Katarina Melić, Tijana Ašić, Biljana Tešanović, Nikola Bjelić and Milana Dodig. Kragujevac: Faculté des Lettres et des Arts, Université de Kragujevac, 2013.
- Lasagabaster, David. "Les attitudes linguistiques : un état des lieux." *Ela. Études de linguistique appliquée* 144.4 (2006): 393-406.
- Matthey, Marinette, eds. *Les langues et leurs images*. Neuchâtel: Inst. Romand de Recherches et de Documentation Pédagogiques, 1997.
- Prieur, Jean-Marie. *Linguistique barbare*. Montpellier: LACIS, Langues en contact et incidences subjectives, Série Langages et Cultures, Publications de l'Université Montpellier III, 2005.
- Riaño, Xosé-Anton G. "Les attitudes linguistiques chez de jeunes adolescents dans la Principauté des Asturies." *Ela. Études de linguistique appliquée* 144.4 (2006): 465-483.
- Schneiderman, Eta. "An examination of the ethnic and linguistic attitudes of bilingual children." *ITL-International Journal of Applied Linguistics* 33.1 (1976): 59-72.

ISSN
2336-9884